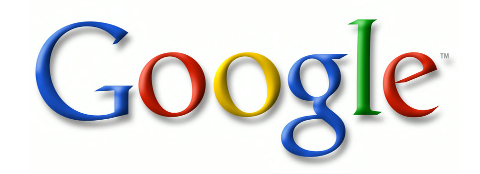
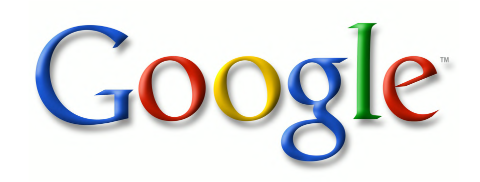







655
IN MEMORY OF
ANDREW H. BURNETT
STANFORD
UNIVERSITY
LIBRARIES



ŒUVRES

COMPLÈTES

DE BOURDALOUE.

TOME XIV.

SE TROUVE AUSSI :

A PARIS,

CHEZ MÉQUIGNON JUNIOR, LIBRAIRE,

RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, N° 9;

A LYON,

CHEZ PÉRISSE FRÈRES, LIBRAIRES

RUE MERCIÈRE, N° 33.

DE L'IMPRIMERIE DE L.-T. CELLOT,

rue du Colombier, n° 30.

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE BOURDALOUE.

RETRAITE SPIRITUELLE.



A PARIS,
CHEZ MÉQUIGNON FILS AINÉ, ÉDITEUR,
RUE DES SAINTS-PÈRES, N° 10;
M. DCCC. XXII.

AVERTISSEMENT.

L'EXPÉRIENCE a fait assez connoître jusques à présent quelle est l'importance et l'utilité de la retraite spirituelle, pour maintenir la régularité dans les communautés religieuses, ou pour l'y rétablir. On en a vu les fruits les plus sensibles, et on les voit encore dans les maisons les mieux réglées, et où cette sainte pratique est plus en usage.

De là vient que dans la plupart des ordres religieux, on s'est fait une coutume, et dans plusieurs même, une obligation expresse et une règle, de vaquer une fois chaque année, pendant un certain nombre de jours, aux exercices de la retraite. Afin de s'y laisser moins distraire, on s'interdit tout entretien et tout commerce, non-seulement au dehors, mais dans l'intérieur de la communauté. On interrompt ses emplois ordinaires, et l'on ne se réserve d'autre soin que de s'occuper de Dieu et de soi-même.

C'est dans ce silence et ce dégagement entier de toutes les occupations humaines, que l'âme comme rendue à elle-même, peut avec plus de liberté s'élever à Dieu, et qu'elle se trouve en état de méditer avec plus de réflexion les vérités

éternelles. Elle rappelle, en la présence du Seigneur, toutes ses années. Elle reconnoît devant lui ses égaremens. Elle en découvre les principes, elle y cherche les remèdes; et après avoir pleuré ses lâchetés et ses tiédeurs passées, elle forme des résolutions et prend de solides mesures pour l'avenir.

Dieu de sa part ne lui manque pas. Dès qu'avec le secours de sa grâce une âme s'est mise en disposition de l'écouter et de lui répondre, c'est alors qu'il se fait entendre et se fait sentir à elle par de plus intimes communications. Lumières, inspirations, attraits, goûts spirituels, il n'y épargne rien. Il lui représente ses devoirs, il lui reproche ses infidélités. Il lui donne des vues de perfection toutes nouvelles : il l'encourage à les suivre, lui en suggère les moyens, et par l'ardeur dont il l'anime, lui en adoucit toutes les difficultés.

Il est rare avec cela qu'une communauté vienne à dégénérer de son premier esprit, et à le perdre : car la retraite est un des préservatifs les plus assurés contre les abus qui s'y pourroient glisser. Ou si peut-être la fragilité humaine, dont on n'est exempt nulle part, y ouvre l'entrée à quelques relâchemens, du moins n'est-il pas aisé qu'ils y fassent beaucoup de progrès, ni qu'ils y passent en habitude, parce que la retraite est une des

ressources les plus infaillibles pour en arrêter le cours et en empêcher la prescription.

Et il faut aussi convenir, qu'il n'est rien de plus touchant, ni rien de plus propre à faire impression, soit sur l'esprit, soit sur le cœur, que les grands sujets dont on s'entretient dans une retraite. Ce qui doit même leur donner une force et une vertu toute particulière, c'est l'enchaînement et l'ordre des méditations. L'une conduit à l'autre, et celle-ci soutient celle qui la suit. Ainsi, après une mûre considération de notre dernière fin dans l'éternité, qui est Dieu; et de notre fin prochaine en ce monde, qui est la sanctification de notre âme selon l'état où Dieu nous a appelés, on comprend sans peine les dommages infinis que le péché nous cause en nous éloignant de ces deux termes. On l'envisage comme le souverain mal, puisqu'il s'attaque au souverain être, et qu'il nous prive de notre souverain bien. On en conçoit de l'horreur; et de quelque manière qu'on le regarde, ou dans sa nature, ou dans ses circonstances, ou dans ses effets, il paroît également difforme et digne de haine.

De cette vue du péché naissent les sentimens de componction et de repentir. Dans le regret qui la presse, l'âme s'humilie, se confond, a recours à Dieu, et pense à se rapprocher de lui par un prompt retour. Pour s'exciter de plus en plus

à la pénitence, elle ajoute aux puissans motifs dont elle est déjà touchée, les idées effrayantes de la mort, du jugement, de l'enfer. Enfin l'exemple de l'enfant prodigue, qu'elle se remet devant les yeux, achève de la déterminer; et le voyant si favorablement reçu de son père, elle en tire tout à la fois une double leçon, et de ce qu'elle doit faire pour trouver grâce auprès de Dieu, et de ce qu'elle peut espérer d'un si bon maître et de son infinie miséricorde.

Ce ne sont là néanmoins encore que les premières démarches ; et ce seroit peu de revenir à Dieu, ou ce seroit n'y revenir qu'imparfaitement, si ce n'étoit dans le dessein de s'adonner à la pratique des vertus, et de tendre à toute la perfection que Dieu demande de nous. Voilà pourquoi l'on se propose ensuite Jésus-Christ pour guide et pour modèle. Après avoir trop long-temps vécu sous l'esclavage des sens, on se range, pour ainsi parler, sous l'étendard et sous l'empire de cet Homme-Dieu. Car toute notre sainteté consiste à le suivre ; et nous ne sommes parfaits, qu'autant que nous marchons sur ses traces, et que nous portons ses livrées et son image.

L'âme donc n'est plus désormais attentive qu'à le contempler et qu'à l'étudier. Depuis le moment de son incarnation divine, elle le suit dans les principaux mystères de sa vie cachée, de sa vie

agissante, de sa vie souffrante, de sa vie glorieuse; et dans chacun de ces mystères elle trouve de quoi s'instruire, et sur quoi se former. De l'un elle apprend l'humilité, de l'autre la pauvreté, d'un autre l'obéissance, de celui-là le mépris et la fuite du monde, de celui-ci l'amour du prochain et la charité. Tellement que de vertu en vertu, comme de degré en degré, elle s'avance jusqu'à ce pur amour de Dieu par où elle finit, et qui est l'accomplissement de toute justice.

Voilà le plan de cette retraite, et la liaison des sujets qui la composent. C'est à saint Ignace, fondateur de la compagnie de Jésus, que nous sommes redevables de cette excellente méthode; ou plutôt, c'est à Dieu que nous la devons, puisque c'est de Dieu qu'il l'avoit reçue lui-même. Les personnes religieuses trouveront ici cet avantage, que chaque sujet y est traité d'une manière conforme à leur état. Ce n'est pas que les autres retraites qui ont paru jusqu'à présent et qui n'ont rien de particulier à l'état religieux, ne puissent d'ailleurs leur être utiles: mais après tout, comme la religion leur impose des devoirs propres, et les engage à des observances plus étroites et plus parfaites, on ne peut douter qu'une retraite et des méditations spécialement à leur usage, ne leur soient encore beaucoup plus convenables et plus profitables.

Ce n'est pas non plus que les personnes engagées dans le monde ne puissent tirer du fruit de ces méditations, ni que cette retraite ne leur convienne en aucune sorte. Les vérités du christianisme sont toujours les mêmes dans le fond, et pour tous les états. Il n'y a de différence que dans l'application, et chacun peut se la faire à soi-même selon la situation présente et la disposition de sa vie. A quoi l'on peut ajouter, qu'au milieu même du monde il y a un grand nombre d'âmes vertueuses, qui plus régulières et plus ferventes que le commun des chrétiens, pratiquent la plupart des exercices de la profession religieuse, et se proposent d'en acquérir, autant qu'il leur est possible, ou d'en imiter la perfection.

Mais malgré les avantages de la retraite, on est du reste obligé de reconnoître qu'elle devient quelquefois assez infructueuse, et qu'on n'en voit pas tous les bons effets qu'elle est capable de produire. La raison est que nous n'y apportons pas toute la préparation nécessaire, ou de l'esprit, ou du cœur. Car suivant les règles ordinaires, Dieu n'agit en nous qu'autant que le cœur et l'esprit sont bien disposés ; et c'est pour cela que l'Écriture nous avertit, avant que d'aller à l'oraison, de rentrer en nous-mêmes et de préparer notre âme.

Le point le plus essentiel de cette préparation,

et celui qui renferme tous les autres ou dont ils dépendent, est une intention droite et une vraie volonté d'apprendre à se bien connoître, et de travailler de bonne foi à se renouveler selon Dieu, et à se perfectionner. Sans cela il y a peu à compter sur une retraite; et hors quelques sentimens de piété qui passent et qui ne vont à rien, on en sort tel qu'on y est entré. *Si vous cherchez le Seigneur, cherchez-le.* Cette expression du prophète nous donne assez à entendre combien nous devons nous défier de nos prétendues bonnes volontés, et que rien n'est plus sujet à l'illusion. Souvent on cherche Dieu, ou l'on se flatte de le chercher, quoiqu'on ne le cherche pas véritablement; et souvent on pense vouloir être à lui, lorsqu'en effet on ne le veut pas.

Cet avis est général; mais il ne faut pas craindre de dire que là-dessus on est encore plus exposé à se tromper soi-même dans les maisons religieuses, que parmi les gens du monde. Car quand un homme, une femme du monde se dérobent à leurs affaires temporelles, et viennent à certains temps se retirer dans la solitude, il n'y a guère lieu de croire qu'ils n'y soient pas conduits par l'esprit de Dieu et par la seule vue de leur salut, puisqu'ils n'ont ni règle, ni devoir indispensable, ni aucune considération humaine qui les y obligent. Mais il n'en est pas de même à l'égard d'une

communauté religieuse, où l'usage de la retraite est établi. C'est une observance dont on n'est pas maître de s'exempter; ou c'est au moins une coutume, à laquelle on ne sauroit manquer sans une espèce de scandale. D'où il arrive plus aisément, que le motif des retraites qu'on fait, soit autant la nécessité, la bienséance, l'exemple, qu'un désir sincère de changer et de se réformer.

On ne peut donc trop s'éprouver avant la retraite, ni trop s'exciter à ce désir solide d'un saint renouvellement de soi-même. Assez de réflexions se présentent, dont chacune est capable de l'allumer. Le peu de bien qu'on a fait, celui qu'il y a dans la suite à faire, l'excellence de sa vocation, le danger d'une vie toujours lâche et imparfaite, un âge peut-être avancé et où il faut songer à mourir : toutes ces pensées et d'autres que Dieu inspire, sont de puissantes raisons pour se réveiller de l'assoupissement où l'on est, et pour entreprendre les exercices spirituels dans un ferme dessein de se les rendre aussi salutaires qu'ils le peuvent être.

C'est de cette première disposition que suivront toutes les autres. Touché de ce sentiment, on n'omettra aucune des pratiques, ni aucun des règlemens qui sont marqués. On gardera un silence exact. On éloignera de son esprit tous les objets qui le pourroient dissiper, et l'on en dé-

tournera ses sens. On donnera à chaque exercice, son heure, sa place, tout le soin et toute l'application qu'il requiert. On s'abandonnera à la grâce, et l'on ne refusera rien à Dieu, quoi que ce puisse être, et quelque effort qu'il en doive coûter.

Ce ne sera pas en vain. Dieu recherche même ceux qui le fuient : que fera-t-il pour une âme qui le désire et qui vient à lui ? Il pourra peut-être la faire passer d'abord par quelque épreuve, et la laisser pour quelque temps dans une sécheresse de cœur, où elle demeurera sans goût et sans onction. Rien ne l'attachera ni ne l'affectionnera. Au contraire, elle tombera dans l'abattement et dans un ennui qui la rebutera. C'est sans doute un état pénible, et l'on a besoin alors de courage pour se soutenir. Mais quand on sait persévérer, et que sans se relâcher un seul moment, on attend en patience la rosée du ciel, Dieu souvent la fait descendre avec une telle abondance, qu'on en est tout pénétré. Les nuages peu à peu se dissipent, et les plus pures clartés succèdent aux plus épaisses ténèbres. On en peut croire une infinité de personnes qui l'ont expérimenté, et qui en portent témoignage. Combien ont commencé la retraite avec une froideur et une indifférence qui les affligeoit et les désoloit, mais l'ont finie dans des transports de dévotion qui les ravissoient, et y ont goûté les plus sensibles consolations !

Ce qui est d'autre part à craindre, et de quoi l'on doit se garantir comme du piége le plus subtil, c'est de faire trop de fond sur ces sortes de sensibilités, et de mesurer par-là le fruit de la retraite. Les plus tendres affections et les mouvemens les plus animés dans la méditation, sont peu de chose, si l'on ne va pas plus loin et qu'on ne les réduise pas à la pratique. Car c'est la pratique qui sanctifie, et tous les maîtres de la vie intérieure n'ont jamais beaucoup estimé de simples sentimens, quelque relevés et quelque dévots qu'ils fussent, à moins qu'on ne les accompagnât de saintes et de fortes résolutions. Ils ne se contentent pas même de cela : mais dans les résolutions qu'on prend, ils veulent que sans se borner à des propositions vagues et indéterminées, on en vienne au détail : par exemple, qu'on s'applique à tel défaut où l'on se reconnoît plus sujet; et que pour le corriger, on se propose d'user de tel moyen qu'on sait être plus sûr et plus efficace. Quelques-uns encore conseillent de marquer sur le papier ce qu'on a ainsi résolu et promis à Dieu, afin de se le représenter de temps en temps, et de se l'opposer à soi-même, comme la condamnation de ses infidélités et de ses rechutes.

Ceci suffit pour concevoir quelque idée de la retraite, et de la conduite qu'on y doit tenir : mais pour en être mieux instruit, il n'y a qu'à voir la

première méditation qui est à la tête de cette retraite, et qui y sert comme d'entrée. Quoi qu'il en soit, on en apprendra plus par l'usage que par toutes les instructions. Car voilà surtout le caractère des choses de Dieu : on en connoît plus par soi-même dans l'exercice, que les paroles des plus grands maîtres n'en peuvent enseigner.

Le P. Bourdaloue étant accoutumé à parler solidement sur toutes les matières qu'il traitoit, et à les développer dans toute leur étendue, on ne sera point surpris que la plupart de ces méditations et des considérations qu'il y a jointes, soient un peu longues; mais chacun pourra choisir ce qui lui sera propre, et s'y arrêter : outre qu'il y a plusieurs personnes qui, pour fixer leur imagination naturellement vive et prompte à s'échapper, sont bien aises d'avoir un livre dont la seule lecture, avec quelques retours sur eux-mêmes, puisse utilement les occuper pendant tout le temps de l'oraison.

De plus, comme le P. Bourdaloue étoit fait aux manières de la chaire, il a mis au commencement de chaque méditation un texte de l'Écriture, qui en exprime le sujet. Enfin, s'il conserve toujours son esprit de prédicateur, et qu'il s'explique avec toute la liberté de l'Évangile sur les manquemens et les imperfections ordinaires dans les communautés religieuses, les gens du monde ne

peuvent raisonnablement s'en prévaloir contre l'état religieux. On se porte partout soi-même et l'on a partout ses foiblesses ; mais avec cette différence entre le religieux et l'homme du siècle, que les foiblesses de l'un ne vont point à beaucoup près aux désordres et aux excès de l'autre. Ce qui paroît répréhensible dans un religieux, seroit à peine remarqué dans un séculier. On lui en feroit même quelquefois une vertu ; et tel passeroit dans le monde pour un saint, s'il vouloit seulement s'assujettir à vivre dans sa condition, autant qu'elle le lui permet, comme vit dans le cloître le religieux le moins fervent.

RETRAITE SPIRITUELLE.

MÉDITATION

POUR LA VEILLE DE LA RETRAITE.

Ducam eam in solitudinem, et loquar ad cor ejus.

Je la conduirai dans la solitude, et là je lui parlerai au cœur. Osée, chap. 2.

PREMIER POINT.

C'est Dieu qui m'appelle à cette retraite ; c'est lui qui m'en a inspiré le dessein : et la résolution que j'ai prise de m'éloigner pour quelque temps de tout commerce et de me tenir dans la solitude, n'a pu être qu'un effet de sa grâce. Je dois donc suivre le mouvement de cette grâce, et en faire tout l'usage que Dieu veut que j'en fasse pour ma conversion.

C'est une grâce de prédilection par rapport à moi : car Dieu ne la fait pas à tout le monde. Combien de mondains et de mondaines vivent dans le désordre du péché, et dans un profond

oubli de Dieu, sans penser jamais à rentrer sérieusement en eux-mêmes : ce qui seroit néanmoins le souverain remède de leurs maux, et peut-être l'unique ressource de leur salut? Dieu use envers moi d'une miséricorde toute spéciale. Avec quelle attention et quel soin dois-je ménager une grâce si précieuse?

C'est peut-être la dernière retraite de ma vie, que je vais commencer. Si je le savois, quel zèle, quelle ferveur y apporterois-je? Combien en ai-je fait d'inutiles, et qui n'ont produit en moi aucun changement? Mais il faut que celle-ci répare les défauts de toutes les autres, et qu'elle achève dans mon âme l'œuvre de Dieu. Enfin, c'est Dieu lui-même qui m'y conduit, et qui veut m'y servir de guide. Jésus-Christ, qui étoit le Saint des saints, fut conduit par l'Esprit de Dieu dans le désert : voilà le modèle que je dois me proposer dans ma retraite, si je veux que ce soit pour moi une retraite salutaire, une retraite dont le succès réponde au besoin que j'en ai, et à ce que Dieu attend de moi. La faire par coutume, la faire parce que c'est dans mon état un devoir commun dont je ne puis me dispenser, c'est ce qui m'est arrivé plus d'une fois, et de là vient que j'en ai si peu profité. Il faut que j'y entre par le même esprit, et dans le même esprit que Jésus-Christ y entra.

SECOND POINT.

Dieu, qui veut me sanctifier, m'appelle à la solitude intérieure, encore plus qu'à la solitude extérieure. Car l'extérieure sans l'intérieure n'est de nul effet. Ainsi je dois, pendant ces saints jours, me séparer absolument, d'esprit et de cœur, de tout ce qui pourroit me distraire et me détourner de Dieu. Je dois me comporter comme s'il n'y avoit dans le monde que Dieu et moi; en sorte que je m'occupe uniquement de lui, et que je puisse m'écrier avec l'Épouse des cantiques : *Mon bien-aimé est à moi, et je suis à lui.*[1] Loin de moi toute autre pensée, quelque bonne qu'elle fût d'ailleurs, et quelque apparence de bien que je crusse y apercevoir. Ce bien qui me partageroit, cesseroit pour moi d'être bien.

Dieu veut être seul avec moi, parce qu'il veut me parler au cœur; et par conséquent il faut que mon cœur soit vide du monde; non pas seulement de ce grand monde qui est hors de moi, et avec lequel je n'ai presque nul rapport, car à peine le connois-je depuis que je l'ai quitté, et à peine me connoît-il; mais de ce petit monde qui m'environne, et qui se trouve même dans la religion; de ce petit monde qui est en moi, et qui fait partie de

[1] Cantic. 2.

moi-même; de ce petit monde, qui sont mes passions, mes inquiétudes, mes curiosités, mes attaches. Tant que mon cœur sera plein de ce petit monde, ni Dieu ne me parlera point, ni je ne serai point dans la disposition de l'écouter.

Malheur à moi si je portois ce petit monde jusque dans le sanctuaire de la solitude; c'est-à-dire, si j'entrois dans la retraite avec un esprit dissipé ou un cœur immortifié! Or il ne faut pour cela qu'un vain désir, qu'un chagrin, qu'une aversion, qu'une jalousie secrète, qu'une amitié trop humaine. Malheur à moi, si par-là je me rendois incapable des communications et des entretiens que je dois avoir avec mon divin Époux! Car dès-là, quelque édifiante que parût ma retraite, je n'y trouverois pas Dieu, parce que Dieu ne m'y trouveroit pas dans ce parfait recueillement où doit être une âme qui veut converser avec lui. Puisqu'il se dispose à me parler, et à me parler au cœur, je dois de ma part me mettre en état de lui pouvoir dire, ou, comme David, *J'écouterai*, mais avec réflexion et avec respect, *ce que le Seigneur me dira*,[1] ce qu'il m'inspirera, ce qu'il me reprochera; ou, comme Samuel, *Parlez, Seigneur, parce que mon âme est attentive à vous écouter.*[2] Je dois, à l'exemple de Marie, sa sainte Mère, recueillir et conserver dans

[1] Ps. 84. — [2] 1. Reg. 3.

mon cœur toutes les paroles par où il me fera entendre intérieurement ses volontés.

TROISIÈME POINT.

La fin de ma retraite ne doit pas être de goûter le repos de la solitude. Ce repos est saint; mais ce n'est pas assez, et il y a un avantage plus solide qu'il y faut chercher. Il m'est permis de dire dans le même sentiment que le Prophète royal : *Qui me donnera des ailes comme celles de la colombe, afin que je prenne mon vol, et que je me repose dans le sein de Dieu?*[1] Mais il ne m'est pas permis de borner là mes vues et mes désirs. Je dois envisager dans ce repos quelque chose de meilleur et de plus nécessaire que ce repos même. La fin de ma retraite ne doit pas non plus être d'y employer plus de temps à l'oraison, d'y faire plus de communions, plus de lectures, plus d'austérités. Tout cela, ce sont d'excellens moyens, dont je puis et dont je dois me servir; mais ce n'est pas la fin que je me dois proposer. Mon erreur a souvent été de confondre en ceci les moyens avec la fin, et de m'imaginer que j'avois fait une bonne retraite, parce que je m'étois régulièrement acquitté de ces exercices.

Mais la fin de ma retraite doit être de réformer

[1] Ps. 54.

ma vie, de me bien connoître moi-même, et les desseins de Dieu sur moi ; de découvrir une bonne fois le fond de mes dispositions, de mes imperfections, de mes mauvaises habitudes ; de régler toute ma conduite, toutes mes actions, tous mes devoirs ; de me renouveler dans l'esprit de ma vocation ; en un mot, de me changer, et de devenir, comme dit saint Paul, *une nouvelle créature en Jésus-Christ.*[1] Car si la retraite que j'entreprends n'aboutit là, et si j'en sors sans avoir rien corrigé de mes défauts ordinaires, en vain y aurois-je eu tous les sentimens de la dévotion la plus affectueuse, ce ne seroit qu'une illusion pure. Il s'agit de me convertir, et non de raisonner ni de contempler. Cependant cette fin conçue de la sorte, est encore trop générale et trop vague. Il faut, afin qu'elle soit plus efficace, qu'elle soit déterminée à quelque chose de plus marqué ; et c'est à moi d'examiner devant Dieu, quelle doit être pour moi la fin particulière de cette retraite : par exemple, de me réformer dans l'observation de mes règles, de me réformer en ce qui regarde la charité, l'humilité, la mortification ; ainsi du reste.

CONCLUSION.

Éclairez-moi, mon Dieu, dans le choix que je dois faire de cette fin, et donnez-moi tous les se-

[1] 2. Cor. 5.

cours nécessaires pour y parvenir. Puisque c'est vous qui m'attirez dans la solitude, faites-moi connoître la perfection où vous m'appelez, et les voies que j'ai à prendre pour y arriver. Ne permettez pas que cette retraite, qui a été pour tant de pécheurs un moyen de conversion, devienne pour moi, si je n'en retirois aucun fruit, un sujet de condamnation.

Que voulez-vous que je fasse, ô mon Dieu? car c'est à vous de me prescrire à quoi je dois spécialement travailler durant ces jours de retraite, qui sont des jours de salut; et c'est à moi, quoi qu'il m'en coûte, de retrancher tous les obstacles qui pourroient m'empêcher d'accomplir vos ordres et de féconder vos adorables desseins, quand je les aurai connus. Il me semble, Seigneur, que mon cœur y est disposé, et qu'en commençant cette retraite, je pourrai avec une humble confiance me rendre devant vous le même témoignage que votre Prophète: *Mon cœur est prêt, mon Dieu, mon cœur est prêt.*[1] Mais peut-être que je me flatte, et qu'il y a encore dans mon cœur de secrets replis d'amour-propre et d'attachement à moi-même. Aidez-moi, Seigneur, à les développer. Achevez de préparer ce cœur qui veut vous être soumis, et qui ne se sépare aujourd'hui du commerce des créatures, que pour mieux recevoir les impressions de votre grâce et de votre esprit.

[1] Ps. 56.

PREMIER JOUR.

PREMIÈRE MÉDITATION.

DE LA FIN DE L'HOMME.

Notum fac mihi, Domine, finem meum.

Seigneur, faites-moi connoître ma fin. Psaume 38.

PREMIER POINT.

Pourquoi Dieu m'a-t-il créé? pour le connoître, pour l'aimer, pour le glorifier en cette vie, et pour le posséder en l'autre : voilà ma fin. Je ne suis point dans le monde pour y établir une fortune temporelle ; je n'y suis point pour y acquérir de la réputation et de l'estime ; je n'y suis point pour y vivre agréablement et à mon aise ; tout cela n'est point ma fin, ni ne le peut être : j'y suis pour y chercher Dieu, pour y servir Dieu, pour y accomplir les volontés de Dieu. *En cela*, dit le Sage, *consiste l'homme, et tout l'homme.* [1]

Grande vérité, sur laquelle roulent toutes les autres vérités! C'est néanmoins cette vérité que je

[1] Eccles. 12.

n'ai pas connue jusqu'à présent, ou du moins que je n'ai jamais bien approfondie. Tellement que j'ai vécu comme si je ne la connoissois pas. Car au lieu que j'étois créé pour Dieu, par un abus énorme de ma raison, je n'ai vécu que pour moi-même, je n'ai pensé qu'à moi-même, je n'ai été occupé que de moi-même, j'ai rapporté tout à moi-même; en un mot, je me suis regardé comme si j'eusse été moi-même ma fin. Ne suis-je pas obligé d'en convenir? Tel est donc l'affreux aveuglement dans lequel j'ai passé ma vie, ou la meilleure partie de ma vie. Si j'avois bien connu ma fin, et si je l'avois toujours eue devant les yeux, toute ma vie auroit été sainte. D'où sont venus mes égaremens, mes relâchemens, mes déréglemens? de ce que j'ai oublié cette fin; de ce que mille fois, et dans des occasions essentielles, j'ai négligé de faire cette réflexion si salutaire : Quelle est ma fin? de ce que dans des affaires capitales, où la sagesse chrétienne me devoit conduire, je n'ai pas envisagé ma fin. C'est là ce qui m'a perdu.

Non-seulement Dieu est la fin de ma création et de mon être en général, mais de toutes mes actions en particulier : car il n'y en a pas une qui, par la raison que j'ai été créé pour Dieu, ne doive aussi être pour Dieu. Saint Paul n'en a pas excepté les actions mêmes les plus indifférentes et les plus basses. *Soit que vous mangiez*, dit-il, *soit*

que vous buviez, faites tout pour Dieu.[1] Que s'ensuit-il de là? que tout ce que j'ai fait dans ma vie pour une autre fin que pour Dieu, sans parler du désordre et du péché qui s'y rencontroit, n'a été pour moi devant Dieu de nul mérite. Quand j'aurois fait les actions les plus éclatantes, quand j'aurois fait des miracles, Dieu n'en ayant point été la fin, tout cela n'est que vanité, et que vanité des vanités. *Ils se sont détournés de leur fin,* disoit le Prophète, *et dès là ils sont devenus inutiles,*[2] ou plutôt, tout leur est devenu inutile. N'est-ce pas là mon état, et puis-je assez le déplorer?

SECOND POINT.

Ce qui doit fortement m'exciter à tendre sans cesse vers ma fin, c'est qu'il n'en est point de plus excellente. Dieu lui-même n'en a pas une plus noble, puisqu'il est lui-même sa fin. De toute éternité il se connoît, il s'aime, il forme des desseins pour sa gloire, et il les exécute dans le temps. Or en cela il m'a créé à son image et à sa ressemblance : car il m'a donné un entendement pour le connoître, une volonté pour l'aimer, un corps et une âme pour le glorifier. J'ai donc, en vertu de ma création, une fin aussi sublime que Dieu. *O Seigneur!* s'écrioit le saint patriarche Job, *qu'est-ce que l'homme*

[1] 1. Cor. 10. — [2] Ps. 13.

pour mériter que vous l'ayez exalté de la sorte ?[1] Reconnois, mon âme, reconnois ta dignité, non pas pour en concevoir un vain orgueil, mais pour rendre à Dieu l'hommage d'une profonde adoration, et pour lui offrir le juste tribut de tes louanges. Au contraire, quand j'agis pour une autre fin que pour Dieu, je m'avilis, je me dégrade, je renonce à l'honneur que j'avois d'être fait pour Dieu, et pour Dieu seul. Quand je me recherche moi-même, par une juste punition de Dieu, je me trouve moi-même; et en me trouvant moi-même, je ne trouve que le néant. *L'homme a oublié Dieu, et en l'oubliant il s'est méconnu, et par-là il est devenu non-seulement semblable aux bêtes,*[2] mais de pire condition que les bêtes. Car au moins les bêtes, quoique privées de raison, agissent-elles conformément à leur fin, et Dieu est toujours leur fin; au lieu qu'il n'est plus la mienne, quand je suis assez aveugle et assez insensé, pour m'en proposer une autre que lui.

Point encore de fin plus nécessaire, soit par rapport à Dieu, soit par rapport à moi. Nécessaire par rapport à Dieu : car Dieu ne seroit pas Dieu, s'il m'étoit permis d'agir pour une autre fin que pour lui. Il cesseroit d'être Dieu, si je pouvois avoir droit de former la moindre pensée, de dire la moindre parole, de faire la moindre action, sans la rapporter à lui.

[1] Job. 7. — [2] Ps. 48.

Cependant il ne suffit pas qu'il soit ma fin par la nécessité de son être : il faut qu'il le soit, et il veut l'être par mon choix. Voilà ce qui fait sa gloire. Voudrois-je la lui disputer ? Nécessaire par rapport à moi ; car il n'y a que Dieu qui puisse me rendre heureux , et par conséquent qui puisse être ma fin. *Vous m'avez fait pour vous, Seigneur,* disoit saint Augustin , *et mon cœur sera toujours dans l'agitation et dans le trouble, jusqu'à ce qu'il se repose en vous.*[1] Quoi que le monde fasse pour moi , il ne me contentera jamais. Je ne l'ai que trop éprouvé , pour n'en être pas convaincu. Il me faut quelque chose de plus que le monde , et je ne serai rassasié que lorsque je posséderai mon Dieu.

TROISIÈME POINT.

Tout , hors le péché , peut me conduire à ma fin. Il n'y a point de créature dans l'univers, qui ne m'aide à connoître Dieu , qui ne me découvre quelque perfection de Dieu , et qui ne doive m'inspirer de l'amour pour Dieu. Il n'y en a donc pas une qui ne puisse être , et qui ne soit actuellement un moyen pour m'élever à Dieu. Les cieux , les astres , les élémens , tout m'annonce un Dieu ; en sorte que je suis inexcusable , si le connoissant , je ne réponds pas à l'obligation étroite où je me trouve

[1] Aug.

de le glorifier comme Dieu. Est-il possible, Seigneur, qu'il y ait eu des mondains assez infidèles, pour ne vouloir pas écouter cette voix de toute la nature? Votre Apôtre néanmoins me l'apprend : mais aussi m'assure-t-il, que par un juste jugement vous les avez tous livrés à leur sens réprouvé. Que seroit-ce de moi, si jamais vous veniez à m'abandonner ainsi moi-même?

Quoi qu'il en soit, je dois, dans l'ordre de sa providence, regarder tout ce qui m'arrive comme un moyen, dont Dieu veut que je me serve, pour arriver à la fin qu'il m'a marquée : prospérité, adversité, santé, maladie, pauvreté, commodités, mépris, honneur, joie, affliction. *Car nous savons,* dit saint Paul, *que tout cela contribue au bien de ceux qui aiment Dieu :*[1] parce qu'il est vrai que tout cela, si je suis fidèle à la grâce, me porte à Dieu, m'attache à Dieu, me soumet à Dieu, me force de recourir à Dieu. Et en effet, Dieu a conduit ses élus par toutes ces différentes voies; et toutes ces voies différentes, dans l'usage qu'en ont fait les saints, ont également servi à leur prédestination. Dans tous ces événemens, quoique contraires, ils ont trouvé le royaume de Dieu, qui étoit leur fin.

Or voilà ce que je n'ai point assez connu : l'utilité de tout cela, et les desseins de Dieu en tout

[1] Rom. 8.

cela; ou si je l'ai connu d'une connoissance stérile et de spéculation, voilà ce que j'ai pleinement ignoré dans la pratique. Car malgré les desseins de Dieu, j'ai abusé de tout cela : de la santé, pour vivre au gré de mes passions; de l'infirmité, pour mener une vie lâche; des afflictions, pour murmurer; de la joie, pour me dissiper; de la prospérité, pour m'enorgueillir; de l'adversité, pour m'abattre. Quel renversement de l'ordre de Dieu! Quelle infidélité à sa providence! Quel oubli de mes propres intérêts! Je ne dois donc désormais user des créatures, que pour arriver à ma fin; c'est-à-dire, que je ne dois les estimer, les désirer, les rechercher, qu'autant qu'elles peuvent m'approcher de Dieu et me tenir uni à Dieu. Si je les regarde autrement, elles se tournent contre moi; et pour venger, à mes dépens, le Dieu qui les a créées, bien loin de m'être utiles et profitables, elles me deviennent pernicieuses et dommageables.

CONCLUSION.

Il n'y a que votre grâce, ô mon Dieu, qui puisse me tirer du déplorable aveuglement où je vis depuis tant d'années. Faites-moi connoître ce que je suis, et pourquoi je le suis. Donnez-moi une idée vive de la fin où je dois aspirer; une idée qui me fasse agir, qui m'anime, qui me soutienne. Qu'il paroisse dans ma conduite que je suis en effet,

non-seulement persuadé, mais touché de cette fin. Que mon unique soin soit de la chercher partout et en tout; d'en renouveler tous les jours l'intention et le désir, et de me faire incessamment à moi-même le reproche que Jésus-Christ faisoit à Marthe : *Vous vous embarrassez de bien des choses, et il n'y en a qu'une seule de nécessaire.*[1] Or cette seule chose nécessaire, c'est ma fin.

Quant aux moyens, Seigneur, je vous demande cette sainte indifférence, où vous voulez que je sois à l'égard de tout ce qu'il y a dans le monde : biens ou maux, grandeurs ou humiliations, plaisirs ou afflictions. Et que m'importe d'être riche ou pauvre, d'être sain ou malade, d'être méprisé ou honoré, pourvu que je sois à vous, et que vous soyez éternellement à moi? Que m'importe par quelle voie je parvienne à ma fin, pourvu que j'y parvienne? Sainte indifférence, qui me délivreroit de tous les troubles, de tous les chagrins, de toutes les inquiétudes, de toutes les craintes, dont mon attachement aux créatures est la source! Sainte indifférence, qui banniroit de mon cœur toutes les passions dont il est continuellement agité! Sainte indifférence, qui mettroit le calme dans mon âme, et qui seroit déjà pour moi une béatitude anticipée.

Ajoutez, mon Dieu, à cette indifférence une

[1] Luc. 10.

disposition encore plus sainte, de préférer entre les choses du monde, celles que je connoîtrai m'être plus utiles, pour m'avancer vers ma fin, à celles que je saurai me l'être moins. Car quoique toutes soient des moyens pour aller à vous, il y en a qui m'y conduisent bien plus sûrement et plus infailliblement; et quelque horreur naturelle que je puisse avoir de celles-ci, je ne dois pas hésiter à leur donner la préférence sur les autres, qui me seroient plus agréables, mais dont il me seroit plus facile et plus dangereux d'abuser. Surtout aidez-moi à m'établir et à me fortifier dans la sainte résolution où je dois être, d'embrasser généralement et sans réserve tous les moyens, par où vous voulez que j'arrive à cet unique nécessaire, qui est ma fin. Car s'il y a un seul de ces moyens que j'excepte, quand je prendrois tous les autres, dès là je ne voudrois plus sincèrement ni efficacement ma fin; et la volonté que j'aurois d'atteindre à cette fin, ne seroit plus qu'une velléité et qu'une erreur. Point de restriction, ô mon Dieu, point de limitation ni de bornes, quand il s'agit d'une fin aussi essentielle que celle-là. Examen de mon cœur sur ces trois dispositions. Suis-je dans cette indifférence parfaite, pour tout ce qui n'est pas Dieu? Suis-je déterminé à choisir, quoi qu'il m'en coûte, les moyens les plus sûrs et les plus propres, pour me conduire à Dieu? Veux-je les employer tous, et le veux-je bien?

SECONDE MÉDITATION.

DE LA FIN DU CHRÉTIEN.

Si quis vult venire post me, abneget semetipsum.

Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même. Matth., chap. 16.

PREMIER POINT.

Pourquoi suis-je chrétien ? pour servir et honorer Dieu : non plus selon les simples vues de ma raison, puisque ma raison étant aussi foible, aussi bornée, et aussi obscurcie qu'elle l'est par le péché, elle ne me donneroit pas d'assez hautes idées de Dieu. Non plus selon les maximes générales de la religion : car Dieu demande de moi comme chrétien, quelque chose de plus parfait, que ce que la religion en général prescrit à tout homme qui connoîtroit Dieu, et n'auroit que la foi d'un Dieu. Mais je suis chrétien, pour servir Dieu et pour le glorifier selon les règles particulières, et selon l'esprit de la loi de Jésus-Christ. Dieu ne veut plus que je vive selon d'autres règles que celles-là ; et tout ce qui n'est pas selon ces règles, n'est plus selon le cœur de Dieu.

En effet, Jésus-Christ n'est venu au monde, que pour me faire connoître Dieu, et que pour m'apprendre à honorer Dieu comme Dieu mérite d'être honoré. C'est pour cela qu'il disoit : *Mon Père, j'ai fait connoître aux hommes votre nom.*[1] Moïse avoit appris aux juifs à honorer Dieu par des sacrifices et des victimes ; mais ces sacrifices où l'on n'immoloit que des animaux, n'étoient que l'ombre et la figure du vrai culte que Dieu attendoit de moi. Ces sacrifices étoient infiniment au-dessous de ce que Dieu méritoit. Jésus-Christ est donc venu, pour m'enseigner à honorer Dieu en esprit, c'est-à-dire par le sacrifice de moi-même et par le renoncement à moi-même.

Divine leçon que cet Homme-Dieu, comme législateur et comme maître, m'a faite dans sa propre personne. *Entrant dans le monde, il dit à Dieu : Vous n'avez plus voulu, Seigneur, d'oblation étrangère ; mais vous m'avez formé un corps. Les holocaustes de l'ancienne loi ont cessé de vous agréer ; c'est pourquoi j'ai dit, Me voici, je viens, je m'offre, je me livre à vous.*[2] En un mot, il s'est immolé lui-même ; il s'est anéanti lui-même, et cela pour honorer Dieu ; mais en même temps, pour avoir droit de me dire : *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce, et qu'il meure à soi-même.*[3]

Voilà, dis-je, pourquoi je suis chrétien, et c'est

[1] Joan. 17. — [2] Hebr. 10. — [3] Matth. 16.

uniquement par là, que je me mets en état de rendre à Dieu le véritable hommage que je lui dois. Il faut donc conclure, que si je ne renonce à moi-même, je ne suis chrétien que de nom; que si je ne renonce à moi-même, je ne porte le nom de chrétien que pour ma confusion; que quoi que je fasse d'ailleurs, si je ne renonce à moi-même, je ne connois pas Dieu, je n'aime pas Dieu, je suis incapable de glorifier Dieu, de la manière que je le dois connoître, que je le dois aimer, que je le dois glorifier. C'est dans ce renoncement à moi-même, et dans ce sacrifice de moi-même, que consiste pour moi la religion. Les juifs pouvoient l'ignorer : mais après la révélation expresse qu'il a plu à Dieu d'en faire au monde par Jésus-Christ, mon ignorance sur ce point seroit mon crime. Ce renoncement est difficile, mais il est nécessaire. Se quitter soi-même, se dépouiller de soi-même, c'est une parole bien dure, selon les sens et selon les inclinations naturelles; mais c'est une parole de salut, une parole de vie et de la vie éternelle.

SECOND POINT.

En qualité de chrétien, je dois être conforme à Jésus-Christ. Car c'est dans cette vue, dit saint Paul, que Dieu a choisi ses élus : les ayant tous

prédestinés sur le modèle de son Fils. Y a-t-il entre Jésus-Christ et moi de la conformité, j'ai droit d'espérer en Dieu, et de faire fond sur ses miséricordes. Mais n'y a-t-il dans moi nul trait de ressemblance avec Jésus-Christ; quand j'aurois d'ailleurs toutes les perfections des anges, Dieu ne me reconnoît point, ni ne me compte point au nombre des siens. Quoi qu'il en soit, voilà ma fin, et à quoi je dois travailler comme chrétien : à me faire une copie vivante de Jésus-Christ; à envisager Jésus-Christ comme l'excellent original sur lequel je dois me former; à me dire sans cesse en le contemplant, ce que Dieu dit à Moïse : *Voyez, et faites selon le divin exemplaire que vous avez devant les yeux.*[1]

En qualité de chrétien, je dois être revêtu de Jésus-Christ. C'est l'expression dont s'est servi l'Apôtre : *Vous tous qui avez été baptisés en Jésus-Christ, vous êtes revêtus de Jésus-Christ.*[2] Quel honneur pour moi, en me dépouillant du vieil homme, de m'être revêtu du nouveau! Mais quelle honte aussi pour moi, si je n'en suis revêtu qu'extérieurement, et si, faisant profession d'être chrétien, je n'en ai pas intérieurement l'esprit! Quelle contradiction, si, portant le caractère et la marque du sacrement de Jésus-Christ, je n'en ai pas la sainteté, et si dans la pratique je sépare l'un de l'autre! Quelle monstrueuse hypocrisie, si je ne

[1] Exod. 25. — [2] Galat. 3.

suis chrétien qu'en apparence, et si devant Dieu j'ai un esprit et un cœur tout païen !

En qualité de chrétien, je dois être incorporé à Jésus-Christ comme un de ses membres ; je dois lui être uni comme à mon chef. C'est encore la doctrine du saint apôtre : *Ne savez-vous pas que vos corps sont les membres de Jésus-Christ?*[1] Or, entre le chef et les membres il doit y avoir de la proportion; et s'il n'y en a point entre Jésus-Christ et moi, je n'ai plus avec lui cette liaison, qui fait selon Dieu tout mon bonheur et toute ma gloire. Ou si je suis, comme chrétien, un des membres de Jésus-Christ, je ne suis, comme indigne chrétien, qu'un de ces membres gâtés, qui ne servent qu'à déshonorer son corps mystique.

Enfin je dois, en qualité de chrétien, vivre de la vie même de Jésus-Christ : de sorte que *la vie de Jésus-Christ doit parottre*[2] dans toute ma conduite, et même, ainsi que me l'enseigne le maître des nations, *dans ma chair mortelle.* Je suis chrétien, pour pouvoir dire comme ce grand saint : *Je vis, ou plutôt ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi,*[3] et par conséquent qui pense en moi, qui parle en moi, qui agit en moi. Puis-je en la présence de Dieu, sans me tromper, sans me flatter, me rendre à moi-même ce témoignage? Voilà toutefois à quoi Dieu m'appelle.

[1] 1. Cor. 6. — [2] 2. Cor. 4. — [3] Galat. 2.

TROISIÈME POINT.

Ce n'est point assez pour être parfaitement chrétien, que je sois dans une sainte indifférence à l'égard de tout ce qui n'est pas Dieu : il faut que je m'attache expressément et déterminément aux moyens que Jésus-Christ m'a lui-même marqués, comme les plus efficaces, les plus infaillibles, et, supposé le choix qu'il en a fait, les plus indispensables et même les seuls suffisans pour acquérir la perfection où le caractère de chrétien m'engage, et où est renfermée ma fin. Or, suivant ce principe, je dois donc, sans balancer, préférer la pauvreté, j'entends la pauvreté de cœur, aux biens de ce monde : c'est-à-dire, que je dois m'estimer plus heureux d'être détaché des biens de ce monde, que de les posséder; plus heureux de les mépriser, que d'en jouir; parce que le détachement et le mépris des biens de ce monde est le premier moyen que Jésus-Christ m'a proposé, pour honorer Dieu.

Suivant ce principe, je dois préférer la vie austère et pénitente, à la vie douce et commode; parce que c'est ainsi que Jésus-Christ l'a jugé lui-même, et qu'il l'a pratiqué. *Au lieu du bonheur, même temporel, et de la joie qui lui étoit due, il a*

pris la croix pour son partage.[1] Car il venoit, comme Sauveur, établir une religion d'hommes pécheurs, à qui la pénitence étoit nécessaire pour apaiser la justice de Dieu. Il venoit, comme réformateur du monde, en corriger les désordres ; et il savoit que la vie douce et commode étoit la source empoisonnée de toute la corruption du monde, et qu'au contraire la vie austère et pénitente en étoit le remède souverain.

Suivant ce principe, je dois être persuadé de ces maximes si communes dans l'Évangile et si familières aux apôtres : qu'il ne suffit pas que je porte ma croix, mais qu'il faut que ce soit moi-même qui m'en charge, et qui me l'impose. Qu'il ne suffit pas que je m'y soumette, mais qu'il faut que je l'aime, qu'il faut que je m'en glorifie. Que sans cela je ne puis honorer Dieu, comme Jésus-Christ m'a fait connoître que Dieu veut être honoré. Que si je ne crucifie ma chair, je ne puis appartenir à Jésus-Christ, ni par conséquent à Dieu. Que pour être enfin revêtu de Jésus-Christ, il faut que je sois revêtu de la mortification de Jésus-Christ.

Suivant ce principe, bien loin de fuir l'abjection et l'humiliation, je dois l'accepter, la souhaiter, la demander plus que toutes les grandeurs et que tous les honneurs du monde ; puisque c'est le grand

[1] Hebr. 12.

moyen que Jésus-Christ a mis en œuvre, pour rendre à Dieu la gloire qui lui avoit été ravie. L'orgueil avoit soulevé l'homme contre Dieu, et il n'y avoit que l'humilité qui pût réparer l'injure faite à Dieu. Moyen excellent, mais moyen indispensablement requis pour trouver grâce auprès de Dieu.

CONCLUSION.

Voila, Seigneur, ce que le monde ne connoissoit pas ; voilà ce que les sages du monde ne connoissent point encore : mais grâces immortelles vous soient rendues, de m'avoir révélé de si sublimes et de si importantes vérités! Par-là vous m'avez enseigné la vraie sagesse, en me détrompant des erreurs grossières dont le monde est rempli sur ce qui regarde ses faux biens. Par-là vous m'avez guéri des passions dont il est, en vue de ces biens, malheureusement possédé, et cruellement déchiré. Par-là vous m'avez fait goûter le solide repos, et vous m'avez fait éprouver la vérité de votre promesse : *Apprenez de moi que je suis humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes.*[1] Mais par-là vous m'avez surtout appris à honorer votre Père, et à lui offrir le culte le plus digne de lui, le plus conforme à ses inclinations, et le plus capable de me sanctifier moi-même.

[1] Matth. 11.

Soyez mille fois béni, aimable et adorable Maître, de m'avoir ainsi fait entendre ce que c'est que d'être chrétien; de m'avoir instruit de la fin pour laquelle je le suis; de m'avoir prescrit les moyens qui doivent me mener à cette fin; et de m'avoir rendu tout cela, non-seulement intelligible, mais sensible dans votre sacrée personne. Car j'avois besoin, et de votre autorité, et de votre exemple, pour bien comprendre tout cela. Il me falloit un aussi grand modèle que vous, pour m'animer, pour me soutenir, et dans la recherche de cette fin si contraire à mon amour-propre, et dans la pratique de ces moyens si directement opposés à tous les sentimens de la nature.

Cependant, ai-je été jusqu'à présent bien convaincu de la nécessité de l'un et de l'autre, je veux dire, de la nécessité d'aspirer à cette fin et d'en prendre les moyens? Tout chrétien que je suis, ai-je vécu dans ce renoncement à moi-même, qui est l'abrégé et la fin de la loi de Jésus-Christ? En m'examinant sur ces trois moyens, sans lesquels Jésus-Christ m'a déclaré qu'il n'y a point de salut pour moi, que trouverai-je? Suis-je pauvre de cœur? suis-je humble de cœur? suis-je mortifié et circoncis de cœur? Et si je ne le suis pas, que suis-je donc dans l'idée de Dieu, et qu'est-ce que ma vie, sinon un fantôme de christianisme, que Dieu réprouve? Je ne puis encore une fois alléguer là-

dessus mon ignorance pour excuse. Je ne puis plus demander à Dieu, qu'il me donne une connoissance certaine de ma fin : Jésus-Christ s'en est plus que suffisamment expliqué. Voilà à quoi se réduit tout son Évangile. O mon Dieu! que vous répondrai-je un jour, quand vous m'opposerez cet Évangile? que puis-je vous répondre dès aujourd'hui, quand cet Évangile et ma conduite s'accordent si peu? Cet Évangile ne changera jamais : c'est donc à moi de changer ma conduite et de réformer ma vie.

TROISIÈME MÉDITATION.

DE LA FIN DU RELIGIEUX.

De mundo non estis.

Vous n'êtes plus du monde. Jean, chap. 15.

PREMIER POINT.

Dieu m'a appelé à l'état religieux, afin que j'y vive séparé du monde, détaché du monde, crucifié pour le monde, et absolument mort au monde. Quatre degrés, par rapport auxquels je dois me juger moi-même, et me confondre d'avoir jusqu'à présent si mal répondu à ma vocation.

Ma fin dans l'état religieux, est d'y vivre séparé du monde, non-seulement d'habitation et de demeure, mais d'esprit et de sentimens. Il ne me suffit pas, pour être religieux, d'en porter l'habit, ni même d'en avoir fait le vœu, il faut que j'en aie l'esprit. Or il arrive tous les jours que l'esprit du monde s'introduit jusque dans la religion; comme, par un effet tout contraire, l'esprit de la religion se communique quelquefois aux conditions les plus engagées dans le monde. Combien d'âmes toutes mondaines dans les communautés religieuses? Ne suis-je point de ce nombre?

Ma fin dans l'état religieux, est d'y vivre détaché du monde. Car je serois le plus malheureux des hommes, si j'étois séparé du monde, sans en être détaché; puisque dès-là je n'aurois plus, ni les consolations du monde, ni celles de Dieu. Être séparé du monde, et n'en être pas détaché, ce seroit pour moi non-seulement le plus grand de tous les malheurs, mais le plus grand de tous les désordres; et je pourrois me reprocher alors plus justement que saint Bernard, que je suis la chimère de mon siècle. C'est-à-dire, que je ne suis ni séculier, ni religieux : ni séculier, puisque je me suis retiré du monde; ni religieux, puisque je tiens encore au monde et que je ne l'ai pas tout-à-fait abandonné.

Ma fin dans l'état religieux, est d'y être, comme

saint Paul, crucifié pour le monde. Tellement que si malgré ma profession de religieux, j'aime encore le monde, et si le monde m'aime encore; que si je me plais encore avec le monde, et si le monde se plaît encore avec moi; que si le monde, tout religieux que je suis, ne laisse pas de s'accommoder de mes maximes, et si je m'accommode également des maximes du monde, je ne suis plus religieux que de nom. Pour l'être en effet et en vérité, il faut que je sois dans le monde, comme dans un état de souffrance. Il faut que le monde soit ma croix, comme je serai infailliblement la croix du monde, par la contrariété de sentimens et de principes qui se trouvera entre lui et moi, dès que je me comporterai en religieux.

Ma fin dans l'état religieux, est de mourir absolument au monde et à moi-même : car en vain me flatterois-je d'être mort à tout ce qui s'appelle le monde, si je n'étois mort à moi-même. Le monde auquel je dois surtout mourir, est en moi. Le monde qui est hors de moi, n'a rien pour moi de dangereux en comparaison de celui que je porte au milieu de moi. Le monde que j'ai à combattre, ce sont ces trois concupiscences dont parle saint Jean, d'autant plus à craindre pour moi, qu'elles sont dans moi-même et une partie de moi-même. Être mort à moi-même dans la religion, c'est n'y avoir plus de volonté, plus d'humeur, plus de vues, ni

de prétentions humaines. Si tout cela est encore en moi, et si j'ai encore pour certains intérêts que l'on se fait dans la profession religieuse, des vivacités, des empressemens, de la sensibilité, je ne suis ni mort selon Jésûs-Christ, ni enseveli avec Jésus-Christ. Ainsi ma religion est vaine, et n'eût-il pas presque autant valu rester dans le monde?

SECOND POINT.

Cette séparation et ce détachement du monde, ce crucifiement et cette mort spirituelle, sont d'une sainteté bien relevée : mais pourquoi suis-je entré dans l'état religieux? Pour y travailler tout autrement que je n'aurois pu faire dans le monde, non-seulement à mon salut, mais à ma perfection. Supposé mon engagement à la religion, ma perfection et mon salut sont désormais deux choses inséparables. Je dois donc être persuadé, qu'au lieu que le Sauveur du monde disoit à ce jeune homme de l'Évangile, *Si vous voulez être parfait, quittez tout ce que vous avez, et suivez-moi;*[1] il me dit maintenant et sans condition : parce que vous avez tout quitté, et que vous vous êtes engagé à me suivre, souvenez-vous que vous devez être parfait. Cette perfection que Jésus-Christ a proposée aux chrétiens du siècle comme un conseil, est donc pour

[1] Matth. 19.

moi un commandement, que je me suis imposé. Il m'étoit libre d'être religieux, ou de ne l'être pas: mais du moment que je le suis, il ne m'est plus libre de renoncer à l'obligation que j'ai d'être parfait, ou du moins de vouloir sincèrement et efficacement le devenir. Voilà toutefois le devoir essentiel à quoi je manque, quand je suis assez lâche pour abandonner, dans la profession religieuse, le soin de ma perfection. Péché grief, puisque je deviens prévaricateur de mon état, jusqu'à sortir de mon état. Car mon état, comme religieux, est de tendre continuellement à la perfection. Dès-là donc que je la néglige, et que je n'y aspire plus; dès-là que je ne me soucie plus d'y parvenir, et que je n'en ai plus le zèle; outre le désordre de ma conduite envers Dieu, outre le danger que Dieu ne retire de moi ses grâces, je sors de la voie où j'étois appelé. Or sortir de la voie que Dieu m'avoit marquée, c'est, dans l'ordre du salut, l'égarement le plus funeste et dont les suites sont le plus à craindre.

Mais en m'éloignant ainsi de la fin pour laquelle je suis religieux, quel sujet n'ai-je pas de rougir et de trembler, quand je vois au milieu du monde des séculiers plus touchés que moi du désir de leur perfection, plus occupés que moi du soin de leur perfection, et par-là même beaucoup plus parfaits dans leur condition, que moi dans la mienne? Sans parler des vertus politiques et civiles qui font le

mérite des partisans du monde, et qui devroient être déjà pour moi autant de leçons, combien y a-t-il de chrétiens dans le monde plus mortifiés, plus humbles, plus charitables qu'une infinité de religieux? Quel témoignage contre moi et quelle conviction, quand Dieu, dans son jugement, me mettra ces exemples devant les yeux! Toute comparaison à part, n'est-il pas bien honteux et bien indigne, qu'après tant d'années que je suis religieux et que je me trouve obligé par mon état à marcher dans la voie de la perfection, j'y aie fait si peu de progrès; que je n'aie peut-être pas encore commencé, ni même sérieusement pensé à m'y avancer; que je sois peut-être aujourd'hui plus imparfait que lorsque j'étois dans le monde; que bien loin de croître en vertu dans la maison de Dieu, j'y aie peut-être toujours été en dégénérant et en me relâchant? Est-ce là ce que Dieu demandoit de moi? Est-ce là ce que je lui avois promis?

TROISIÈME POINT.

C'est par une grâce toute spéciale qu'il a plu à Dieu de m'appeler à la perfection religieuse; c'est par une distinction et un choix dont je ne puis assez reconnoître, ni assez estimer les avantages. Il est vrai que Dieu, en vertu de ce choix, exige de moi plus qu'il n'exige du commun des chrétiens:

mais en cela même quelles ont été les vues de sa providence et de sa miséricorde envers moi? Il a voulu que je lui fusse dévoué d'une façon plus particulière et plus intime; il a voulu me mettre au rang de ses favoris qui l'approchent de plus près, et avec qui il a de plus fréquentes et de plus abondantes communications; il a voulu, non-seulement me conserver dans une innocence plus parfaite, mais m'élever aux plus sublimes vertus, afin de me tenir plus étroitement uni à lui, et de me donner lieu d'acquérir plus de mérites devant lui; il a voulu faire éclater en moi toutes les richesses de sa grâce, et me disposer à recevoir un jour les dons les plus excellens de sa gloire; il a voulu me proposer au monde comme un modèle, et que mes entretiens, que mes actions, que toute ma vie honorât son service, édifiât le prochain, et fût pour les chrétiens du siècle une leçon visible et présente, qui les instruisît et qui les touchât. Car tout cela est attaché à cette perfection, qui fait la sainteté et le caractère propre de mon état.

Or n'est-ce pas en quoi je dois admirer la bonté de Dieu, qui m'a choisi de la sorte; qui, par une prédilection toute gratuite, m'a destiné à de si grandes choses, et m'a prévenu de telles faveurs; qui, pour me soutenir dans une vocation si sainte, et pour m'aider à la remplir, m'a fourni tant de moyens? Je puis donc dire, aussi-bien que Moïse,

et même avec plus de sujet que Moïse, qu'il n'en a pas ainsi usé à l'égard de toute nation ; c'est-à-dire, qu'entre les chrétiens mêmes, qu'entre les enfans de la même Église et parmi son peuple, il m'a préféré à des millions d'autres qu'il a laissés et qu'il laisse encore au milieu des dangers du monde et de toute sa corruption. Qu'avois-je fait plus qu'eux avant que Dieu me retirât de ce siècle perverti, où je me trouvois exposé comme eux, et par où m'étois-je rendu plus digne d'un de ses bienfaits les plus signalés ?

Après cela que dois-je penser de moi-même, si, dans un état où je dois être singulièrement dévoué à Dieu, je m'occupe de toute autre chose que de Dieu ? Si, dans un état où je dois communiquer plus souvent et plus intimement avec Dieu, je me dégoûte de tous les exercices qui peuvent me porter à Dieu, et je vis dans une dissipation continuelle qui me fait perdre presque tout sentiment de Dieu ? Si, bien loin de me préserver, selon mon état, des taches les plus légères, et de pratiquer toute la sainteté du christianisme dans le degré le plus éminent, je fais en mille rencontres de mortelles blessures à mon âme, ou je me jette au moins là-dessus en des embarras de conscience très-dangereux, et si je n'ai pas même le fond et l'essentiel de la piété chrétienne ? Si, bien loin de m'enrichir pour le ciel, je demeure dans une vie lâche et inutile,

où je ne profite de rien, parce que je m'acquitte de tout négligemment et sans esprit intérieur? Si, bien loin de faire honneur au service de Dieu et à ma profession, je les déshonore, et au lieu d'édifier le monde, je le scandalise? Il n'y a que trop de religieux à qui ces reproches conviennent : y en a-t-il à qui ils conviennent plus qu'à moi? Quoi qu'il en soit, c'est à moi de me les appliquer utilement, et d'en tirer de justes conséquences pour mon instruction et ma sanctification.

CONCLUSION.

Ah ! Seigneur, je n'avois point encore conçu ce que c'est que d'être religieux. Je n'en avois qu'une foible idée, et voilà pourquoi je me suis si peu mis en peine de parvenir à la fin d'un état si saint. La vie religieuse ne m'avoit paru qu'une vie obscure et abjecte selon le monde, qu'une vie de contrainte et de gêne selon les sens; mais je n'en comprenois pas l'excellence et la perfection. C'est aujourd'hui, mon Dieu, que vous me la faites connoître; c'est aujourd'hui que je commence à sentir mon bonheur et à le goûter, parce que c'est aujourd'hui que je conçois une toute autre estime de ma vocation.

Mais du reste, Seigneur, ce n'est point assez que je connoisse la perfection de mon état; il faut, qu'autant que je la connois, qu'autant que je l'es-

time, je la désire, et que je la désire comme elle doit être désirée. Or il n'y a que vous qui puissiez, par votre grâce, former en moi ce désir, accompagné de toutes les qualités nécessaires pour être conforme à mes obligations. Car vous le savez, Seigneur ; ce qui m'a perdu, c'est que je n'ai jamais eu pour la perfection religieuse, qu'un désir vague, qu'un désir oisif et languissant, qu'un désir borné et limité, qu'un désir passager et volage, qu'un de ces désirs qui tuent l'âme et qui ne la sanctifient pas, qu'un de ces désirs de pure complaisance dont l'enfer est plein ; au lieu que pour arriver à une fin si importante et si sublime, il me falloit un désir fervent, un désir efficace et pratique, un désir universel et sans mesure, un désir constant et ferme, un désir suivi et soutenu d'une sainte persévérance. Qu'ai-je donc à faire pour exciter désormais, et pour entretenir dans mon cœur un tel désir? C'est de me souvenir sans cesse de la fin pourquoi je suis religieux ; c'est, à l'exemple de saint Bernard, de me demander sans cesse à moi-même : *Pourquoi ai-je quitté le monde ? pourquoi suis-je venu en religion ?*[1] Car voilà, mon Dieu, ce que j'ai cent fois oublié, et dans des occasions essentielles, où il étoit pour moi de la dernière conséquence d'y penser ; voilà à quoi je n'ai fait nulle attention.

[1] Bern.

Mais, Seigneur, c'est ce que je me propose dans la suite d'avoir toujours présent à l'esprit, et de quoi je veux me faire une règle pour tout le reste de ma vie. Quand l'amour-propre me portera à rechercher mes commodités et mes aises au préjudice de la vie régulière que j'ai embrassée, je rentrerai en moi-même, et je me dirai : est-ce pour cela que je me suis fait religieux? Quand il me prendra, ou quelque dépit secret d'une humiliation, ou quelque chagrin de voir les autres au-dessus de moi, ou quelque envie d'occuper certaines places et d'être employé à certaines fonctions, ou quelque dégoût de mes observances et de mes exercices ordinaires, j'en reviendrai toujours à la même réflexion : qu'ai-je eu en vue lorsque j'ai renoncé au monde, et qu'ai-je prétendu en me consacrant à Dieu? Cette pensée m'animera, me fortifiera ; et pour me la rendre salutaire, vous y ajouterez, Seigneur, l'onction de votre divin Esprit et de votre grâce.

CONSIDÉRATION.

SUR
LA PERFECTION DE NOS ACTIONS ORDINAIRES.

PREMIER POINT.

Notre perfection, selon Dieu, ne consiste point à faire beaucoup de choses : ce fut l'erreur de Marthe, que Jésus-Christ condamna. Ce n'est point non plus à faire de grandes choses : il y a des saints très-grands devant Dieu, qui n'ont rien fait de grand pour Dieu ; des saints dont la vie a été obscure et cachée, dont les actions n'ont rien eu de brillant et d'éclatant, dont le monde n'a point parlé. Ils étoient grands par leur sainteté : mais toute leur sainteté étoit renfermée en de petites choses ; et Dieu, dans la fidélité avec laquelle ils pratiquoient ces petites choses, leur faisoit trouver des trésors infinis de grâces. Ils étoient grands par leur humilité ; et leur humilité les portoit toujours à choisir les derniers emplois, laissant aux autres les fonctions où il y avoit plus à paroître et ne se jugeant pas capables d'y être appliqués. Enfin, notre perfection ne demande point que nous fassions des choses extraordinaires et singulières. Dès-là qu'elles

sont singulières et extraordinaires, elles sont rares, et les occasions n'en sont pas fréquentes : cependant notre perfection doit être en ce qui nous est plus habituel, en ce qui nous occupe plus souvent, en ce que nous avons continuellement dans les mains, en ce qui remplit les journées et les années de notre vie.

D'où il s'ensuit que c'est de nos actions les plus ordinaires que dépend la perfection où Dieu nous appelle. Car ce sont là les actions propres de notre profession et de notre état; et par conséquent ce sont celles que Dieu veut spécialement de nous, puisqu'il ne nous a attirés par sa grâce dans cet état et cette profession, que pour y vivre et pour y agir selon l'ordre qui y est établi. Or, il est certain d'ailleurs que ce qui fait notre sanctification, c'est la volonté de Dieu; que c'est cette volonté de Dieu qui donne le prix à tout ce que nous faisons; que sans cette volonté de Dieu, nos plus grandes actions ne sont rien, et qu'avec cette volonté de Dieu nos moindres actions ont un mérite très-relevé. Je dois donc conclure que je ne serai parfait devant Dieu que par l'accomplissement de mes devoirs les plus communs. Qu'a fait Jésus-Christ pendant trente ans? rien de remarquable dans l'estime du monde, et rien même que de vil aux yeux des hommes; mais parce qu'il faisoit la volonté de son Père; parce *qu'en toutes choses*, ainsi qu'il le disoit

lui-même, *il agissoit selon le gré de son Père*,[1] ces actions viles aux yeux des hommes étoient l'objet des complaisances de Dieu.

Quel fonds de consolation pour nous! Il n'est point nécessaire de chercher bien loin notre perfection : elle est auprès de nous et dans nous. Je trouverai la mienne dans mes obligations et dans mes exercices de chaque jour. Une perfection hors de ces exercices, et qui n'iroit pas à m'acquitter de ces obligations, seroit pour moi une perfection mal entendue et mal réglée, que Dieu ne reconnoîtroit point, que le monde même réprouveroit, qui pourroit m'inspirer de l'orgueil et qui m'exposeroit à mille défauts. Au lieu que cette perfection d'une vie commune est approuvée de Dieu et des hommes. Elle édifie, elle met la vertu en crédit, elle maintient la règle, elle n'enfle point, ni n'est point sujette à la vanité. On la croit aisée, et elle l'est dans la spéculation : mais pour en soutenir long-temps et constamment la pratique, qu'il y a de difficultés à vaincre, qu'il y a de violences à se faire, et par-là même aussi de récompenses à obtenir!

SECOND POINT.

NOTRE perfection n'en demeure pas là; mais à ces actions ordinaires sur quoi elle est fondée, elle

[1] Joan. 8.

doit ajouter certaines circonstances et certaines conditions nécessairement requises. C'est-à-dire qu'il ne suffit pas de faire ce qui est de notre état, de notre vocation, de notre emploi; mais qu'il le faut bien faire, tellement qu'on puisse dire de nous, par proportion, ce qu'on disoit du Fils de Dieu, *Il a bien fait toutes choses.*[1]

Or, bien faire toutes ses actions, c'est les faire avec exactitude, avec ferveur, avec persévérance. 1° Avec exactitude : de sorte qu'on n'en omette aucune volontairement et par sa faute, et qu'on ne retranche pas même à une seule la moindre partie de ce qui lui est assigné. Cette exactitude regarde encore l'heure, le lieu, la manière : car ne les pas faire au temps marqué, dans le lieu qui convient, de la manière qui est prescrite, ce sont autant d'imperfections qui en diminuent la valeur, puisque ce sont autant de transgressions de la volonté de Dieu, qui est ordonnée en tout et qui s'étend à tout, sans oublier les plus petites particularités. 2° Avec ferveur : ce n'est pas à dire avec goût, avec plaisir, avec une ardeur sensible. Quoique la ferveur soit communément accompagnée de ce goût, de ce plaisir, de cette ardeur, elle n'en est pas toutefois inséparable. On peut être très-fervent, et avoir un dégoût naturel pour ce que l'on fait, y sentir de la répugnance, et n'y trouver que

[1] Marc. 7.

de la sécheresse et de la froideur. C'est même alors que la ferveur est beaucoup plus solide et plus méritoire, quand elle nous fait agir résolûment et délibérément malgré ces répugnances et ces dégoûts, malgré ces froideurs et ces sécheresses. 3° Avec persévérance : c'est par-dessus tout cette persévérance qui coûte, et c'est ce qui faisoit dire à saint Bernard, parlant de la vie religieuse, qu'à n'en regarder que chaque exercice en particulier et en lui-même, elle n'est pas à beaucoup près si rigoureuse que le martyre ; mais qu'à les rassembler tous et à considérer leur durée, il n'y a point, selon la nature, de martyre plus insoutenable. Aussi voit-on assez de religieux dans les communautés et même de chrétiens dans le monde, fidèles à leurs pratiques et à leurs obligations en certains temps et à certains jours, où ils sont plus touchés de Dieu : mais d'en trouver qui marchent toujours d'un pas égal, qui n'aient pas leurs vicissitudes et leurs changemens, qui fassent avec la même attention et la même assiduité le lendemain, ce qu'ils ont fait le jour précédent, et qui sur cela ne se relâchent ni ne se démentent jamais jusques au dernier moment de leur vie, c'est une espèce de miracle.

Voilà donc les trois règles que je dois prendre pour me diriger dans la voie de ma perfection et dans la sanctification de mes actions, exactitude,

ferveur, persévérance. Mais en même temps ne sont-ce pas pour moi trois grands sujets de m'humilier et de déplorer toutes mes infidélités? Il ne faudroit pour me sanctifier, que mes observances et ma règle : mais de combien d'omissions y suis-je coupable, de combien de lâchetés, d'inconstances, de variations ! Dois-je m'étonner qu'avec tant de moyens de m'avancer, j'ai fait si peu de progrès ; ou plutôt, ne dois-je pas trembler du peu de progrès que j'ai fait avec des moyens si abondans et si présens de me perfectionner !

TROISIÈME POINT.

Ce n'est pas tout encore ; mais il y a un dernier degré de perfection, que nous devons donner à nos actions, et qui en est comme l'âme et comme la vie : c'est de les faire par un esprit intérieur et par un principe de religion. Car tout le reste n'est que le corps de la sainteté ; mais ce qui les vivifie, ce qui les anime et qui les consacre, c'est le motif qui nous conduit, et l'intention que nous nous proposons. Faire ses actions par humeur, par caprice, par inclination, par coutume, par respect humain, par ostentation, par intérêt, ce n'est pas les faire pour Dieu ni en vue de Dieu ; et dès que Dieu n'y a point de part, quel compte nous en peut-il tenir et comment peut-il les agréer? *Tout le mérite*

de la fille du roi lui vient avec la grâce de Dieu *du dedans et du fond de son cœur.*[1] Quand donc je ferois les actions les plus héroïques, si Dieu n'en est pas la fin, et si je ne les fais pas pour lui plaire, comme il n'en tire nulle gloire, il les regarde d'un œil au moins indifférent, et je n'en puis retirer moi-même aucun fruit.

Vérité terrible, si je la médite bien. Car si je repasse sur toutes mes actions, et que je les examine au poids de cette balance, combien en trouverai-je sur quoi j'ai quelque sujet de compter ? Il est vrai, j'agis à l'extérieur comme les autres ; je vais à la prière, au travail, à mes occupations ; j'assiste à tout, et je satisfais en apparence à tout : mais du reste, sans vue de Dieu, sans retour vers Dieu ; souvent avec une légèreté d'esprit et une dissipation qui m'ôte toute bonne pensée et tout bon sentiment ; souvent par une certaine habitude que j'ai contractée avec le temps, et que je suis en aveuglé ; tout au plus par une certaine bienséance et une raison purement naturelle ; quelquefois même par nécessité et par contrainte ; d'autres fois, et peut-être en bien des rencontres, par une vaine complaisance et une envie secrète de me distinguer. Or tout cela, qu'est-ce devant Dieu ? et n'est-ce pas de tout cela néanmoins que ma vie est composée ? C'est-à-dire que j'agis comme si je n'agis-

[1] Ps. 44.

sois pas ; et que tout ce que je fais, ne sert pas plus à ma perfection, que si je ne faisois rien.

D'autant plus malheureux et plus condamnable, qu'il n'y a pas une si petite action que je ne pusse rapporter à Dieu, et qui rapportée à Dieu, n'eût son mérite auprès de Dieu. Car ce que Dieu considère dans nos actions, ce n'est pas tant la substance que l'esprit, et en cela nous devons reconnoître la sagesse et la douceur de sa providence. Il ne nous a pas donné à tous les mêmes talens, et il ne nous a pas tous mis en état de vaquer aux mêmes emplois : mais parce qu'il nous appelle tous à la perfection, il a voulu que de toutes nos actions il n'y en eût point de si obscure ni de si servile, qui ne pût être relevée par la droiture et la pureté de notre intention, et qui de la sorte ne contribuât à nous élever nous-mêmes. De là je dois bien gémir de me voir si pauvre et si dénué des dons spirituels après qu'il m'a été si facile de m'enrichir, et de croître sans cesse de vertus en vertus. Chaque action de ma vie me pouvoit profiter : mais que sais-je s'il y en a eu une seule que Dieu ait trouvée digne de lui, et qui m'ait été de quelque utilité pour l'avancement de mon âme ? Quelle perte que je dois regretter, mais qui m'engage encore plus à redoubler mes soins, et à réveiller tout mon zèle pour la réparer !

SECOND JOUR.

PREMIÈRE MÉDITATION.

DU PÉCHÉ MORTEL.

Scito et vide, quia malum est reliquisse te Dominum Deum tuum.

Sachez et voyez, que c'est un mal d'avoir abandonné le Seigneur votre Dieu. Jérém., chap. 2.

PREMIER POINT.

Il est pour moi d'une absolue nécessité, de bien connoître ce que c'est que le péché mortel. Or ce n'est pas seulement le plus grand de tous les maux; mais, à proprement parler, c'est le seul et unique mal, c'est le souverain mal, et ce qui achève d'y mettre le comble, c'est le souverain mal de Dieu. C'est l'unique mal; car tous les autres maux, hors le péché, ne sont point absolument des maux. Maladies, pauvreté, disgrâces, tout cela dans les vues de Dieu, et si j'en fais l'usage que Dieu prétend, sont plutôt des biens. Le péché seul est un mal que Dieu n'a point fait, ni ne peut faire, parce que

c'est un mal essentiel, un pur mal. C'est le souverain mal, comme Dieu est le souverain bien; et par cette raison il doit être souverainement détesté, comme Dieu mérite d'être souverainement aimé. Voilà la mesure de la haine que je dois concevoir du péché mortel : le haïr autant que j'aime Dieu. S'il y avoit quelque chose dans le monde que j'aimasse autant que j'aime Dieu, dès-là je n'aimerois plus Dieu, comme Dieu ; et si je craignois quelque autre mal, autant ou plus que le péché mortel, dès là je ne le haïrois pas ni ne le fuirois pas, autant que je suis obligé de le haïr et de le fuir.

Mais ce qu'il m'importe par-dessus tout de comprendre, c'est que le péché mortel est le souverain mal de Dieu, parce que c'est un mépris formel de Dieu, une préférence actuelle et véritable de la créature à Dieu. Préférence qui consiste en ce que le pécheur se trouvant dans la nécessité, ou de renoncer à son plaisir, ou de perdre la grâce de Dieu, aime mieux perdre la grâce de Dieu, que de renoncer à ce plaisir criminel où sa passion le porte. Il ne laisse pas de savoir en spéculation, que Dieu est infiniment au-dessus de tout être créé : mais c'est cela même qui le rend encore plus coupable, puisqu'il ne le sait que pour outrager Dieu avec plus d'indignité, en lui préférant néanmoins dans la pratique une vile créature.

Après cela, je ne dois point m'étonner de qua-

tre vérités, aussi constantes selon la foi, qu'elles sont effrayantes : 1° Que Dieu pour un seul péché d'orgueil, ait précipité du haut du ciel dans le fond de l'abîme, ses plus nobles créatures, qui sont les anges ; qu'il en ait fait des réprouvés et des démons ; que sans leur donner le temps de se repentir, il les ait livrés pour jamais à toutes les rigueurs de sa justice. Quel exemple ; et de cet exemple, quelle conséquence dois-je tirer? S'il n'a pas épargné ses anges, puis-je me promettre qu'il m'épargnera? 2° Que pour une seule désobéissance Dieu ait chassé le premier homme du paradis terrestre ; qu'il lui ait ôté tous les priviléges de l'état d'innocence ; qu'il l'ait condamné à la mort, lui et toute sa postérité ; qu'en punition de ce seul péché nous naissions tous enfans de colère, et que sans autre péché que celui-là, nous soyons, comme enfans de colère, sujets à toutes les calamités de cette vie, et même exclus du royaume de Dieu. Quel châtiment, quelle vengeance! Toutefois les jugemens de Dieu sont équitables, et l'équité même. 3° Que pour expier cette désobéissance, il ait fallu que le Fils éternel de Dieu s'incarnât, s'humiliât, s'anéantît, parce qu'il n'y avoit que les humiliations d'un Dieu, qui pussent réparer la gloire de Dieu, et compenser l'injure qui lui avoit été faite par le péché. 4° Que pour un péché qui se commet dans un moment, Dieu ait préparé une éternité de pei-

nes, et qu'entre ces peines éternelles et le péché il y ait une juste proportion. Voilà ce que la foi m'enseigne. S'il y a eu jusque dans le christianisme des incrédules qui n'ont pas voulu reconnoître ces vérités, c'est qu'ils n'ont point assez connu la malice du péché mortel, ni assez compris que ce péché est le souverain mal de Dieu. L'ai-je compris moi-même autant que je le devois? Si cela étoit, aurois-je été jusques à présent si sensible aux autres maux, et peut-être si indifférent à l'égard de celui-ci?

SECOND POINT.

Il ne m'est pas moins nécessaire de savoir et de bien considérer, que le péché mortel est le souverain mal de l'homme, parce qu'il prive l'homme de l'amitié de Dieu; parce qu'il fait un divorce entier entre l'homme et Dieu; parce qu'il rompt tous les liens qui attachoient l'homme à Dieu; parce qu'en séparant l'homme de Dieu, il lui ôte la vie la plus précieuse, qui est la vie de la grâce; et qu'il lui cause la plus funeste mort, qui est la mort de l'âme. Car c'est pour cela qu'il est appelé mortel. Cette grâce que le juste possédoit, étoit en lui le principe de la vie surnaturelle : du moment donc qu'il la perd cette grâce, il est mort devant Dieu, et selon Dieu.

De là je ne dois point encore être surpris de deux autres vérités, qui ne sont pas moins incontestables ni moins terribles : 1° Que le péché mortel dépouille l'âme de tous les mérites qu'elle pouvoit avoir acquis lorsqu'elle étoit dans l'état de la grâce. Quand j'aurois amassé des trésors immenses de mérites pour le ciel, quand je serois aussi saint que les apôtres, si je viens à commettre un péché mortel, tout m'est enlevé. Ces mérites pourront revivre, lorsque je rentrerai en grâce avec Dieu. Jusque-là ils sont perdus pour moi; et si je meurs dans cet état, Dieu ne m'en tiendra jamais compte : pourquoi? c'est que je suis alors son ennemi, et que de la part d'un ennemi il n'agrée rien ni n'accepte rien. 2° Que les actions les plus vertueuses et les plus saintes en elles-mêmes, faites dans l'état du péché mortel, ne sont d'aucun prix devant Dieu, ni d'aucune valeur pour l'éternité bienheureuse. Quand je passerois toutes les journées en prière, quand je ferois toutes les pénitences des plus austères anachorètes, quand je pratiquerois toutes les œuvres de la piété et de la charité chrétienne; tout cela ce sont des œuvres mortes, parce que je suis moi-même dans un état de mort; ce sont des œuvres stériles, dont je ne dois attendre nulle récompense. Quelque miséricorde que Dieu puisse ensuite me faire, jamais ces œuvres mortes ne seront du nombre de celles qu'il couronnera dans la gloire.

Sont-ce néanmoins des œuvres tout-à-fait inutiles? non : car elles me sont au contraire très-utiles pour sortir de l'état de péché; très-utiles pour me disposer à retourner à Dieu; très-utiles pour disposer Dieu à m'accorder la grâce de ma conversion. Mais du reste, tant que le péché mortel n'est pas effacé, il est toujours vrai que je ne mérite rien en les pratiquant, et qu'elles ne me donnent aucun droit à l'héritage céleste. Quelle pauvreté, quelle misère!

N'est-ce pas là que j'en ai été réduit à certains temps de ma vie, et peut-être pendant des temps considérables? N'est-ce pas là peut-être que j'en suis encore actuellement réduit? Je n'en sais rien : car *qui sait s'il est digne d'amour ou de haine?*[1] Affreuse incertitude! C'est un abîme où l'esprit se perd, et qu'on ne peut regarder avec les yeux de la foi, sans être saisi d'horreur. Du moins puis-je prendre dans la suite de justes mesures pour me rassurer là-dessus, autant qu'il est possible, et pour m'établir, par une vie pénitente et agissante, dans une solide et sainte confiance.

TROISIÈME POINT.

Quelques avantages que j'aie dans l'état religieux, je n'y trouve point après tout de préservatif infaillible contre le péché mortel. Et comment y

[1] Eccles. 9.

en trouverois-je? Le premier ange et ceux qui l'ont suivi, n'en ont point trouvé dans le ciel. Le premier homme, malgré l'innocence où il avoit été créé, s'est perdu dans le paradis terrestre. Judas est devenu un apostat dans la compagnie de Jésus-Christ. La maison où je suis est-elle plus sainte que le sacré collége des apôtres, que le paradis terrestre, que le ciel? N'a-t-on pas vu arriver dans les communautés les plus régulières des chutes très-scandaleuses? Ne le voit-on pas encore? Dieu le permet, et il a ses raisons pour le permettre. *Que celui qui croit se tenir ferme, prenne garde de tomber.*[1]

Il y a même des péchés mortels où l'on peut être, dans la religion, plus exposé que dans le monde. Tels sont, par exemple, les péchés qui blessent la charité; parce que dans la religion, les occasions de ces péchés sont d'autant plus fréquentes, que les objets sont plus présens. On y est plus à couvert de l'avarice et d'une certaine ambition; mais on y est souvent plus sujet aux murmures et aux divisions. Or qu'importe par quels péchés on se damne, si l'on est en effet assez malheureux pour se damner?

Ce qu'il y a de plus à observer, c'est que le péché mortel, dans la profession religieuse, est beaucoup plus grief que dans le monde, parce qu'il suppose alors un état plus saint. Ce qui n'est que simple

[1] 1. Cor. 10.

péché pour un chrétien du siècle, est, en bien des matières, sacrilége pour un religieux. Dois-je conclure de là qu'il eût mieux valu demeurer dans le monde, que de m'engager dans la religion? Je conclurois donc aussi qu'il vaudroit mieux n'être pas chrétien, parce que les péchés d'un chrétien sont plus punissables que ceux d'un païen. A Dieu ne plaise que je raisonne de la sorte! Si la religion a ses dangers, le monde en a bien d'autres et de plus grands. Mais ce que je conclus, c'est de ne point présumer de mon état; c'est de me défier, non point de mon état, mais de moi-même dans mon état; c'est, malgré toute la sainteté de mon état, d'opérer, selon l'avis de l'Apôtre, mon salut avec crainte et avec tremblement.

CONCLUSION.

Achevez, mon Dieu, par votre grâce, ce que vous avez commencé par votre miséricorde. Vous m'avez appelé à vous, vous m'avez retiré du monde pour me garantir du péché : ne permettez pas qu'il me poursuive jusque dans votre sanctuaire, et qu'entre vos bras je succombe à ses attaques. Quelle malédiction sur moi, si, *dans la terre des saints je commettois l'iniquité;*[1] et si, parmi tant d'âmes justes, je devenois un anathème!

[1] Isai. 26.

Ah ! Seigneur, vous voyez le fond de mon âme, et je ne le vois pas comme vous. N'y a-t-il point dans mon cœur quelque poison secret, qui l'infecte et qui le corrompt? N'y a-t-il point quelque péché qui m'éloigne de vous et qui vous éloigne de moi? Daignez me le découvrir, ô mon Dieu! il n'y a rien, pour le détruire, à quoi je ne sois résolu. Quand même j'aurois eu jusques à présent le bonheur de me défendre de ce fatal ennemi, et de me préserver de ses mortelles atteintes, j'ai toujours tout à craindre de ma foiblesse : mais, Seigneur, ma vigilance, avec votre secours, y suppléera. Elle me fera sans cesse recourir à vous. Elle me tiendra dans une attention continuelle sur moi-même. Elle me rendra circonspect dans toute ma conduite, et clairvoyant sur les moindres dangers, afin de me mettre ainsi plus en assurance contre la transgression de vos divins commandemens.

SECONDE MÉDITATION.

DU PÉCHÉ VÉNIEL.

Nolite contristare Spiritum Sanctum.

Ne contristez point le Saint-Esprit. Ephes., chap. 4.

PREMIER POINT.

On ne compte communément pour rien le péché véniel; mais si j'en avois bien conçu la nature, j'en jugerois tout autrement, et je prendrois tout un autre soin de l'éviter.

Quelque véniel que je le suppose, c'est une offense de Dieu. Cela me suffit, ou me doit suffire. En y tombant, je déplais à Dieu. Non pas que je rompe absolument avec Dieu; mais je fais ce que je sais devoir causer entre Dieu et moi du refroidissement. Je n'éteins pas dans moi le Saint-Esprit, mais je le contriste. Or dès que c'est une offense de Dieu, je dois donc le craindre plus que tous les maux temporels, qui ne s'adressent qu'à moi-même. Car le plus petit mal qui regarde Dieu, est infiniment au-dessus de tout mal qui ne regarde que la créature.

Quelque véniel que je le suppose, il n'y a point

de raison imaginable pour laquelle il me puisse jamais être permis. Car s'il pouvoit m'être permis, dès-là il cesseroit d'être péché. Quand il s'agiroit de convertir et de sauver tout le monde, Dieu ne voudroit pas que je fisse un mensonge, quoique léger, et jusque dans cette circonstance, il s'en tiendroit offensé. Quand il s'agiroit de procurer à Dieu toute la gloire qui lui peut être procurée, Dieu ne veut point de cette gloire à une telle condition. Il veut que j'abandonne même le soin de sa gloire, plutôt que de commettre le moindre péché.

Quelque véniel que je le suppose, il est de la foi, que jamais il n'entrera avec moi, ni moi avec lui dans le royaume des cieux : car *rien de souillé ne sera reçu ni n'aura place dans ce royaume céleste.*[1] En vain je serois d'ailleurs comblé de mérites : avec tous mes mérites et avec toute la sainteté que je pourrois avoir acquise, si mon âme sortant de cette vie, porte encore la tache d'un péché véniel que je n'aie pas effacé par la pénitence, cela seul doit être un obstacle à ma béatitude et à la possession de Dieu. Il faut que mon âme, quoique juste, quoique sainte, quoique prédestinée et digne de Dieu, demeure séparée de Dieu, jusqu'à ce que ce péché soit expié. Il faut qu'elle passe par le feu du purgatoire et qu'elle y soit purifiée, avant que d'être ad-

[1] Apoc. 21.

mise dans le sein de Dieu. Et dès ce monde même, avec quelle sévérité Dieu n'a-t-il pas puni le péché véniel ? Il fit périr presque tout un peuple pour une simple vanité de David ; il fit tomber mort au pied de l'arche un lévite, pour l'avoir seulement touchée. Il est donc étrange que je commette si facilement un péché qui m'expose à de si rigoureux châtimens. Mais ce qu'il y a mille fois encore de plus condamnable et de plus indigne, c'est qu'étant redevable de tout à Dieu, et qu'ayant tout reçu de Dieu, au lieu de la reconnoissance et de l'amour que je lui dois, je me laisse si aisément aller à un péché dont il se tient blessé, et qui est en effet une injure pour lui.

SECOND POINT.

Du moins si ces fautes vénielles que je commets, n'étoient pas si fréquentes, ni si nombreuses. Mais leur multitude est infinie, et c'est ce qui affligeoit David, et ce qui le jetoit dans une désolation extrême, quand il disoit à Dieu : *Je suis, Seigneur, tout environné de maux, et mes iniquités m'accablent, jusqu'à ne pouvoir plus m'en tenir compte à moi-même, ni en faire le dénombrement. Elles se sont multipliées plus que les cheveux de ma tête, et la vue que j'en ai, me fait tomber en défaillance.*[1] Voilà comment parloit ce

[1] Ps. 39.

saint roi. Or, dans une vie lâche et imparfaite comme la mienne, si j'entreprenois de supputer tous les péchés qui m'échappent, et si Dieu m'éclairoit là-dessus, où iroit cette multiplication ? Je ne les vois pas : mais n'est-ce pas assez que Dieu les voie ? N'est-ce pas assez que je sache qu'ils sont sans nombre, pour en être pénétré de douleur, et comme inconsolable ?

Combien de péchés d'ignorance, causés par l'oubli de mes devoirs, par ma négligence à m'en instruire, par mon indocilité à souffrir qu'on m'en avertisse, par ma présomption à ne vouloir croire que moi-même ? Combien de péchés d'imprudence et d'inadvertance, causés par la dissipation de mon esprit, par la légèreté de mon humeur, par la liberté de ma langue, par la témérité de mes jugemens, par la malignité de mes soupçons ? Combien de péchés de fragilité et de foiblesse, causés par l'habitude que je me suis faite de ne me contraindre en rien, et de ne m'assujettir à aucune règle, de suivre en tout les mouvemens de la nature, de ne faire nulle violence à mes inclinations et à mon tempérament ?

Combien même de péchés commis par malice, avec réflexion et de dessein formé, contre tous les remords de ma conscience, à toute occasion et pour le plus foible sujet, sous ombre que ce ne sont que des péchés véniels, et que Dieu n'y a pas atta-

ché une peine éternelle ? En quoi je montre bien mon indifférence pour Dieu ; et que je ne suis sensible qu'à mes propres intérêts. N'est-ce pas là ma vie la plus ordinaire ? Il est vrai qu'il n'est pas moralement possible en ce monde de se préserver de tous les péchés véniels, et de n'en commettre aucun. Fatale nécessité, qui faisoit gémir les saints, qui leur faisoit désirer la mort, qui faisoit dire à saint Paul : *Malheureux que je suis, qui me délivrera de ce corps dont le poids m'appesantit ?*[1] Mais il n'y a pas un seul de ces péchés en particulier que je ne puisse prévenir, et dont il ne soit en mon pouvoir de me garantir. Combien donc, si je voulois et si je prenois plus garde à moi, en pourrois-je diminuer le nombre ? Hélas ! bien loin de le diminuer, je l'augmente tous les jours.

TROISIÈME POINT.

Quelles sont les suites du péché véniel ? plus déplorables que je ne me le suis peut-être jamais persuadé. Il conduit au péché mortel, comme la maladie conduit à la mort. Par conséquent, si j'ai quelque zèle pour mon âme, je dois en user à l'égard du péché véniel, comme j'en use à l'égard d'une maladie, dont je suis menacé, ou dont je suis subitement attaqué. Que ne fais-je point pour

[1] Rom. 7.

l'arrêter dans son principe? Que ne fais-je point pour la guérir? Que ne fais-je point pour n'y pas retomber? Elle peut aboutir à la mort : il ne m'en faut pas davantage pour y apporter les remèdes les plus prompts, les plus efficaces, et même les plus violens. Pourquoi ne raisonné-je pas de la même sorte, quand il s'agit d'un péché, qui de toutes les maladies de l'âme est la plus dangereuse, et qui me dispose à cette seconde mort, mille fois plus à craindre que la mort du corps?

Et en effet, quiconque néglige le péché véniel, et beaucoup plus quiconque le méprise, tombera infailliblement dans le mortel. Oracle du Saint-Esprit, qui ne se vérifie que trop par l'expérience. C'est par le mépris du péché véniel, qu'on perd insensiblement l'horreur du mortel. Au commencement le seul nom de péché mortel faisoit frémir : peu à peu l'on s'y accoutume, et l'on s'y familiarise. D'autant plus que du péché véniel au mortel, il y a souvent peu de distance, et que l'intervalle entre l'un et l'autre est comme imperceptible : car il n'y va pour l'ordinaire que du plus et du moins; or, entre ce plus et ce moins, il n'y a qu'un point qui décide de la vie et de la mort. Quel risque ne court-on pas alors, et n'est-on pas sur le bord du précipice?

De cette proximité même entre le péché véniel et le mortel, il arrive très-naturellement que l'on

confond l'un avec l'autre. Combien de fois m'y suis-je trompé, et combien de fois ai-je estimé léger ce qui ne l'étoit pas? Combien de fois, m'aveuglant moi-même, et jugeant des choses selon les désirs de mon cœur, ai-je pris pour injustice vénielle, ce qui peut-être étoit devant Dieu une iniquité griève et mortelle? Le discernement en étoit difficile; et c'est pour cela qu'à l'égard même du péché véniel, je devois avoir une conscience timorée. Je n'étois pas assez éclairé pour en faire un jugement exact; et voilà pourquoi je devois m'en défier et me précautionner.

Mais quand je serois assuré de mes lumières, puis-je ignorer que je suis foible, et la foiblesse même? Or le péché véniel et le mortel se touchant de si près, quelle présomption de me flatter qu'étant foible au point que je sais l'être, je m'en tiendrai précisément au véniel; que je ne passerai pas outre, et que je serai assez maître de mon cœur pour lui prescrire telles bornes qu'il me plaira, surtout en certains péchés où l'impression de la nature est si forte et si puissante? Il me faudroit, pour me soutenir en de pareilles conjonctures, des grâces de Dieu toutes particulières: mais ne m'a-t-on pas cent fois averti qu'une punition de Dieu très-commune, est de nous refuser en conséquence d'un péché véniel, des grâces spéciales qu'il nous avoit préparées, et avec lesquelles nous serions heu-

reusement arrivés au terme du salut; au lieu que par la soustraction de ces grâces, nous en venons à des égaremens et à des désordres pour lesquels il nous réprouve. C'est ainsi que le péché véniel peut être, et est, pour bien des âmes, la source de leur damnation.

CONCLUSION.

Le remède, ô mon Dieu, est de m'attacher, non-seulement à votre loi, mais à toute la perfection de votre loi. Plus je m'efforcerai de m'élever, moins je serai en danger de déchoir; et plus j'aspirerai à ce qu'il y a de plus saint dans l'observation de mes devoirs, moins je serai en disposition de les violer dans les points essentiels. Ce n'est pas, Seigneur, que malgré la résolution que je fais en votre présence et par votre grâce, j'ose me répondre de me maintenir devant vous dans une innocence entière. Tant que je vivrai sur la terre, il ne m'échappera que trop de fautes; et tant que je serai revêtu d'un corps mortel, je ne ressentirai que trop les tristes effets de la condition humaine. Mais au moins, en me proposant d'aller toujours au delà de mes obligations, me mettrai-je plus en état de n'y pas manquer dans des matières importantes; et en travaillant à me sanctifier, serai-je plus hors de l'occasion et du péril de me pervertir.

Donnez-moi, mon Dieu, donnez-moi cette conscience tendre et délicate qui s'effraie de l'ombre même du péché. Formez en moi, ou m'aidez à y former cette conscience étroite et sévère qui ne se permet rien ni ne se pardonne rien. C'est cette inflexible rigueur pour moi-même, qui fera ma sûreté. Il m'en coûtera ; il faudra me retrancher bien des choses où le penchant me porteroit, et m'interdire bien des satisfactions qui semblent même assez innocentes. Il faudra, en bien des rencontres, soumettre mon esprit, étouffer les sentimens de mon cœur, peser mes paroles, captiver mes yeux, mortifier mes sens : mais, Seigneur, puis-je acheter trop cher le double avantage, et de vous moins offenser, et de mieux garder mon âme? Le bonheur de vous plaire, la paix de ma conscience, l'un et l'autre me dédommagera de tout, ô mon Dieu, et me tiendra lieu de tout.

TROISIÈME MÉDITATION.

DU PÉCHÉ DE SCANDALE, OU DU MAUVAIS EXEMPLE.

Necesse est ut veniant scandala.

C'est un mal inévitable, qu'il arrive des scandales. Matth., chap. 18.

PREMIER POINT.

Ce que nous appelons scandale, n'est que le mauvais exemple ; ou du moins, tout mauvais exemple est un véritable scandale. Or il ne faut point se flatter dans l'état religieux : on y voit de mauvais exemples comme on en voit de bons; et il n'y a point de communauté si régulière, où il ne se trouve des âmes imparfaites qui scandalisent les autres ; comme il n'y en a guère de si déréglées, où Dieu ne conserve de saintes âmes qui travaillent à maintenir l'ordre, et qui empêchent que le scandale, par une malheureuse prescription, ne prenne le dessus et ne prévale.

Aussi le Sauveur du monde nous a fait entendre qu'il étoit nécessaire qu'il arrivât des scandales ; c'est-à-dire, qu'il n'étoit pas moralement possible

que les hommes étant si différens les uns des autres, soit dans leurs sentimens, soit dans leurs mœurs, il n'y en eût en toute assemblée qui, par le relâchement et le désordre de leur conduite, devinssent, pour ceux avec qui ils ont à converser et à agir, des sujets et des occasions de chute. Et cela même est encore plus vrai à l'égard des maisons religieuses, parce qu'on y a beaucoup plus de rapport ensemble, et que tout ce qui s'y passe frappe de plus près et beaucoup plus fréquemment la vue. S'il y a donc jusque dans la religion des écueils à craindre, on peut dire qu'un des plus dangereux et des plus ordinaires, ce sont ces scandales domestiques et ces exemples qu'on a sans cesse sous les yeux et devant soi. Il est très-difficile de s'en défendre; et pour y résister, il faut une vertu bien pure et bien à l'épreuve.

Ai-je eu sur ce point, jusques à présent, toute l'attention et toute la circonspection que je devois avoir? Ai-je pris garde à ne rien dire et à ne rien faire qui pût être nuisible aux personnes qui m'entendoient ou qui étoient témoins de mes actions? Combien dans les rencontres ai-je débité de maximes, ai-je donné de conseils, ai-je inspiré de sentimens, ai-je approuvé de procédés contraires à l'esprit religieux et au devoir? Combien ai-je montré d'indocilité, ai-je témoigné de mépris; ai-je fait de murmures ou de railleries malignes sur des

choses qui n'alloient qu'au bien et qu'à entretenir la règle ? C'étoient autant de scandales que j'ai dû me reprocher ; et combien y en a-t-il d'autres dont je ne me suis jamais fait de scrupule, et dont je n'ai jamais pensé à m'accuser ? J'ai déclaré mes péchés ; mais combien y en avoit-il où la circonstance du scandale et du mauvais exemple étoit jointe, sans que j'en aie rien dit ? Peut-être ne la connoissois-je pas, ou n'y faisois-je nulle réflexion : mais mon ignorance ou mon oubli étoient-ils excusables ? C'est sur quoi je dois m'écrier avec le Prophète : *Lavez-moi, mon Dieu, purifiez-moi de mes péchés secrets et cachés. Pardonnez-moi, non-seulement ceux que j'ai commis, mais ceux que j'ai fait commettre.*[1]

SECOND POINT.

MALHEUR *à celui qui donne le scandale.*[2] Cette malédiction est sortie de la bouche même de Jésus-Christ : c'est un anathème divin ; et il faut bien que le scandale soit un grand mal, puisqu'il *vaudroit mieux pour un homme, qu'il fût précipité au fond de la mer, que de scandaliser le plus petit de ses frères.*[3] Maxime générale et proposition universelle dont personne n'est excepté ; car il n'y a personne qui ne doive l'exemple au prochain : *Que votre lu-*

[1] Ps. 18. — [2] Matth. 18. — [3] Ibid.

mière luise aux yeux de tout le monde, afin que ceux qui verront vos bonnes œuvres en rendent gloire à Dieu.[1]

Ainsi, malheur à moi en particulier, si je suis l'auteur de quelque scandale dans la communauté où je vis! car je la prive, autant qu'il est en moi, d'un des plus solides avantages de la profession religieuse, qui est l'édification mutuelle, et l'émulation du bon exemple. Je fais plus encore, puisqu'au lieu de contribuer à la régularité et à l'observance, j'y deviens un obstacle, et que souvent je suis cause, par mon exemple, que des abus s'introduisent, que d'utiles et d'anciennes pratiques s'abolissent peu à peu, que la discipline se relâche, et que des règles qui étoient auparavant en vigueur, ne s'observent plus, ou ne s'observent que fort imparfaitement. N'est-ce pas de là qu'est venue la ruine spirituelle et la décadence de tant de sociétés très-saintes dans leur première institution.

Que si le mal ne s'étend pas toujours si loin, du moins il n'y a que trop d'esprits faciles, et déjà mal disposés, que mon exemple ne manque pas d'entraîner. Or malheur à moi, encore une fois, parce que je serai responsable à Dieu de tout cela, et qu'il m'en demandera compte. Quel trésor de colère, et quel poids dont je dois craindre d'être accablé!

[1] Matth. 5.

Malheur à moi qui, par mon expérience et par mon âge, devrois être un modèle pour ceux qui sont moins avancés ; à moi qui, par le rang que je tiens, par l'autorité, le crédit, les talens que j'ai reçus de Dieu, par la créance que les autres ont en moi, devrois leur servir de guide et les conduire, et qui ne sers qu'à les égarer ! Il ne faut qu'un religieux de ce caractère pour perdre toute une maison.

Mais, par-dessus tout, malheur à moi, si c'est par moi que commencent à s'établir certains usages, certains priviléges et certaines dispenses où la raison de la commodité, de la sensualité, de l'amour-propre, a beaucoup plus de part que celle d'une vraie nécessité ! Autrefois, toutes ces choses étoient inconnues, et peut-être sans moi n'y eût-on jamais pensé. C'est à moi de voir ce que j'aurai à dire, quand Dieu m'en représentera toutes les suites, et qu'il me chargera de tous les dommages que la religion en aura soufferts. Les prétextes dont je m'appuie, peuvent tromper les supérieurs qui me gouvernent, et me tromper moi-même : mais on ne trompe point Dieu.

TROISIÈME POINT.

COMME il y a un scandale donné, il y a un scandale reçu ; et malheur aussi à celui qui le reçoit et

qui le prend. Car il le faut rejeter ; et ce n'est point une excuse légitime auprès de Dieu, que le mauvais exemple qu'on a eu et qu'on a suivi. Ce fut l'exemple du premier ange qui engagea les autres dans son apostasie, et ils n'en ont pas moins été réprouvés. Il est vrai qu'un mauvais exemple est une tentation, et une des plus fortes tentations : mais ce n'est point une tentation au-dessus de nos forces ; et puisque nous la pouvons vaincre, c'est un péché d'y succomber.

Il ne suffit donc pas pour moi, que je m'étudie à ne donner aucun scandale : mais il y a des règles que Dieu me prescrit contre les scandales qu'on me donne, et contre les mauvais exemples que j'aperçois autour de moi. 1° Je ne dois point m'en troubler : je puis bien m'en affliger et en gémir ; mais mon zèle n'en doit point être refroidi, ni ma piété ébranlée. Car il n'y a rien là que Jésus-Christ ne nous ait prédit, ni rien par conséquent qui me doive surprendre. 2° Je dois même en profiter, regardant ces scandales et ces mauvais exemples dont j'ai à me garantir, comme des épreuves de ma fidélité, et des occasions de témoigner à Dieu mon attachement inviolable. C'est dans l'occasion qu'on se fait bien connoître, et qu'on apprend à se bien connoître soi-même. 3° Je dois m'en éloigner, c'est-à-dire que je dois, autant que je le puis, m'éloigner des personnes, dont je prévois que la

société me seroit dommageable. Et il n'y a point à considérer si ce sont des personnes d'esprit et de mérite, ni si ce sont de mes amis : il faudroit même alors, selon l'Évangile, renoncer à mon père et à ma mère. Cela ne m'exempte pas de les honorer, de les aimer en Dieu, de leur rendre service et de les aider dans le besoin ; mais du reste, point de liaison ni de communication particulière. 4° Je dois m'y opposer, prudemment, mais fortement ; avec modestie, mais avec ardeur ; avec charité, mais avec un saint mépris de tous les respects humains : tenant ferme pour la règle, et ne m'en départant jamais, quand même, ce que Dieu ne permettra pas, il n'y auroit que moi à la garder. 5° Enfin, je dois en tirer sujet de m'humilier devant Dieu : reconnoissant que de moi-même je ne suis que foiblesse et qu'imperfection, et que sans la grâce divine je serois pire que tous les autres.

CONCLUSION.

Quelle misère, mon Dieu, et faut-il donc qu'après avoir quitté le monde pour nous préserver de ses piéges, nous en trouvions jusque dans votre maison ? Ce n'est qu'à nous-mêmes que nous devons nous en prendre. La religion est sainte, mais nous ne répondons pas toujours à sa sainteté. Faites par avance, Seigneur, ou plutôt aidez-nous

à faire dès maintenant ce que feront vos anges dans votre jugement dernier, lorsque vous les enverrez pour enlever de votre royaume tous les scandales. Votre royaume sur la terre, ce sont particulièrement les communautés religieuses. N'y aurois-je été admis, et n'aurois-je place parmi votre peuple choisi, que pour le détourner de votre service par mes exemples et pour ralentir sa ferveur? Ne serois-je entré dans un état si parfait, que pour m'y rendre plus coupable, et par moi-même, et par ceux que vous y avez appelés avec moi? Ah! mon Dieu, j'ai bien assez de mes propres péchés, sans y ajouter les péchés d'autrui.

Mais que seroit-ce encore, Seigneur, si dans le saint asile où vous m'avez retiré, je venois d'ailleurs à me perdre par la contagion de certains exemples que j'y puis avoir? Que seroit-ce, si par une lâche condescendance, je me laissois emporter et séduire à ces exemples; si je les imitois et je m'y conformois, au lieu de ne me conformer qu'à vos ordres et à vos adorables volontés? Ma règle, ô mon Dieu, ma règle seule et telle que vous me l'avez imposée; ma règle dans toute sa pureté, dans toute sa force et toute sa sévérité, voilà la route où je marcherai, voilà le conseil que j'écouterai, voilà l'oracle que je consulterai et par qui je me conduirai. Quiconque me portera là, volontiers je m'unirai à lui et je le suivrai, parce qu'il me

portera à vous. Mais quiconque aussi me détacheroit de là, me détacheroit de vous, Seigneur; et sans balancer un moment je me séparerai de lui, parce que je ne veux jamais, pour qui que ce soit, ni en quoi que ce soit, me séparer de mon Dieu.

CONSIDÉRATION.

SUR L'ORAISON MENTALE.

Ce qu'il y a particulièrement à considérer sur l'oraison mentale ou sur la pratique de la méditation, se réduit à trois points, qui sont, ses avantages infinis et son importance, les défauts les plus communs qui en arrêtent le fruit, et les vains prétextes qui détournent de ce saint exercice et qui le font négliger.

PREMIER POINT.

Avantages et importance de l'oraison mentale. Le juste vit de la foi, et nous ne nous sanctifions qu'autant que nous sommes remplis et touchés des maximes de l'Évangile et des grandes vérités du christianisme. Principe si universellement reconnu,

que les gens du monde conviennent eux-mêmes qu'ils agiroient tout autrement qu'ils ne font, et qu'ils ne s'abandonneroient pas à tant de désordres, s'ils avoient plus de foi, ou s'ils étoient plus pénétrés de ce que la foi leur enseigne. Examinons la chose à fond et reconnoissons-la telle qu'elle est, nous trouverons que ce manque de foi, d'une foi vive et animée, n'est pas seulement la source des déréglemens qu'on voit dans le monde, mais des relâchemens qui se glissent dans la vie religieuse. Ce n'est pas qu'on ne croie : mais on n'a pas une certaine conviction, une certaine vue qui frappe, et qui rend les objets presque aussi sensibles que s'ils étoient présens.

Or voilà ce qui s'acquiert par l'oraison. A force de se retracer dans l'esprit les vérités de la foi ; de méditer les perfections et les grandeurs de Dieu, ses miséricordes et ses vengeances, ses récompenses et ses châtimens ; de considérer par ordre et dans une méthode suivie tous les mystères de Jésus-Christ, sa doctrine, sa loi, sa morale, ses exemples ; de tirer de là d'utiles leçons et des règles de conduite ; toutes ces idées s'impriment profondément dans l'âme. On les porte partout, et l'on en a partout la mémoire prompte et récente. On apprend ce qu'on doit à Dieu, ce qu'on doit au prochain, ce qu'on se doit à soi-même. On prend des pensées supérieures à celles dont on s'étoit laissé prévenir,

et l'on découvre ses erreurs, ses illusions, ses faux jugemens. Ce que l'oraison sur cela n'a fait un jour qu'ébaucher, elle le perfectionne dans un autre, et l'achève. La grâce soutient tout, et répand ses lumières avec d'autant plus d'abondance, que l'oraison est plus fréquente et plus constante : de sorte que les vérités auparavant les plus obscures, et qu'on avoit plus de peine à concevoir, se présentent en certains momens avec une telle clarté, qu'il semble qu'on en ait la connoissance la plus parfaite et une espèce d'évidence.

Ce n'est pas assez : car la liaison étant aussi intime qu'elle l'est entre l'esprit et le cœur, ces vérités, ou plutôt l'impression de ces vérités passe de l'un à l'autre. Le cœur s'enflamme, et comme disoit de lui-même le roi prophète, *le feu s'allume dans la méditation.*[1] On s'élève à Dieu, on s'affectionne à ses devoirs, on se reproche ses infidélités, on prend des mesures pour l'avenir, et l'on sort de l'oraison tout renouvelé et tout changé. C'est par où les saints sont parvenus à une si haute perfection, et c'est là le chemin qu'ils ont tracé à tous les disciples qu'ils formoient et qui aspiroient à la sainteté. Aussi tous les instituteurs des ordres religieux, y ont-ils spécialement recommandé et expressément établi la pratique de l'oraison. Ils avoient du reste des vues différentes, et ils étoient diverse-

[1] Ps. 38.

ment inspirés, pour composer cette admirable variété de règlemens et d'observances, qui fait un des plus beaux ornemens de l'Église ; mais sur le point de l'oraison et de sa nécessité, ils se sont tous accordés et n'ont tous eu qu'un même esprit.

Et l'on peut dire en effet, qu'il est comme impossible qu'une âme se dérange, lorsqu'elle est assidue à l'oraison; ou si quelquefois Dieu permet qu'elle s'oublie, l'oraison est pour elle une ressource immanquable. Mais d'où vient le désordre de plusieurs personnes, même religieuses, et par où commencent-elles à se dérégler, jusqu'à tomber dans des égaremens pitoyables et scandaleux? c'est en quittant l'oraison. Par-là elles s'éloignent de Dieu, et perdent tout sentiment de piété. Par-là elles se réduisent dans une sécheresse, dans une froideur et une indifférence mortelle. Par-là elles se privent des plus solides consolations, qui sont les consolations intérieures, et se dégoûtent ainsi de leur état. Par-là elles demeurent livrées à toutes leurs passions, et à toutes les attaques de l'ennemi; et l'on n'a vu que par trop d'épreuves où tout cela aboutit, et quelle en est la fin malheureuse.

SECOND POINT.

DÉFAUTS plus communs qui arrêtent le fruit de l'oraison. Premièrement, on y va sans préparation

contre la parole du Saint-Esprit : *Préparez votre âme avant la prière, et ne soyez pas comme un homme qui tente Dieu.*[1] C'est demander à Dieu qu'il change la conduite ordinaire de sa providence, et par conséquent qu'il fasse un miracle en notre faveur, que d'attendre de lui qu'il se communique à nous dans la méditation, lorsque nous ne prenons nul soin de nous y disposer. Or il y a une préparation éloignée et une préparation prochaine. La préparation éloignée, c'est dans l'usage de la vie un recueillement habituel, et l'esprit de retraite, autant qu'il peut s'accorder avec notre condition et la situation présente où nous sommes. La préparation prochaine, c'est ce qui se fait quelque temps avant l'oraison, ou au temps qu'on la commence : par exemple, prévoir la matière dont on doit s'occuper, l'arranger et la diviser, se mettre en la présence de Dieu, invoquer le Saint-Esprit, se rappeler à soi-même et se dégager de toutes les pensées qui pourroient nous distraire. Il y en a qui récitent pour cela quelques courtes prières, et chacun peut suivre là-dessus ce que sa dévotion particulière lui inspire : mais en général, il n'y a guère de fond à faire sur l'oraison, si nous n'y apportons de notre part les dispositions convenables.

Secondement, on y va sans nulle vue et nul

[1] Eccles. 18.

dessein d'en profiter. Pourvu qu'on ait rempli l'heure marquée; qu'on se soit assemblé avec la communauté, et qu'on y ait été présent, beaucoup plus de corps que d'esprit; qu'on ait même fait quelques réflexions assez légères, et produit quelques actes qui ne tendent à rien, on est content. Mais *la sagesse*, cette sagesse céleste qui nous sanctifie, *ne se découvre qu'à ceux qui la désirent et qui la cherchent.*[1]

Troisièmement, on se met à l'oraison sans se proposer aucun sujet, et l'on se laisse conduire, dit-on, à l'Esprit de Dieu. Mais cet Esprit, toujours réglé et mesuré dans ses divines opérations, n'agit point au hasard. S'il y a des âmes qu'il transporte tout à coup, c'est une grâce sur laquelle on ne doit pas compter. Cette grâce même, ces âmes ne l'ont communément obtenue qu'après s'être long-temps exercées dans les sujets les plus ordinaires. Qu'arrive-t-il donc? c'est que l'imagination n'ayant rien qui la fixe, elle s'égare sans cesse; et que l'esprit embrassant tout, il se trouve à la fin tout aussi vide qu'il l'étoit d'abord.

En quatrième lieu, si l'on choisit quelque sujet, on donne dans un autre écueil, qui est de vouloir porter trop haut son premier vol, et de ne s'attacher dès les commencemens qu'à certains sujets plus sublimes et plus relevés. Il y a là souvent

[1] Eccles. 4.

beaucoup d'orgueil et de présomption ; du moins il y a bien de l'illusion. On se repaît de belles spéculations, mais dont on voit peu d'effet dans la pratique. Quand il plaît à Dieu de nous ravir, comme saint Paul, au troisième ciel, suivons le mouvement de sa grâce; mais de nous-mêmes, marchons pas à pas, et prenons les routes les plus battues : ce sont les plus sûres. La bonne oraison est celle qui nous rend plus réguliers, plus humbles, plus charitables, plus patiens, plus mortifiés.

En cinquième lieu, dans les sujets du reste les plus propres et les plus solides, on s'arrête trop aux raisonnemens, et l'on ne s'entretient point assez dans les affections et les sentimens. Il est nécessaire avant toutes choses de convaincre l'esprit ; mais il est encore plus important d'exciter ensuite le cœur et de l'émouvoir. Car c'est dans le cœur que se forment les résolutions, et c'est par les résolutions qu'on passe à l'action.

En sixième lieu, à l'égard même de ces résolutions, il y a une erreur d'autant plus dangereuse qu'elle est plus subtile et plus spécieuse : c'est de s'en tenir à des propositions universelles et indéterminées, au lieu de descendre au détail de notre vie et à certains points essentiels, qui nous regardent personnellement, et qui demandent actuellement notre attention. Ce détail est d'une extrême utilité; et si l'on y entroit, on ne manqueroit pas

sitôt de matière dans l'oraison, et l'on auroit chaque fois un grand champ à parcourir.

En septième et dernier lieu, le défaut capital que nous avons à corriger dans l'exercice de l'oraison, et le principal obstacle au fruit que nous en pouvons retirer, c'est un fonds de paresse naturelle et de négligence à quoi l'on se livre et qu'on ne s'efforce point de vaincre. Pour faire oraison, il faut s'appliquer, et toute application coûte : or c'est justement ce qu'on ne veut point. On voudroit qu'il n'en coûtât ni violence, ni combat, ni travail pour se recueillir, pour s'animer, pour se réveiller de l'assoupissement et de la langueur où l'on est. Jacob n'obtint la bénédiction de l'ange, qu'après avoir lutté contre lui pendant une nuit entière; et en vain espérons-nous que Dieu bénisse notre oraison, tandis que nous y demeurons dans une nonchalance et une oisiveté volontaire.

TROISIÈME POINT.

Faux prétextes qui détournent de l'exercice de l'oraison. Les uns allèguent pour excuse qu'ils ont trop d'affaires, et qu'ils n'ont pas le temps de s'adonner à l'oraison; les autres, qu'ils y sont trop distraits, et qu'ils ne peuvent retenir la vivacité de leur esprit; d'autres, qu'ils s'y trouvent en de continuelles aridités, et qu'ils tarissent dans un instant;

plusieurs, qu'ils s'y ennuient, et que cet ennui les en dégoûte; enfin quelques-uns, que l'oraison est trop difficile pour eux, et qu'ils ne s'en jugent pas capables. Voilà ce que disent la plupart des gens du monde, et ce qu'on entend même dire à des personnes religieuses. Mais si l'on étoit de bonne foi avec soi-même, et qu'on ne cherchât point à se tromper, on reconnoîtroit bientôt la vanité de ces prétextes, dont on s'autorise pour se dispenser de l'oraison.

Et d'abord, bien loin que la multitude des affaires soit là-dessus une dispense légitime, c'est au contraire ce qui nous impose une obligation plus étroite de rentrer de temps en temps en nous-mêmes, et de nous servir de l'oraison comme d'un préservatif contre nos fréquentes occupations et contre la dissipation qu'elles peuvent causer. Plus les saints étoient chargés de soins, et même de soins tout spirituels, plus ils pensoient devoir s'attacher à l'oraison. Ils savoient en trouver le temps : qui nous empêche de le trouver aussi-bien qu'eux? De plus, il n'est point d'esprit si vif et si distrait, qui ne puisse faire quelque réflexion. On en fait tant d'inutiles et de nuisibles : pourquoi n'en feroit-on pas de sérieuses et de salutaires? Il est vrai que les uns ont sur cela plus de peine que les autres; mais il n'y auroit qu'à la vouloir prendre cette peine, et qu'à savoir un peu se sur-

monter et se contraindre. D'ailleurs, malgré toutes les distractions, l'oraison nous sera toujours utile, dès que ce ne sera pas des distractions volontaires, et que nous ferons effort pour les rejeter. Nous aurons devant Dieu le mérite de les avoir combattues, et il nous restera toujours quelque teinture des saintes vérités que nous aurons tâché de méditer.

Il en est de même des sécheresses et des aridités. Ne manquons à rien de tout ce qui dépend de nous, et confions-nous en Dieu. C'est de cette sorte qu'il éprouve notre fidélité et notre constance. Si nous nous rebutons, nous perdons tout; mais si nous persévérons dans la prière, il a ses momens pour nous écouter et pour nous dédommager. Quoi qu'il en soit, humilions-nous en la présence du Seigneur, et imitons ce saint solitaire dont toute l'oraison consistoit à redire sans cesse ces courtes paroles : *Vous qui m'avez créé, ayez pitié de moi.* Ce ne sera point là un temps perdu. Ajoutez que c'est une œuvre de mortification fort agréable à Dieu, que d'accepter en esprit de pénitence, et de soutenir l'ennui et le dégoût que donne quelquefois l'oraison. Jésus-Christ, la veille de sa passion, pria sans goût, et même dans une désolation entière : unissons-nous à lui; et quand notre oraison ne nous seroit bonne alors qu'à pratiquer la patience et toutes les vertus que la patience renferme,

cela seul ne seroit pas un petit gain pour nous, et nous devrions l'estimer comme un profit très-considérable.

Enfin, il ne faut point nous former une idée si parfaite de l'oraison, que nous désespérions d'y atteindre. Elle est à la portée de tout le monde, et la science humaine n'y est pas d'un grand secours. Car il ne s'agit point de discourir beaucoup; mais avec une seule pensée, et une pensée très-commune, l'âme la plus simple peut se porter à Dieu de la manière la plus affectueuse et la plus ardente. Or c'est cette union intérieure de l'âme avec Dieu, qui fait toute l'excellence et tout le prix de l'oraison. Il n'est question que d'une bonne volonté : apportons-la au pied de l'oratoire, et tout nous deviendra praticable et profitable.

TROISIÈME JOUR.

PREMIÈRE MÉDITATION.

DE LA TIÉDEUR DANS LE SERVICE DE DIEU.

Quia tepidus es, incipiam te evomere.

Parce que vous êtes tiède, je vais commencer à vous rejeter. Apoc., chap. 3.

PREMIER POINT.

En peu de paroles saint Bernard décrit admirablement l'état de tiédeur : *Il n'y a guère de communautés religieuses où l'on ne trouve des âmes lâches et languissantes, qui portent le joug de la religion, mais qui le portent de mauvaise grâce ; qui tâchent, autant qu'elles peuvent, ou de le secouer, ou d'en diminuer la charge ; qui ont sans cesse besoin d'aiguillon pour les piquer, et de correction pour les redresser ; qui s'abandonnent à la vaine joie, qui se laissent abattre à la tristesse, dont la componction dure peu, dont la conversation est toute mondaine ; qui n'ont que des pensées charnelles et animales*, c'est-

à-dire, qui ne pensent qu'à elles-mêmes et à leurs commodités, qu'à ce qui peut leur plaire et les contenter ; *qui obéissent sans vertu, qui prient sans attention, qui parlent sans circonspection, qui lisent sans en tirer aucun fruit pour leur édification.*[1] On voyoit dès le temps de saint Bernard des religieux de ce caractère; mais aussi dès lors comment les regardoit-on? comme des religieux de nom, sans l'être d'effet. Voilà le portrait qu'en faisoit ce grand saint : n'est-ce pas le mien? Du moins est-ce à moi d'en bien considérer tous les traits, et d'examiner si je ne dois pas m'y reconnoître.

Or le désordre et le danger de cette tiédeur spirituelle consiste en ce que les tièdes ne sont pas même touchés de leur état. Ils ne s'estiment pas grands pécheurs, 1° parce qu'au lieu de penser au mal qu'ils font, et au bien qu'ils devroient faire et qu'ils ne font pas, ils ne pensent communément qu'au mal qu'ils ne font pas, et au peu de bien qu'ils font ; 2° parce qu'au lieu de se comparer avec ceux qui, dans la religion, sont plus fervens, plus réguliers qu'eux, ils ne se comparent qu'avec d'autres qui le paroissent moins ; 3° parce que dans cette comparaison qui les flatte et qui les trompe, ils se disent, avec la même confiance que le pharisien, qu'ils n'ont pas tels et tels défauts de celui-ci et de celui-là. D'où il arrive qu'en servant

[1] Bernard.

Dieu très-lâchement, ils se rendent encore des témoignages avantageux d'eux-mêmes, comme s'ils accomplissoient toute justice.

État bien funeste, puisque, selon la parole du Saint-Esprit, un état encore plus mauvais, c'est celui du péché, lui seroit néanmoins préférable. Et en effet, il eût mieux valu pour certaines âmes, qu'elles fussent tombées dans un péché grossier et grief, que dans cette vie tiède et relâchée ; car elles n'auroient pas long-temps soutenu les remords de ce péché. Ce péché, en les humiliant, et en les effrayant par son énormité, les eût bientôt forcées à se convertir ; au lieu qu'elles ne se font aucun reproche ni aucun scrupule de leur tiédeur. C'est de là que tous les maîtres de la vie chrétienne et religieuse ont conclu qu'il étoit plus difficile de sortir de l'état de tiédeur que de l'état du vice et du libertinage ; et entre les autres, Cassien témoigne qu'il avoit vu un grand nombre de mondains devenir, par leur conversion, des hommes fervens et spirituels ; mais qu'il n'avoit jamais vu le même changement dans des religieux tièdes. Cette expérience ne doit-elle pas me faire trembler?

État encore d'autant plus à plaindre, qu'il nous rend le joug du Seigneur plus pesant. Tandis que l'âme fervente le porte avec une sainte allégresse, parce que l'onction de la grâce lui adoucit tout, l'âme tiède en sent au contraire tout le poids, et

n'y éprouve que de la peine. Châtiment visible de Dieu, qui dès ce monde punit la tiédeur par la tiédeur même. Mais il ne s'en tient pas là ; et selon qu'il s'en explique lui-même, la tiédeur lui devient si insupportable, qu'elle le provoque à une espèce de vomissement, dont la seule idée fait horreur. Il ne rejette pas encore absolument une âme tiède, mais il *commence à la rejeter*, en s'éloignant d'elle. Cette tiédeur est donc un commencement de réprobation ; et que me faut-il davantage pour travailler à m'en retirer ? Attendrai-je que je sois tout-à-fait réprouvé de Dieu ?

SECOND POINT.

Après avoir considéré le malheur et le désordre de l'état de tiédeur, si j'en veux connoître les causes, je dois les chercher dans moi-même ; car cet état ne peut se former dans moi, sans que j'en sois librement et volontairement le principe. Je dois donc me l'imputer, et le comble de l'injustice seroit de vouloir l'attribuer à Dieu. Dieu permet bien quelquefois qu'une âme sainte tombe dans des états de sécheresse ; mais ces états de sécheresse, suivant les vues de Dieu, ne servent qu'à la purifier, qu'à la détacher des consolations sensibles, qu'à la perfectionner dans son amour. Ainsi, il ne faut pas confondre ces sécheresses avec la tié-

deur. L'âme sainte et fervente gémit de ces sécheresses; mais l'âme tiède et lâche ne gémit point de sa langueur. L'une est dans un état violent, dont elle est innocente; mais l'autre est dans un état qu'elle aime et dont elle est coupable. Voici comment.

Une des causes de la tiédeur, c'est la facilité à omettre les exercices ordinaires de piété : l'oraison, la lecture, la communion, les examens de conscience, les œuvres de pénitence et de mortification. La moindre affaire en détourne ; le moindre empêchement est un prétexte pour s'en exempter, du moins pour les interrompre, pour les différer et les remettre à un autre temps, c'est-à-dire pour ne les point faire du tout. Combien de fois cela m'est-il arrivé? combien de fois ai-je quitté Dieu pour le monde? combien de fois pour de vains sujets, et souvent sans nul sujet, ai-je abandonné mes pratiques? Dois-je m'étonner, après cela, si je suis tiède; et comment ne le serois-je pas? Quand un homme du monde se plaint d'avoir peu de foi : le moyen que vous en ayiez, lui dit-on ; vous ne faites rien de tout ce qu'il faut pour la fortifier et pour l'animer. De même dois-je me dire : le moyen que je ne perde pas l'esprit de dévotion et de ferveur, lorsque je ne m'assujettis à rien de tout ce qui le peut conserver?

On ne va pas néanmoins d'abord jusqu'à se dis-

penser de tous ses exercices et de tous ses devoirs ; mais on ne s'en acquitte qu'avec négligence, et c'est une autre cause de la tiédeur. On vit, à ce qu'il paroît, comme les autres, et l'on se conforme à l'ordre d'une communauté, mais sans recueillement et sans esprit intérieur. On est dans une disposition habituelle à se répandre au dehors et à se dissiper. Or est-il possible que dans ce trouble et dans cette diversité d'objets dont on se remplit, on ne laisse pas peu à peu s'éteindre le zèle de sa perfection ; et qu'à mesure que ce zèle s'amortit, on ne vienne pas à se ralentir et à déchoir ? Je n'en puis que trop bien juger, et mon exemple ne m'en convainc que trop sensiblement.

Mais ce n'est pas là encore la première source du mal, et il tire son origine de plus haut. La cause essentielle de la tiédeur, quoique la plus éloignée, c'est le mépris des petites choses. Voilà par où l'on commence à dégénérer. Au lieu de se souvenir qu'il n'y a rien de petit en ce qui concerne l'honneur de Dieu et le culte qui lui est dû, que la perfection ne consiste pas tant dans les grandes choses que dans les petites, que c'est même une grande chose que d'être fidèle dans les petites choses, et que c'est enfin par les petites choses que les grandes se maintiennent ; au lieu d'envisager tout cela, on se lasse de ces menues observances, on ne les croit bonnes que pour les commençans, on n'y prend

plus garde, et de ce degré l'on descend bientôt à un autre, jusqu'à ce qu'on en soit venu à un attiédissement parfait. Ah! si depuis ces jeunes années où je suis entré au service de Dieu, j'avois toujours eu la même attention et la même vigilance sur les moindres manquemens et les moindres infidélités, que j'aurois fait de progrès! Hélas! bien loin d'avoir ainsi avancé, ce seroit beaucoup pour moi, si j'étois au moins tel présentement que je l'ai été dans ce premier temps d'épreuve et de noviciat!

TROISIÈME POINT.

La tiédeur n'est point, après tout, absolument irremédiable. Il est difficile d'en guérir; mais, avec l'assistance divine, ce n'est point une guérison au delà de mon pouvoir. On en voit peu d'exemples; mais on en voit, et Dieu veut que je sois du nombre. Voilà pourquoi il m'a inspiré le désir de cette retraite; et quels sont les remèdes dont je puis user? Ils se rapportent tous à deux chefs; l'un de pure réflexion, et l'autre de pratique.

Quant à la réflexion: 1° C'est de considérer souvent la grandeur du Dieu que je sers: ce qu'il m'est, et ce que je lui suis. Ce qu'il m'est: mon souverain, mon juge, mon créateur; comment mérite-t-il donc d'être servi? Ce que je lui suis: son sujet, son esclave, sa créature; comment exige-

t-il donc que je le serve? C'étoit le motif par où saint Paul excitoit la ferveur des premiers chrétiens : *Je vous conjure de marcher dans la voie de Dieu d'une manière digne de Dieu.*[1] Règle excellente, et remède infaillible contre la tiédeur : penser, parler, prier, s'occuper, vivre toujours *d'une manière digne de Dieu.* 2° C'est de considérer comment on sert les grands du monde. Car la conduite du monde est pour moi une leçon continuelle ; et je dois rougir en me comparant avec tant de mondains que l'intérêt ou l'ambition attachent aux puissances du siècle. Je dois m'humilier et me confondre, d'avoir si peu de zèle pour Dieu, tandis qu'ils témoignent tant d'ardeur pour des hommes et des maîtres mortels. 3° C'est de considérer dans chaque action religieuse son importance et le bien inestimable qu'elle me peut procurer. Cette action que je fais ou que je vais faire, c'est l'œuvre de Dieu. Selon que je l'aurai faite plus ou moins saintement, j'en aurai une récompense plus ou moins abondante. Elle peut me mériter une gloire éternelle. Ce sont ces pensées et d'autres semblables, qui chaque jour et presque à chaque moment, embrasoient d'un feu nouveau ces saints religieux du même ordre et de la même profession que moi, dont on m'a raconté les vertus, et que je dois me proposer pour modèles.

[1] Colos. 1.

Quant à la pratique, le remède le plus efficace pour me réveiller de mon assoupissement et de ma tiédeur, c'est d'en détruire les causes et de leur opposer des principes tout contraires : car les contraires se guérissent par les contraires. Par exemple, c'est de reprendre tous les exercices dont l'omission m'a été si préjudiciable, et de m'y rendre désormais plus exact et plus assidu. C'est d'y apporter tout le soin et toute l'application qui dépend de moi, et dont je suis capable. C'est de ne manquer à rien, pas même aux plus petits devoirs et aux plus petites règles ; surmontant toutes les difficultés, m'élevant au-dessus de toutes mes répugnances, consentant, s'il le faut, à servir Dieu toute ma vie sans consolation et sans onction ; trop heureux qu'il daigne bien encore à ce prix me recevoir.

CONCLUSION.

Dans ce sentiment, ô mon Dieu, et dans cette préparation de mon cœur, je reviens à vous avec confiance. Malgré toutes mes lâchetés et toutes mes tiédeurs, j'ose encore me flatter que vous n'avez point retiré de moi votre miséricorde. Vous le pouviez, Seigneur, vous m'en aviez menacé, et je le méritois : mais vos menaces jusques à présent n'ont été que des avertissemens pour moi ; et puisque

vous m'appelez aujourd'hui tout de nouveau et plus fortement que jamais, je ne puis douter que vous ne vouliez me faire rentrer dans la voie de vos fidèles serviteurs, et me remettre dans la sainte ferveur que j'ai perdue. Qu'il en soit, mon Dieu, comme vous le souhaitez et comme vous l'ordonnez; et qu'il en soit comme je le veux moi-même et comme j'en forme devant vous le dessein.

Ce n'est pas, Seigneur, pour la première fois que j'ai pris de pareilles résolutions, ni pour la première fois que je vous ai fait de telles promesses. Celles-ci ne seront-elles point comme les autres? A consulter le passé, j'ai tout à craindre de ma foiblesse dans l'avenir : elle est extrême. Mais quoi, Seigneur, languirai-je donc toujours? N'est-il donc pas temps d'être à vous comme j'y dois être? N'est-il pas temps d'agir en religieux, puisque j'en porte l'habit, et que j'en ai contracté l'engagement solennel? Ne vous ai-je pas assez dérobé de mes années? Ne m'en suis-je pas assez dérobé à moi-même? Car c'est me les dérober à moi-même, que de les dérober à mon avancement et à la sanctification de mon âme. Faudra-t-il que je traîne jusqu'à la fin de mes jours une vie imparfaite, sans régularité, sans fruit, sans mérite? Vous me faites encore entendre sur cela votre voix, Seigneur, et les reproches de ma conscience : mais si je n'en profitois pas, si je ne prenois pas une bonne fois

mon parti, où en viendrois-je peut-être? A tomber dans l'état de cette tiédeur complète et achevée, qui ne ressemble que trop à l'aveuglement et à l'endurcissement où vous livrez certains pécheurs. Que dis-je, mon Dieu? Vous ne le permettrez pas: vous m'aiderez à me relever, vous me donnerez la main, et vous me seconderez dans mon retour. C'est par votre grâce que je vais embrasser une vie toute nouvelle, et par votre grâce que je la soutiendrai.

SECONDE MÉDITATION.

DE L'ABUS DES GRACES.

Hortamur vos ne in vacuum gratiam Dei recipiatis.

Nous vous exhortons de ne pas recevoir en vain la grâce de Dieu. 1. Cor., chap. 6.

PREMIER POINT.

Il est de la foi, que Dieu me demandera compte de toutes les grâces que j'ai reçues, et que je reçois continuellement de lui. Car ces grâces sont des talens qu'il me confie, mais qu'il veut que je fasse profiter. Ce ne sont point des grâces sans retour;

mais des fonds d'obligation que je contracte avec Dieu, et cela s'entend de toute sorte de grâces, de quelque nature qu'elles soient. Il est encore de la foi, que plus j'en reçois, plus j'aurai de comptes à rendre; car chaque grâce, par l'usage que je suis obligé d'en faire, doit fructifier en moi, et rapporter à Dieu un degré de gloire. *Vous m'avez donné cinq talens*, dit le bon serviteur à son maître; *en voilà cinq autres que j'y ai ajoutés et que j'ai gagnés.*[1]

De là il s'ensuit, que plus Dieu me favorise de ses grâces, plus je dois être humble et fervent dans son service. Humble, parce que je les reçois, et que j'en dois répondre à Dieu : car peut-on se glorifier d'un bien qu'on ne tient pas de soi, et dont on est comptable? Fervent, parce que c'est uniquement par-là que je puis m'acquitter envers Dieu des dettes immenses dont je suis chargé, en conséquence des grâces infinies qu'il m'a faites. Or il est évident, qu'en qualité de religieux, j'ai reçu de Dieu plus de grâces, et des grâces plus abondantes, plus particulières, que les chrétiens du siècle. Je serois le plus aveugle et le plus ingrat des hommes, si je n'en convenois pas. Il est donc vrai que je suis beaucoup plus redevable à Dieu que les chrétiens du siècle, et qu'il attend beaucoup plus de moi.

[1] Matth. 25.

Je tremble quelquefois pour ceux d'entre les gens du monde à qui Dieu donne de grands biens de fortune, et qu'il élève à de grands honneurs. Hélas! je dois plutôt trembler pour moi-même, après tant de biens, non pas temporels, mais spirituels et d'un plus grand prix, que Dieu m'a mis dans les mains, et sur quoi il me jugera. Pourquoi Jésus-Christ pleura-t-il sur Jérusalem? Ce ne fut point en vue du supplice qu'il y alloit endurer, mais en vue de tant de grâces dont cette nation infidèle avoit été pourvue, et dont elle avoit abusé. Voilà ce qui le toucha de compassion, parce qu'il prévit de quelles calamités et de quels malheurs l'abus de ces grâces seroit suivi. Ne lui ai-je pas donné plus de sujet encore de répandre sur moi des larmes? Les réprouvés dans l'enfer pleureront éternellement les grâces qu'ils auront perdues : ils souhaiteront éternellement de pouvoir réparer cette perte, et leur désespoir sera de penser qu'elle est irréparable pour eux. Il faut que leur exemple m'instruise, et que leur désespoir même serve à ranimer mon espérance. Tandis que par le bon emploi des grâces présentes, je puis réparer l'abus des grâces passées, il faut que mon espérance, soutenue de ma pénitence, soit ma ressource auprès de Dieu.

SECOND POINT.

Il y a plus d'une sorte de grâces. Il y en a d'extérieures, et il y en a d'intérieures. Sans parler des dons naturels, les grâces extérieures ce sont les moyens de salut que Dieu nous fournit. Ces moyens ne m'ont jamais manqué, ou pour mieux dire, Dieu me les a prodigués en quelque manière dans l'état religieux. A quoi m'ont-ils servi? A quoi m'ont servi tant d'oraisons, tant de lectures, tant de confessions, tant de communions, tant d'instructions, d'exhortations, de remontrances, d'avertissemens charitables, tant de bons exemples? J'ai abusé de tout cela, et Dieu me reprochera cet abus. J'en ai abusé, en me rendant tout cela inutile; et me faisant peut-être de tout cela une matière de péché. Voilà ce que je ne puis assez déplorer en la présence de Dieu et dans l'amertume de mon âme.

Oui, Dieu me reprochera l'inutilité de tant de moyens les plus excellens et les plus propres à me sanctifier. *Qu'on le coupe*, dit le maître de l'Évangile parlant du figuier infructueux, *et qu'on l'arrache. Pourquoi occupe-t-il la terre inutilement?*[1] Ce figuier n'est-ce pas moi-même, et cette parabole ne me fait-elle pas entendre de quoi je suis menacé,

[1] Luc, 13.

si je continue à ne point profiter de tant de secours, que la religion me donne, et malgré lesquels j'y demeure comme un arbre stérile ? J'y remplis en vain une place qui seroit bien mieux occupée par une âme fidèle.

En effet, tous ces moyens de salut et de perfection ont sanctifié des millions d'âmes religieuses ; et moi depuis tant d'années que j'en puis user, ils ne m'ont rendu ni plus exact, ni plus vigilant, ni plus mortifié, ni plus détaché du monde et de moi-même. Ces moyens auroient converti des peuples entiers d'idolâtres, et ils n'ont pas corrigé dans moi un seul défaut, ni ne m'ont pas fait acquérir une vertu. *Malheur à vous, Corozaïn, parce que si Tyr et Sidon avoient vu les mêmes miracles que vous, il y a long-temps que ces villes criminelles se seroient reconnues et qu'elles auroient fait pénitence.*[1] Cette malédiction me regarde, et l'application en est bien naturelle et bien juste. Non-seulement Dieu me reprochera l'inutilité de ces moyens si salutaires, mais l'abus formel que j'en fais, lorsque, par ma faute, ils me deviennent même une matière de péché. Car ces moyens si fréquens et si présens dans ma profession, ne peuvent être des moyens indifférens. Du moment qu'ils me sont inutiles, j'en suis plus coupable et plus condamnable. Suivant cette mesure, quel trésor de colère ai-je

[1] Matth. 11.

amassé contre moi, et ne dois-je pas craindre qu'il ne m'accable, si je ne prends soin de le diminuer? Hélas! bien loin de le diminuer, je ne fais que l'augmenter tous les jours!

TROISIÈME POINT.

Outre les grâces extérieures, il y en a d'intérieures; et ces grâces intérieures, c'est tout ce que le Saint-Esprit opère en moi, pour me faire connoître les voies de Dieu, et pour me les faire aimer : tant de lumières dont il m'éclaire, tant de vues qu'il me donne de mes devoirs, tant d'inspirations secrètes, tant de bons désirs, tant de remords de ma conscience, tant de mouvemens par où il me presse de tenir une autre conduite et de mener une vie plus religieuse. En résistant à toutes ces grâces, qu'ai-je fait? Selon le langage de l'apôtre saint Paul, j'ai résisté au Saint-Esprit même, qui est l'esprit de grâce; je lui ai fait outrage, j'ai foulé aux pieds le sang de Jésus-Christ, j'ai anéanti par rapport à moi le mérite de sa croix, dont la moindre grâce a été le prix.

Abus que Dieu punit dès à présent par la soustraction de ces mêmes grâces. Je les néglige, et il me les ôte; je les méprise, et il me les retire. N'est-il pas en cela, comme en tout le reste, souverainement équitable? Châtiment sans miséri-

corde, puisque cette soustraction de grâces est un mal pur et sans mélange d'aucun bien. Châtiment que j'ai déjà peut-être éprouvé, et que j'éprouve : car n'est-ce pas de là que je n'ai plus certains sentimens de Dieu que j'avois autrefois, et que ma conscience ne me fait plus certains reproches qu'elle me faisoit? Je suis dans un relâchement visible, et cependant j'y vis tranquille et en paix. Cette paix est pire que tous les troubles.

Mais châtiment à quoi surtout nous expose l'abus de certaines grâces d'élite, qui font dans l'ordre du salut et de la sanctification de l'âme comme une espèce de crise, semblable à celle qui arrive dans l'ordre de la nature et dans les maladies du corps. Car il y a des jours d'une bénédiction particulière de la part de Dieu, tels que peuvent être pour moi ces jours de solitude et de retraite.

Abuser de ces sortes de grâces, c'est la chose la plus dangereuse, et qui peut avoir les conséquences les plus funestes. Saint Augustin et une infinité d'autres comme lui, étoient perdus, s'ils n'eussent profité des momens où, par une providence singulière, Dieu avoit attaché la grâce de leur conversion. Et combien de religieux sont tombés dans les plus déplorables égaremens, pour n'avoir pas, en certaines conjonctures, répondu à Dieu, qui les appeloit, et qui les sollicitoit de reprendre le soin de leur perfection, qu'ils avoient abandonné?

CONCLUSION.

Vous me parlez encore, Seigneur, et ce que j'entends au fond de mon cœur, ce que j'y ressens, ne peut être l'effet que de votre grâce. Heureux que vous ne m'ayez pas délaissé après tant de résistances, ni fermé le sein de votre miséricorde! Mais pour cette fois ne me rendrai-je pas enfin, et m'obstinerai-je aveuglément à ma perte, lorsque vous travaillez si charitablement et si constamment à mon salut?

Soyez mille fois béni, mon Dieu, de tous les moyens que j'ai eus, par votre providence, dans mon état, pour m'y avancer et pour en acquérir toute la sainteté. Je ne puis vous en glorifier assez, ni assez vous en témoigner ma reconnoissance très-sincère et très-affectueuse. Mais ce qui fait à votre égard le sujet de mes actions de grâces et des louanges éternelles que je vous dois, c'est, par rapport à moi, le sujet de ma douleur, et plaise à votre bonté infinie que ce ne soit pas dans l'éternité le sujet de ma confusion et de mon repentir!

Je croyois, Seigneur, n'avoir à craindre devant vous que mes péchés; mais je vois que vos grâces sont encore plus à craindre pour moi, que mes péchés mêmes; ou plutôt, que mes péchés ne

sont à craindre pour moi, qu'à cause de vos grâces. Car si je n'avois reçu de vous nulles grâces, mes péchés ne seroient plus péchés, et je serois à couvert de votre colère et de vos vengeances. Dois-je vous demander pour cela que vous me les enleviez, toutes ces grâces, et que vous en interrompiez le cours? Hé! Seigneur, où en serois-je alors, et que ferois-je sans vous? Non, mon Dieu, ne m'en retranchez rien, et daignez au contraire les redoubler : c'est toute ma richesse et tout mon espoir. Mais voici ce que je dois conclure, et ce que je conclus en effet : de les faire toutes désormais valoir, autant qu'il dépendra de ma fidélité et d'une pleine correspondance; de n'en plus arrêter les divines impressions, et de ne leur plus prescrire de bornes dans les vues saintes et les desseins qu'elles m'inspireront; d'agir tout le reste de ma vie, et de vous servir selon toute l'étendue et toute l'efficace des moyens dont vous avez bien voulu me gratifier, et dont vous voulez bien ne me pas priver. Ainsi je le promets, ô mon Dieu; et dans la même résolution que votre prophète, ainsi j'en fais entre vos mains le serment, et je le jure en votre présence.

TROISIÈME MÉDITATION.

DE LA PERTE DU TEMPS.

Dum tempus habemus, operemur bonum.

Faisons le bien, tandis que nous en avons le temps. Galat., chap. 6.

PREMIER POINT.

Il n'est rien de plus précieux que le temps, puisque c'est le prix de l'éternité. Selon que j'aurai bien ou mal usé du temps que Dieu me donne dans la vie, je serai après la mort, ou récompensé, ou condamné : car *chacun recevra suivant ce qu'il aura fait dans le temps.*[1] Si bien que tout mon salut dépend du temps ; et comme Dieu en nous créant et nous mettant sur la terre, nous impose à tous une obligation étroite de travailler à notre salut, il nous fait par-là même à tous un commandement absolu de profiter du temps que nous avons, et de le passer utilement.

Ce n'est pas seulement pour nous, mais encore plus pour lui-même et pour sa gloire que Dieu nous

[1] 2. Cor. 5.

a donné le temps. Il veut que nous l'employions à le servir et à le glorifier, et que ce soit même là notre première vue dans l'emploi que nous en faisons. Ainsi ne le pas rendre à Dieu par un saint usage, et le dérober à son service, c'est tomber à l'égard de Dieu dans le même désordre qu'un serviteur qui refuseroit son temps à son maître. Suis-je en effet moins coupable, quand je laisse vainement couler un temps que je dois à Dieu, et que je me dois à moi-même; et puis-je me tenir en assurance, parce que dans tout le reste ma vie paroît assez unie, et qu'il ne m'échappe aucune faute grossière ? Sans autre mal, la seule perte du temps n'est-elle pas un grand mal ?

D'autant plus grand, que le temps une fois perdu ne revient plus. Où sont pour moi tant d'années déjà passées ? Chaque jour, chaque heure, chaque moment pouvoit avoir son mérite, et me rapporter au centuple; mais que m'en reste-t-il, et quel fonds ai-je amassé ? Où seront à la mort les années que Dieu voudra bien dans la suite m'accorder ? Si ce sont des années aussi stériles que les autres, qu'aurai-je dans les mains, et qu'emporterai-je avec moi ? Je les regretterai ; mais tous mes regrets les rappelleront-ils ? Je comprendrai toute la grandeur, et du gain que je pouvois faire, et de la perte que j'aurai faite ; j'en gémirai : mais malgré mes gémissemens, il en faudra toujours reve-

nir à ce point essentiel et à cette triste réflexion, que ces années auront été, et qu'elles ne seront plus; que ce gain étoit en mon pouvoir, et qu'il n'y sera plus; que j'aurai pu me garantir de cette perte, et que je ne le pourrai plus. Oh! que ne suis-je assez heureux pour bien concevoir dès aujourd'hui, combien dans un sujet aussi important que celui-là, ces deux paroles sont affreuses et désolantes, je pouvois et je ne puis plus! J'aurai recours à Dieu; je lui protesterai mille fois, que s'il lui plaisoit encore de me donner quelque temps, j'en voudrois ménager jusqu'à la moindre partie. Belles résolutions! Mais Dieu les écoutera-t-il? Ah! qu'il vaudroit bien mieux les prendre dès maintenant, lorsqu'elles me peuvent être salutaires, et que j'ai le temps de les mettre en pratique!

SECOND POINT.

On peut perdre le temps dans l'état religieux, comme on le perd dans le monde; et communément même les personnes religieuses sont plus exposées à ce désordre, qu'on ne l'est dans le monde, parce qu'elles sont plus dégagées des affaires humaines et des soins temporels qui occupent les gens du monde.

Il y en a dont les observances et les fonctions sont très-bornées, et ne remplissent pas beaucoup

de temps. Dès qu'elles y ont donné quelques heures prescrites par la règle, à quoi s'en vont presque toutes leurs journées? Souvent à ne rien faire. Fréquens entretiens, conversations toutes profanes, longues et inutiles visites de la part du monde, curiosité de savoir tout ce qui se passe au dehors et de s'en informer, voilà presque toute leur occupation. On fait tous les jours scrupule aux séculiers de leur oisiveté : mènent-ils une vie plus oisive que celle-là ?

D'autres agissent davantage, et sont plus dans l'exercice. Toujours empressées, elles ne se donnent point de relâche. Mais quel est le principe de toutes ces agitations et de tous ces mouvemens? Est-ce l'esprit de leur vocation ? Est-ce la volonté de Dieu et l'ordre de leurs supérieurs ? Bien loin de cela, ce seroit assez que l'obéissance exigeât d'elles tout ce qu'elles font, pour qu'il leur devînt ou qu'il leur parût insoutenable. Ce n'est donc que leur inquiétude et leur impétuosité naturelle qui les conduit. D'où il arrive qu'elles s'ingèrent en mille affaires, soit domestiques, soit étrangères, qui ne les regardent point. Elles voudroient être de tout, et vaquer à tout, hors à leurs devoirs. Est-ce là employer le temps, ou n'est-ce pas le dissiper?

Enfin plusieurs ont suffisamment de quoi s'occuper, dans l'observation de la discipline religieuse, et dans les emplois et le travail dont elles se trou-

vent chargées. Mais on peut dire encore que presque tout leur temps et tous leurs momens sont perdus, parce qu'elles ne s'acquitte nt de leurs obligations qu'avec une négligence extrême, ou que dans des vues tout humaines. Le temps n'est utile qu'autant qu'il est employé selon le bon plaisir de Dieu, et qu'il sert à notre profit spirituel : or ce qui se fait nonchalamment ou trop humainement, peut-il être agréable à Dieu ; et dès qu'il ne peut plaire à Dieu, quel avantage devant Dieu en pouvons-nous retirer ?

De tout ceci je dois apprendre : 1° Qu'après avoir satisfait à mes observances, et à tout ce qui est de mon ministère, s'il me reste encore du temps, je n'en suis pas tellement le maître, qu'il me soit permis de le consumer en de vains amusemens. Il n'y a point de loi particulière qui me détermine l'emploi que j'en dois faire ; mais il y a toujours une loi générale qui m'ordonne d'en faire un bon emploi. 2° Qu'une vie très-laborieuse me peut être très-infructueuse, parce que les soins dont elle est remplie, ne sont point tant de ma profession, que de mon choix, et que c'est moi qui volontairement et aux dépens même de la régularité, me les suis imposés. 3° Que pour un saint usage du temps, ce n'est point assez que toutes mes occupations soient saintes et religieuses dans leur substance, si elles ne le sont dans leurs circonstances ; et qu'en

gardant ma règle, je puis perdre mon temps, dès que je n'en prends que le corps et que j'en laisse l'esprit. D'où il m'est aisé de voir, mais avec la plus sensible douleur, combien de temps j'ai perdu jusques à cette heure, et si je puis même faire fond sur un seul jour.

TROISIÈME POINT.

Quoique, dans un sens, le temps perdu soit irréparable, il ne l'est pas dans un autre; car il ne tient qu'à moi de le racheter, selon cette parole expresse de l'Apôtre : *Rachetez le temps.*[1] Ces ouvriers de l'Évangile qui vinrent les derniers et vers le milieu du jour, reçurent la même récompense que les premiers, qui avoient travaillé dès le matin : pourquoi? parce que dans le peu de temps qu'ils eurent, ils firent plus de diligence, et qu'ils redoublèrent d'autant plus leur activité, qu'ils étoient venus plus tard. Voilà comment il est encore dans mon pouvoir de regagner, par mon application et par ma ferveur, tout ce que mes dissipations et mes lâchetés m'ont enlevé.

Il faut que je répare tant de mauvais jours où je n'ai rien mérité auprès de Dieu, ni rien acquis pour le ciel. Ce sont là proprement mes mauvais jours; car ce que je dois regarder comme de mau-

[1] Ephes. 5.

vais jours pour moi, ne sont pas ceux où j'ai eu des croix à porter, ni des peines, des infirmités à endurer. Au contraire, ces jours pénibles et fâcheux selon les sens, ces jours d'épreuve, sont pour les âmes vraiment chrétiennes et religieuses de bons jours : mais tant de jours d'une vie lente et paresseuse, d'une vie toute distraite, sans recueillement, sans réflexion, sans mortification, voilà encore une fois les mauvais jours que j'ai à racheter.

Heureux que Dieu m'en donne le temps. C'est une grâce des plus précieuses; mais, pour profiter de cette grâce, il n'y a point à différer : tout retardement seroit à craindre, puisque je ne sais si cette ressource ne me manquera pas dans peu. Je sais bien qu'en usant comme je le dois du temps à venir, je puis suppléer au temps passé; mais je ne sais combien durera cet avenir, et rien n'est plus incertain. Je sais bien que Dieu m'accorde le présent, que j'ai; mais je ne sais s'il m'accordera l'avenir, que je n'ai pas. Il est donc de la sagesse de faire valoir, autant qu'il me sera possible, ce présent que j'ai, et de me hâter là-dessus, parce qu'il n'y a que ce présent sur quoi je puisse compter. Quand même je me tiendrois assuré de cet avenir que je n'ai pas, seroit-ce trop de le consacrer tout à Dieu, et en aurois-je plus qu'il ne faut pour me dédommager de toutes mes pertes? *Marchons pendant que la lu-*

mière nous éclaire :[1] *la nuit vient, cette nuit éternelle, où l'on n'est plus en état de travailler ni d'avancer.*[2]

CONCLUSION.

Dieu de miséricorde, Seigneur, vous me voyez à vos pieds, prosterné et humilié comme ce serviteur insolvable qui, par sa prière, toucha le cœur de son maître et en fut favorablement écouté. Vous pouvez ordonner de mon sort. C'est vous qui avez mesuré le nombre de mes jours, et il ne tient qu'à vous de les abréger tant qu'il vous plaira ; mais *encore un peu de patience,* ô mon Dieu, *et je vous rendrai tout.*[3] Encore quelque temps, et je n'oublierai rien pour vous satisfaire.

J'y suis assez intéressé pour moi-même, Seigneur; et si vous me refusez le peu de délai que j'ose vous demander, que deviendrai-je? en quelle pauvreté et en quelle misère paroîtrai-je devant vous! Les saints désiroient que le temps finît pour eux, et ne soupiroient qu'après l'éternité. Je ne m'en étonne pas ; c'étoient des saints. Leurs années étoient des années pleines ; et après s'être enrichis sur la terre, il ne leur restoit plus que d'aller dans votre royaume goûter les fruits de leurs travaux : mais moi, mon Dieu, je crains la fin du temps, et j'ai bien sujet de la craindre. Je crains

[1] Joan. 12. — [2] Ibid. 9. — [3] Matth. 18.

que la mort ne vienne trop tôt, et qu'elle ne me ravisse des jours qui me sont si nécessaires, et qui seuls peuvent compenser en quelque sorte tous les autres jours de ma vie. Votre providence, Seigneur, ne m'abandonnera pas, et c'est en elle que je me confie ; mais, dans cette confiance, je ne veux pas perdre désormais un moment. Je n'attendrai point à commencer demain ; dès ce jour et dès cet instant je commence. C'est bien tard, ô mon Dieu ; mais après tout il est encore temps. Tous les temps ne sont pas propres au service du monde ; mais dans tous les temps on peut vous aimer, Seigneur, vous servir et se sanctifier.

CONSIDÉRATION.

SUR L'OFFICE DIVIN.

L'OFFICE divin est un des plus communs et des plus saints exercices de l'état religieux ; et il y a là-dessus quatre obligations principales qui me regardent, et qui demandent une sérieuse réflexion.

PREMIER POINT.

LA première obligation, par rapport à l'office divin, est de le réciter. C'est un tribut de louanges

que je dois à Dieu, et que Dieu exige de moi en vertu de ma profession, comme il l'exige des prêtres en vertu de leur caractère, et des bénéficiers, en vertu des titres ou des revenus qu'ils possèdent. Manquer à l'office divin, ou en omettre quelque partie notable, c'est donc une offense griève, parce que c'est violer un précepte qui, selon tous les maîtres de la morale chrétienne, oblige, sous peine de péché, et même de péché mortel. Ainsi je dois considérer l'office divin comme une des plus essentielles fonctions de mon état, comme une des plus importantes et des plus ordinaires occupations de ma vie, comme ce qui doit être particulièrement mon office (car de là vient qu'il est appelé office), et par conséquent comme un devoir que je dois préférer à toutes les affaires humaines. Malheur à moi si c'étoit celui qui me touchât le moins, et dont je fusse moins en peine de me bien acquitter.

Sainte obligation, qui m'engage à faire sur la terre ce que les bienheureux font dans le ciel, et ce que j'y ferai éternellement moi-même, si je parviens jamais à ce royaume. Sainte obligation, qui me fait entrer dans l'esprit de l'Église ; car l'office divin est spécialement la prière de l'Église ; et quand je le récite, je prie au nom de toute l'Église. C'est l'Église qui me fait prier, et qui m'apprend à prier ; et il est vrai que cette seule prière, si je

la faisois comme il faut, me suffiroit pour me rendre parfait selon Dieu, et pour m'entretenir habituellement dans la présence de Dieu. Sainte obligation qui me donne droit, quand j'y satisfais, de dire à Dieu, comme le Prophète royal : *Je vous ai loué, Seigneur, sept fois le jour.*[1] David, tout chargé qu'il étoit du gouvernement d'un empire, avoit, pour louer Dieu, ses heures réglées, et il se faisoit une loi de s'y assujettir : sera-ce une sujétion trop onéreuse pour moi de réciter l'office divin aux heures et aux temps prescrits par l'Église ; et si je n'ai sur ce point nulle régularité, si je n'y garde nul ordre, et que je ne suive que mon caprice, ou que je n'aie égard qu'à ma commodité, suis-je excusable devant Dieu, et n'est-ce pas un juste sujet de scrupule ? L'Église a eu ses vues dans la distribution de son office et dans le partage des heures et des temps qu'elle y assigne. Dois-je compter pour rien d'aller contre les vues de l'Église, et de ne pas vouloir me faire quelque violence pour m'y conformer ?

SECOND POINT.

Une seconde obligation à l'égard de l'office divin, est de le bien réciter ; c'est-à-dire, de le réciter respectueusement, attentivement et dévote-

[1] Ps. 118.

ment : trois circonstances indispensablement requises.

Respectueusement : les plus hautes puissances du ciel tremblent devant Dieu en le louant ; de quelle frayeur et de quel tremblement ne dois-je pas être saisi, moi qui ne suis que cendre et que poussière ? Si donc il m'arrive de réciter ces saintes prières de l'Église avec une précipitation, que je ne voudrois pas avoir en toute autre chose; avec un air de négligence dont je me suis fait, sans y penser, une mauvaise habitude ; dans des postures indécentes, et peu convenables à un devoir de religion ; dès là, bien loin d'honorer Dieu, je lui perds le respect, et je l'offense.

Attentivement : car l'Église, en me commandant l'office divin, me commande un culte raisonnable. Or ce n'est plus un culte raisonnable, quand ma raison n'y a plus de part ; et quelle part ma raison y peut-elle avoir, lorsqu'elle n'y fait nulle attention ? Prier, c'est élever son esprit à Dieu : je cesse donc de prier, dès que l'élévation de mon esprit à Dieu vient de cesser ; et, par une suite naturelle, le même précepte qui m'oblige à prononcer distinctement les louanges de Dieu, m'oblige à m'y appliquer ; d'où il faut enfin conclure, que d'être volontairement distrait pendant l'office divin, ou, ce qui revient au même, que de ne faire nul effort pour me dégager des distrac-

tions qui m'y surviennent et que je remarque, c'est me rendre coupable du même péché que si je l'avois tout-à-fait omis.

Dévotement : dans cet hommage et ce sacrifice que je présente à Dieu, le cœur et l'esprit doivent agir de concert; autrement mon attention même ne seroit plus qu'une pure spéculation. C'est dans le cœur que consiste le mérite de la prière; et si mon cœur n'est touché, je deviens semblable à ces Juifs que Jésus-Christ, dans l'Évangile, traitoit d'hypocrites, et dont il disoit : *Ce peuple m'honore des lèvres, mais leur cœur est éloigné de moi.*[1] Qu'une de ces trois conditions me manque, qu'ai-je alors à craindre? ce que déploroit saint Augustin, et ce qu'il se reprochoit à lui-même. Hélas! s'écrioit-il, je deviens plus criminel, par cela même qui devroit me rendre plus saint; et qui me justifiera devant Dieu, si mes prières mêmes servent à me condamner?

TROISIÈME POINT.

La troisième obligation qui concerne l'office divin, est d'assister au chœur, où on le récite solennellement. Puisque le chœur est un des engagemens de l'état que j'ai embrassé, et de la communauté dont je suis membre, tous les sujets qui

[1] Matth. 15.

la composent y sont également obligés, et je ne suis pas plus autorisé que les autres à m'en dispenser. Par conséquent, si je m'absente du chœur sans raison et sans nécessité ; si je m'en absente, sans en avoir demandé et en avoir obtenu la permission ; si je m'en absente, sans en faire aucune réparation : tout cela ce sont autant de péchés dont je charge ma conscience, et dont je répondrai à Dieu.

Rien de plus pernicieux que cette liberté de s'absenter du chœur. S'en absenter sans nécessité et sans une nécessité absolue, c'est la marque visible d'une âme qui se refroidit, et qui perd sa première ferveur. S'en absenter de soi-même et sans permission, c'est la marque infaillible d'une âme qui se licencie, et qui secoue le joug de l'obéissance. S'en absenter impunément et sans être tenu à aucune réparation, c'est la marque évidente d'une communauté qui se dérègle, et qui dégénère de son ancienne discipline. En combien de maisons religieuses, ce qui étoit dans son origine, et ce qui paroît encore perfection et austérité, devient-il l'occasion d'un véritable relâchement ? Se lever, comme le Roi prophète, au milieu de la nuit, pour louer en commun le Seigneur, rien de plus saint pour le petit nombre de ceux et de celles qui le pratiquent ; mais rien en même temps de plus propre à favoriser la paresse du grand

nombre, qui s'en exempte sous des prétextes de foiblesse et de besoins plus imaginaires que réels.

Par une règle toute contraire, assister exactement au chœur ; ne s'en dispenser jamais que pour de solides raisons, et qu'après les avoir soumises au jugement et à la décision des supérieurs ; ne point écouter de frivoles excuses que la nature suggère, et les rejeter comme des illusions ; se faire une pénitence et une mortification de son assiduité, et l'offrir dans cette vue à Dieu, c'est la marque indubitable d'une âme fidèle à ses devoirs, et qui aime sa profession. Et de même enfin, maintenir cette régularité dans toute sa vigueur ; ne point tolérer sur cela les licences et les abus ; en empêcher la prescription par le soin qu'on a de les punir, c'est la marque sensible et certaine d'une communauté fervente, et qui conserve l'esprit de Dieu.

Cette assistance au chœur m'est plus avantageuse qu'elle ne me doit être pénible. Outre les grâces particulières qui y sont attachées, selon la parole de Jésus-Christ, qui nous a dit expressément, que *là où plusieurs sont assemblés en son nom, il est au milieu d'eux ;*[1] en assistant au chœur, il me sera beaucoup plus facile d'éviter toutes les fautes, à quoi je suis sujet, et qui me sont si fréquentes, quand je récite en particulier mon office. L'ému-

[1] Matth. 18.

lation, l'exemple inspirent plus de retenue; et la présence des autres, au lieu d'être une matière de distraction, contribue infiniment à recueillir l'âme, et à la remplir des sentimens de piété les plus vifs et les plus ardens. Les premiers chrétiens alloient tous les jours au temple, et s'y réunissoient pour célébrer ensemble les grandeurs de Dieu, et pour lui rendre unanimement des actions de grâces. Ce n'étoit pas en vain : le Saint-Esprit descendoit sur ces troupes dévotes, et c'étoit alors qu'il leur communiquoit ses dons avec plus d'abondance.

QUATRIÈME POINT.

Il y a une dernière obligation, qui est de chanter l'office divin. Car l'assistance au chœur qui m'est ordonnée, n'est point une simple comparution, ni une vaine représentation de ma personne. J'y vais pour y faire mon devoir, et c'est un de mes devoirs que de soutenir le chant qui a été établi, et qui fait une partie du culte de Dieu. J'y vais pour partager avec les autres le travail, aussi-bien que le mérite de ce pieux exercice. J'y vais pour former avec eux, par l'union de nos voix, cet harmonieux concert, où l'Église militante et l'Église triomphante joignent mutuellement et si saintement leurs célestes accords en l'honneur de la majesté divine.

Comme David ne séparoit point le chant de la psalmodie, je ne dois point non plus séparer l'un de l'autre, puisque l'obligation est égale pour l'un et pour l'autre. *Seigneur*, disoit à Dieu ce saint roi, *nous solenniserons vos merveilles, et en chantant, et en psalmodiant.* Voilà à quoi m'engage la qualité de religieux ou de religieuse du chœur. Si j'en ai le titre, c'est pour en faire les fonctions, quelque fatigantes qu'elles me paroissent et qu'elles puissent être en effet. Quand donc je m'épargne au chœur, et que je me ménage; quand, par un excès de délicatesse, et pour ne pas intéresser une santé dont j'ai trop de soin, je n'y chante que foiblement, ou je n'y chante point du tout; quand ma présence n'y est d'aucun soulagement pour les autres et de nul secours, je n'observe pas ce que l'Église et la religion veulent de moi. Je prétends avoir peu de santé, et si cela est, on ne me refuse point dans le besoin les dispenses nécessaires: mais du reste, quelque peu de santé que j'aie, à quoi puis-je mieux l'employer qu'à chanter les louanges de mon Dieu? L'user de la sorte, c'est accomplir à la lettre ce que saint Paul nous a si fortement recommandé, de faire de notre corps une hostie vivante, et de l'immoler au Seigneur.

[1] Ps. 20.

QUATRIÈME JOUR.

PREMIÈRE MÉDITATION.

DE LA MORT.

Statutum est hominibus semel mori.

C'est un arrêt porté contre les hommes de mourir une fois. Hébr., chap. 9.

PREMIER POINT.

Il n'est rien de plus certain que la mort, ni rien de plus inévitable. C'est un châtiment auquel la justice de Dieu a condamné tous les hommes, et c'est une loi générale où je suis moi-même compris comme les autres. Il faut mourir : parole terrible! mais après tout, ce qu'il y a de plus terrible dans la mort, ce n'est point précisément la mort même; ce sont ses suites.

La mort en elle-même est une séparation entière de toutes les choses du monde, des biens, des honneurs, des plaisirs, des emplois, des charges, des parens, des amis, des affaires, des négo-

ciations, des entretiens, de tout ce qui fait la vie temporelle de l'homme. C'est par rapport à la société humaine, une espèce d'anéantissement : un mort n'a plus de part à rien sur la terre, n'entre plus en rien; on ne le voit plus, on ne l'entend plus, et bientôt on n'y pense plus. Tout cela effraie, dès qu'on s'arrête à le considérer selon les sens; la nature y répugne, et de là vient qu'elle y résiste de toutes ses forces. Mais tout cela néanmoins, pris en soi et indépendamment des suites de la mort, n'est point si affreux que la nature et les sens se le représentent. Cette séparation, de quelque douleur qu'elle soit précédée ou accompagnée, se termine en un très-petit espace de temps; et d'un moment à l'autre, tout ce qu'elle a pu causer de peines et de souffrances au mourant, s'évanouit, sans qu'il en ressente désormais la moindre impression.

Mais ce qu'il y a de formidable dans les suites de la mort, c'est qu'elles sont éternelles : si bien que le moment qui sera pour moi la fin de cette vie présente, sera en même temps pour moi le commencement d'une éternité, ou bienheureuse, ou malheureuse. *Du côté que l'arbre tombera, il y restera;*[1] et dans l'instant qu'on pourra dire de moi avec vérité, il est mort, on pourra ajouter avec la même certitude, voilà son sort décidé devant Dieu;

[1] Eccles. 11.

le voilà pour jamais ou prédestiné ou réprouvé. Car on ne meurt qu'une fois, et après la mort il n'y a plus de grâces ni de bonnes œuvres. Par conséquent l'état où l'on se trouve alors, est invariable; et si c'est un état de damnation, il est irréparable.

Ce qui doit encore redoubler ma frayeur, c'est que je ne sais quand se fera cette redoutable décision de ma destinée, ou pour un bonheur, ou pour un malheur éternel, parce que je ne sais quand je mourrai. Rien de plus évident ni de plus connu, que la nécessité de la mort; mais rien de plus inconnu ni de plus caché, que l'heure de la mort. Il n'y a point de jour qui ne puisse être mon dernier jour : il n'y a donc point de jour où je ne puisse recevoir mon arrêt, et être, ou sauvé pour toujours, ou perdu sans ressource.

Solides pensées dont je devrois continuellement m'occuper, et que je ne saurois m'imprimer trop vivement dans l'esprit. Car elles sont propres des religieux comme des gens du monde. Religieux et séculiers, nous mourrons tous, et nous sommes tous également intéressés à nous assurer une bonne mort. Or qu'ai-je fait jusqu'à présent pour m'y disposer, et que fais-je encore maintenant? Suis-je actuellement en état de mourir, et voudrois-je actuellement mourir dans l'état où je suis? Je n'ai qu'à consulter là-dessus de bonne foi ma conscience.

Que me dicte-t-elle? que me reproche-t-elle? à quoi me fait-elle entendre qu'il faut mettre ordre avant la mort? C'est à cela que je dois m'attacher, et sur cela que je dois prendre incessamment toutes les mesures nécessaires. Connoître l'importance infinie de bien mourir, savoir que je puis à toute heure mourir, ne me sentir pas dans la disposition actuelle de mourir comme je voudrois mourir, n'est-ce pas assez pour me faire tout entreprendre, et pour n'y apporter pas le plus court délai?

SECOND POINT.

La mort des pécheurs, selon la menace et l'expression du Saint-Esprit, n'est pas seulement mauvaise, mais très-mauvaise. Très-mauvaise par le trouble qui les agite, très-mauvaise par le désespoir de la divine miséricorde où ils tombent, très-mauvaise par les surprises de la mort et les coups subits qui les enlèvent, très-mauvaise et souverainement mauvaise par l'impénitence où ils meurent. Or la mort d'un religieux, après une vie imparfaite et négligente, n'a-t-elle pas par proportion tous ces caractères? Il est bien étrange et bien déplorable, qu'on puisse faire une telle comparaison; mais si j'examine la chose à fond, et que je rappelle ce que j'ai su, ce que j'ai entendu, et ce que peut-être j'ai

quelquefois vu, je trouverai que cette comparaison n'est ni chimérique ni outrée.

Quel sujet de trouble pour une personne religieuse à la mort, de n'avoir presque rien fait de tout ce qui étoit de sa règle et de son devoir; d'avoir vécu dans la maison de Dieu, et de n'en être pas plus avancée dans les voies où Dieu vouloit la conduire; d'avoir quitté le monde, et d'être néanmoins à la fin de ses jours aussi vide de l'esprit de Dieu, aussi remplie des idées et de l'esprit du monde, que si elle avoit passé toute sa vie dans le monde? Elle est donc comme *investie et assiégée des douleurs de la mort.*[1] Car les douleurs de la mort viennent de l'attache qu'on a à la vie, au monde, à soi-même, et voilà son état. Elle aime la vie, elle aime le monde, elle s'aime encore plus elle-même. Qu'il en doit coûter pour rompre tous ces liens, et qu'il y a de rudes combats à soutenir! *O mort, est-ce ainsi que tu nous sépares?*[2]

Aura-t-elle recours à Dieu? mais c'est au contraire la vue de Dieu, qui augmente ses inquiétudes et qui la désole. Elle sait avec quelle lâcheté elle l'a servi: mille péchés qu'elle traitoit de scrupules dans une vie tiède et dissipée, mille doutes qu'elle ne vouloit point éclaircir ou qu'elle décidoit à son gré, lui reviennent à l'esprit. Si ce n'est pas en détail que tout cela se présente, c'est en général, et

[1] Ps. 17. — [2] 1. Rois, 15.

dans une confusion qui l'effraie d'autant plus, qu'elle en peut moins démêler l'embarras. Tout lui devient suspect : ses confessions passées, ses communions; les sentimens de son cœur, qu'elle a suivis; les liaisons, qu'elle a entretenues; les faux principes, qu'elle s'est faits sur des points capitaux et essentiels; les libertés qu'elle s'est données, au mépris de la règle, et souvent au scandale de la communauté; les dispenses qu'elle a demandées, et les voies dont elle a usé pour les obtenir. Autrefois rien de tout cela ne lui faisoit peine; mais cette conscience autrefois si large, est maintenant une conscience étroite, ou plutôt une conscience droite qui ne sert qu'à la tourmenter. On tâche à lui inspirer de la confiance en Dieu et en sa miséricorde : mais malgré tout ce qu'on lui peut dire, il lui reste toujours une obscurité dans l'âme, une incertitude, un souvenir de ses obligations et un reproche de ses perpétuelles transgressions, une crainte des jugemens de Dieu capable de la consterner. Si elle ne va pas jusqu'au désespoir des pécheurs du siècle, le rayon d'espérance qu'elle conserve, est bien foible, et n'a guère de force pour la relever.

Encore plus à plaindre quand elle est frappée d'une mort subite : car on n'est pas plus à couvert dans la religion que dans le monde, de ces morts imprévues et précipitées; et comme Dieu a des

châtimens secrets qu'il exerce dans le monde, il en a qu'il exerce dans la religion. Toute une maison témoin d'un pareil accident, en est touchée. On juge charitablement de la personne, on prie, on espère pour elle : mais du reste on ne peut se dissimuler à soi-même la vie peu régulière et peu édifiante qu'elle menoit. On est obligé d'en convenir, et l'on ne peut s'empêcher de dire, du moins de penser, qu'il eût été bien à souhaiter qu'elle eût eu du temps pour rentrer en elle-même et pour se préparer. Du temps ! Hé, n'en a-t-elle pas eu; et que doit être autre chose toute la vie religieuse qu'une préparation habituelle à la mort? Ce n'est donc point le temps qui lui a manqué; mais elle n'a pas su en profiter, lorsqu'elle l'avoit et comme on l'en avertissoit. Le temps de Dieu est venu. Elle ne l'attendoit pas : mais il avançoit toujours; et elle s'y est enfin trouvée dans le moment qu'elle y songeoit le moins.

Combien de religieux et de religieuses sont ainsi morts dans une espèce d'impénitence, qui ne ressemble que trop à l'impénitence des pécheurs? C'est-à-dire qu'ils sont morts dans leur relâchement, dans leur tiédeur, dans leurs habitudes, dans des dispositions d'esprit et de cœur très-dangereuses. Combien même de religieux et de religieuses, ayant à la mort tout le loisir de rentrer en eux-mêmes, et de se munir des sacremens de

l'Église, ont fait voir en les recevant pour la dernière fois, la même indifférence et la même froideur qu'ils avoient eue pendant la vie? C'est une maxime générale, qui se vérifie dans l'état religieux, aussi-bien que dans tous les autres états, qu'on meurt comme on a vécu. Comment est-ce que je vis? Comment est-ce que je veux vivre dans la suite? Voilà comment je mourrai.

TROISIÈME POINT.

Autant que la mort des pécheurs est mauvaise, autant l'Écriture nous apprend que la mort des justes est précieuse devant Dieu. Précieuse, parce qu'ils meurent dans un saint détachement et sans regret; précieuse, parce qu'ils meurent dans une confiance pleine de consolation et de douceur; précieuse, parce qu'ils meurent dans une union intime avec Dieu, et dans l'exercice des plus excellentes vertus; précieuse, parce qu'ils meurent dans la grâce de Dieu et avec le don inestimable de la persévérance. Or, entre ces justes, les âmes vraiment religieuses ne tiennent pas le dernier rang. Quelle est donc la mort d'un religieux fervent et fidèle? C'est là qu'il commence à goûter les fruits de son travail, et à en recevoir la récompense.

Il meurt en paix et sans douleur, parce qu'il

meurt dans un parfait détachement de toutes les choses humaines. Il a le cœur libre et dégagé de tout ce qui pourroit l'arrêter sur la terre ; et au lieu de rien regretter en ce monde, il remercie Dieu, comme David, de ce qu'il achève de rompre ses liens. Il n'y a plus, Seigneur, que le lien de ce corps mortel, et vous m'en allez délivrer ; j'y consens. Non-seulement il y consent, mais il le désire : *Qu'y a-t-il, mon Dieu, que je puisse souhaiter hors vous*,[1] et que m'importe tout le reste, pourvu que je vous possède ? Il envisage la mort comme la fin de ses peines et le commencement de son souverain bonheur. Elle paroît aux impies une destruction totale de l'homme ; mais il la regarde comme un passage du lieu de son bannissement à sa bienheureuse patrie, et de cette sorte *il n'en ressent point le tourment*.[2]

Il meurt dans une humble et vive confiance. Et que craindroit-il, lorsque sans présumer de soi-même et rendant gloire de tout à Dieu, il se voit enrichi de trésors et de mérites qu'il a amassés dans la religion ? Tous ces mérites dispersés dans le cours d'une longue vie, se réunissent devant ses yeux, et le comblent d'une joie intérieure qui lui adoucit les rigueurs de la mort. Toutes ses pensées se tournent vers le ciel où il aspire, et dont la possession lui est déjà presque assurée. Dieu lui

[1] Ps. 72. — [2] Sap. 3.

donne de cette félicité éternelle un avant-goût qui le ravit et le transporte : tellement qu'il peut s'écrier avec le premier martyr de l'Église, saint Étienne : *Je vois les cieux ouverts, et Jésus qui m'attend à la droite de Dieu.*[1]

Il meurt dans la plus étroite union avec Dieu, et dans l'exercice de toutes les vertus qu'il a si longtemps et si souvent pratiquées. Il s'y est formé de bonne heure, et il recueille alors tout le fruit de la sainte habitude qu'il s'en est faite. Quoique mourant et réduit par la violence de la maladie dans la dernière foiblesse, il n'a point de peine à s'élever à Dieu, à s'immoler à Dieu et à lui faire le sacrifice de sa vie. Accoutumé qu'il est à tous ces actes et à divers autres, il y entre d'abord et sans effort; et pour peu qu'on lui parle ou qu'on le fasse souvenir de Dieu, son cœur prend feu tout à coup et s'enflamme.

Enfin, par une grâce au-dessus de toutes les grâces, il meurt dans la persévérance finale, qui est la consommation de sa persévérance et de sa constance dans l'accomplissement des devoirs de la vie religieuse. Car la persévérance finale suppose une persévérance commencée, et c'est par celle-ci qu'on parvient à l'autre. Ainsi il meurt ami de Dieu, entre les bras de Dieu, dans le sein de Dieu, où son âme va se reposer. Il passe de l'état de

[1] Act. 7.

sainteté à l'état d'impeccabilité; c'est-à-dire d'un état, où tout juste et tout attaché qu'il étoit à Dieu, il pouvoit encore le perdre et l'offenser, à un état où il ne pourra plus que l'aimer et que le glorifier.

CONCLUSION.

Y a-t-il, Seigneur, à délibérer pour moi, et une mort si heureuse ne doit-elle pas être l'objet de tous les vœux de mon cœur? Mais telle est, mon Dieu, notre misère, et la mienne en particulier: nous voulons une sainte mort, et nous vous la demandons; mais pour cela vous demandez de nous une vie sainte, et c'est ce que nous ne voulons pas. Hélas! Seigneur, c'est ce que je n'ai en effet jamais bien voulu. Cependant, il faut vouloir l'un et l'autre tout ensemble : car selon votre providence ordinaire, vous ne donnez point l'un sans l'autre; et se promettre de mourir comme vos plus zélés serviteurs sans vous avoir servi comme eux, c'est la plus fausse et la plus trompeuse illusion.

A quoi donc me suis-je exposé depuis tant d'années, et à quoi m'expose encore présentement ma langueur et ma nonchalance dans votre service? Faites-le-moi comprendre, ô mon Dieu! faites-moi ressentir pendant la vie toutes les frayeurs de la mort, afin que je ne les ressente pas à la mort même.

Je me trompe, Seigneur : on ne craint que trop

la mort; mais on ne la craint pas comme on la doit craindre. Or, apprenez-moi à la bien craindre. On craint la mort, parce qu'on aime la vie : c'est la craindre en homme, et non en chrétien ni en religieux. De cette crainte toute naturelle il arrive, ou qu'on ne pense point à la mort et qu'on en perd, autant qu'il est possible, la vue, afin de n'en être point affligé; ou qu'on ne pense à la mort, que pour s'en préserver le plus qu'on peut, que pour l'éloigner et pour y apporter des précautions qui flattent notre amour-propre, et qui fomentent notre paresse. Une telle crainte, bien loin de nous être utile, nous devient nuisible, puisqu'elle ne va qu'à nous inspirer le relâchement et à nous y entretenir. Ce n'est point ainsi, mon Dieu, que vos saints ont craint la mort, et ce n'est point là non plus la crainte que j'en dois avoir. Il m'importe peu de vivre, mais il m'importe infiniment de bien vivre, de vivre religieusement et saintement pour mourir de même. Ce que je dois donc craindre, ce sont les terribles conséquences de la mort, afin de les prévenir. Ce que je dois craindre, c'est le danger affreux d'une mort qui me surprendroit et que je n'aurois pas prévue. Heureuse l'âme que cette crainte tient dans une attention et une vigilance continuelle! Plaise à votre miséricorde, ô mon Dieu! que j'en retire ce fruit de grâce et de sanctification!

SECONDE MÉDITATION.

DU JUGEMENT DE DIEU.

Statutum est hominibus semel mori : post hoc autem judicium.

C'est un arrêt porté contre les hommes de mourir une fois ; après quoi vient le jugement. Hébr., chap. 9.

PREMIER POINT.

Après la mort, suit le jugement de Dieu, c'est-à-dire, que dès le moment même où mon âme se séparera de mon corps, elle paroîtra devant le tribunal de Dieu, et lui sera présentée comme à son juge. Il est vrai qu'il y aura à la fin des siècles un jugement général, où nous serons tous rassemblés, pour y recevoir une dernière sentence et un arrêt plus solennel : mais avant que ce grand jour arrive et que tous les temps pour cela soient consommés, la foi m'enseigne, et c'est une vérité fondamentale, qu'il y a dès l'heure de la mort, un premier jugement, que chacun des hommes doit subir en particulier, et qui se passe secrètement entre Dieu et l'âme.

Il ne faut point que cette âme fasse un long trajet, ni qu'elle se transporte bien loin, pour comparoître en la présence de Dieu. Quelque part que l'homme meure, Dieu se trouve là, pour y exercer sa souveraine justice : car il est partout, et il agit partout également et avec la même puissance. Ainsi en quelque lieu que ce puisse être, je n'aurai pas plus tôt rendu mon dernier soupir et cessé de vivre, que je serai comme investi de la majesté de Dieu. Je ne l'apercevrai, ni ne le verrai point ; mais, sans se montrer à mes yeux, il se fera sentir à moi, et m'imprimera une vive idée de sa grandeur. Tellement que la parole de Job s'accomplira à mon égard : *J'ai craint le Dieu tout-puissant ; et dans le juste effroi qu'il m'inspiroit, je me le représentois comme une mer d'une étendue infinie, dont les flots grossis de tous côtés, et semblables à de hautes montagnes, venoient fondre sur ma tête et m'accabler.*[1] Voilà comment Dieu m'enveloppera, pour ainsi dire, et comment il se rendra maître de moi, sans qu'il ait besoin de nul autre que de lui-même pour me saisir et pour m'arrêter.

Que ferai-je, quelle sera ma ressource ? En vain penserois-je à m'échapper, et voudrois-je m'enfuir de devant la face du Seigneur : il me tiendra en ses mains, et dès qu'une fois on tombe dans les mains du Dieu vivant, on n'en peut plus sortir.

[1] Job, 31.

En vain compterois-je sur les hommes et sur leurs secours : à qui pourrois-je me faire entendre, étant seul avec Dieu ; et quand je serois en état d'appeler toutes les créatures à mon aide, que serviroient tous leurs efforts contre leur créateur et le mien? Peut-être des personnes charitables, des amis viendront-ils auprès de mon corps, me rendre certains devoirs, et témoigner leurs regrets. Toute une communauté où j'ai vécu, tout un ordre m'accordera ses suffrages et offrira des vœux en ma faveur : mais ces prières, ces vœux mettront-ils mon âme en assurance, si Dieu ne les écoute ; et les écoutera-t-il, si tout cela n'est soutenu par les mérites et la sainteté de ma vie? Je me trouverai donc en ce terrible moment, abandonné à Dieu et à moi-même : à Dieu, de qui dépendra ma destinée pour l'éternité tout entière, et qui sera sur le point d'en décider ; à moi-même, qui, dépourvu de tout le reste, et dans le dépouillement le plus universel, n'emporterai avec moi que mes œuvres, et n'aurai point d'autre soutien ni d'autre fonds. Où en serai-je si ce fonds me manque, et par où pourrai-je y suppléer?

O que j'apprendrai bien alors à faire d'une vie sainte et religieuse l'estime qui lui est due! Que je comprendrai le bonheur de ma vocation, si je l'ai fidèlement suivie, et si j'en ai rempli tous les devoirs! Que me donneront de confiance une exacte

régularité, une obéissance aveugle, une pauvreté dénuée de tout, la soumission de mon esprit, la mortification de mes sens, la retraite du monde, l'assiduité à la prière, le soin des plus petites choses, et toutes les observances de mon état ponctuellement et constamment gardées! Que je me saurai bon gré de m'être fait là-dessus d'utiles violences; d'avoir combattu mes répugnances naturelles, et de les avoir surmontées; de n'avoir eu égard, ni à certains exemples que j'avois devant les yeux et qui pouvoient me séduire, ni à certaines considérations et à de vains respects, qui m'auroient porté au relâchement et détourné de mes exercices, ni à tous les prétextes que ma délicatesse n'eût été que trop ingénieuse à me suggérer, pour peu que j'y eusse prêté l'oreille! C'est cette vue et ce souvenir du passé, qui fera toute ma force, et qui m'affermira contre la frayeur d'un jugement, où je n'aurai que moi pour prendre en main ma cause et pour me défendre.

Mais au contraire, si de tout le passé, il ne me reste rien sur quoi je puisse m'appuyer et m'assurer; si me voyant au pouvoir d'un Dieu qui va me juger selon le bon ou le mauvais emploi de mes années, je n'y découvre que tiédeurs, que négligences, qu'infractions perpétuelles de mes règles, qu'un vide affreux et une inutilité tout infructueuse, pour ne pas dire toute criminelle, en

quel accablement tomberai-je, et en quelle désolation! J'en frémirai d'horreur. *Ils viendront*, dit le Sage parlant des pécheurs (et combien de mauvais religieux seront de ce nombre!), *ils viendront tout tremblans et tout interdits.*[1] De retourner sur leurs pas et de rentrer dans la vie pour en faire un meilleur usage, c'est ce qu'ils ne pourront obtenir. D'avancer vers Dieu, et d'approcher de son tribunal pour y rendre compte d'une vie perdue, c'est ce qui les consternera. Ah! que n'y pensoient-ils et que n'y prenoient-ils garde, lorsqu'ils en avoient les moyens! Je les ai présentement, et bientôt peut-être ne les aurai-je plus. N'en négligeons aucun : il n'y a point de temps à perdre; et le malheur dont je veux me garantir est assez grand, pour ne rien omettre de toute la vigilance et de toute la précaution que j'y puis apporter.

SECOND POINT.

Dans les jugemens que rendent les hommes, le procès doit être instruit, et le juge ne prononce qu'après avoir éclairci les faits, et les avoir examinés avec toute l'attention nécessaire pour n'y être pas trompé. On interroge le criminel, on lui confronte les témoins, on écoute ses réponses, et il n'est point condamné, que la preuve ne soit

[1] Sag. 4.

entière et la conviction juridique. Dieu gardera envers moi la même forme de justice, et c'est pour cela que j'aurai à subir de sa part l'examen le plus général, mais en même temps le plus prompt et le plus convaincant.

Examen le plus général. Dans toute la suite de la plus longue vie et depuis le premier usage de ma raison, je n'aurai pas formé une pensée, pas conçu un désir, pas dit une parole, pas fait une action ni omis un devoir, où cet examen ne s'étende et sur quoi je n'aie à me justifier. Et comme tout cela se trouve ordinairement accompagné de circonstances qui aggravent le péché ou qui le diminuent, il n'y aura, par rapport à chaque article, ni vue, ni intention, ni sentiment, en un mot pas un point si léger, qui n'entre en compte, et qui ne soit mis dans la balance pour y être pesé. En qualité d'homme éclairé de la lumière naturelle, en qualité de chrétien soumis à la loi de l'Évangile, en qualité de religieux appelé à la perfection, j'avois des obligations différentes; et c'est de toutes ces obligations qu'il me faudra répondre. Mes œuvres les plus pieuses en apparence, ne seront pas à couvert de cette recherche. La moindre imperfection qui s'y sera glissée, l'œil de Dieu la découvrira; et s'il ne laisse rien échapper de tout ce qui en aura fait le mérite, il ne laissera rien non plus passer de tout ce qui en aura pu avilir le prix et altérer la sainteté.

Examen le plus prompt. Une telle discussion me coûteroit maintenant des soins infinis; et encore avec tous mes soins et toutes mes réflexions, n'y pourrois-je suffire, parce que je ne puis avoir une connoissance assez claire, ni assez présente de toute ma vie. S'il étoit même seulement question de me retracer une idée bien juste de tout ce que j'ai fait, dit, et pensé dans l'espace d'une journée, je n'y réussirois pas, tant il y a eu de choses, ou que je n'ai pas d'abord remarquées, ou qui se sont évanouies de mon esprit. Mais il n'en est pas ainsi de Dieu, ni d'une âme dégagée des sens, et capable après la mort de connoître et de voir par elle-même.. Car Dieu, depuis le premier instant de mon être, ne m'ayant jamais perdu de vue, et d'ailleurs n'étant sujet à nul oubli, il n'aura point besoin de temps pour rappeler et pour me remettre devant les yeux toute ma conduite et tout ce qu'il y aura eu dans moi de plus intérieur. D'un seul trait de sa lumière divine, il rapprochera les objets les plus éloignés; et sans nulle confusion, il les réunira tous dans un même point, et me les présentera, chacun aussi distinctement, que s'il étoit séparé des autres, et que je n'eusse en particulier que celui-là à considérer. Je les verrai donc tous dans le même moment, et malgré leur innombrable variété, mon âme, d'un coup d'œil, les démêlera tous, parce qu'elle ne dépendra plus des organes

qui l'arrêtoient, et qu'elle agira selon toute l'étendue de ses puissances et toute leur activité.

De là enfin, examen le plus convaincant. Il ne consistera ni en raisonnemens ni en conjectures; mais dans une vue simple et nette. De sorte qu'il n'y aura point à contester avec Dieu, ni à dissimuler. Combien de péchés à quoi je ne pense plus et dont je ne me souviens plus, se produiront tout de nouveau et se montreront à moi? Combien en apercevrai-je d'autres qui m'étoient absolument inconnus, et dont je ne me croyois pas capable? De combien d'illusions, d'excuses et de prétendues justifications découvrirai-je la fausseté? Combien de difficultés et de questions que j'avois toujours résolues en ma faveur, seront décidées à ma condamnation? Combien de vertus qui brilloient devant les hommes, perdront tout leur éclat, et ne paroîtront qu'intérêt, que vanité, qu'habitude, qu'inclination naturelle, que bienséance, peut-être même que déguisement et hypocrisie?

Quel spectacle sera-ce là pour moi, et qu'aurai-je à dire? Quoi que je voulusse alléguer, ma conscience s'élèveroit en témoignage et me démentiroit. Car elle concourra avec Dieu pour me convaincre, et malgré moi elle m'arrachera ce triste aveu et cette courte, mais cruelle confession, *J'ai péché.*[1] Que ne le dis-je dès à présent! je le dirois

[1] 2. Rois, 12.

avec fruit. Que ne vais-je le reconnoître aux pieds de Dieu dans le sentiment d'un humble repentir, afin de n'être pas obligé de le reconnoître au pied de son tribunal dans un mortel désespoir ! Que ne suis-je plus attentif aux reproches de ma conscience, et selon l'avertissement de Jésus-Christ, que n'ai-je soin de l'apaiser et *de m'accorder promptement avec elle, tandis que je marche encore dans le chemin, afin qu'elle ne me livre pas au juge !* [1] Dès que je l'aurai satisfaite, elle se rendra mon avocate auprès de Dieu; elle lui représentera ma pénitence, mon retour sincère, mes bonnes résolutions et les effets salutaires dont elles auront été suivies. Elle effacera des livres de la justice éternelle tout ce qui étoit écrit contre moi, et elle m'en obtiendra l'entière abolition.

TROISIÈME POINT.

Selon l'examen que Dieu aura fait de moi et de toutes mes œuvres, il formera mon arrêt de réprobation, ou de salut. Quoique ce ne soit pas une sentence aussi publique qu'elle le doit être dans le jugement universel, elle n'en sera ni moins authentique, ni moins irrévocable. Car ce que Dieu aura prononcé, ou pour mon malheur éternel, ou pour mon éternelle béatitude, il ne le changera

[1] Matth. 5.

jamais : puisque je ne serai plus alors dans la voie où l'on peut perdre et obtenir sa grâce ; mais dans le terme où l'on ne peut ni pécher ni mériter. Il m'est donc d'une extrême importance que cet arrêt de Dieu me soit favorable ; sans cela que deviendrois-je, et en quelle misère serois-je réduit ?

Pensée effrayante ! Comment ai-je pu si souvent l'oublier, et que dois-je avoir plus fortement gravé dans la mémoire ? Pour en mieux sentir l'impression, je n'ai qu'à m'imaginer que je suis actuellement devant le trône de la justice de Dieu, et qu'après m'avoir interrogé, il se déclare enfin, et lance sur moi ce redoutable anathème : *Retirez-vous de moi, maudit.*[1] Quel coup de foudre ! Que je me retire de mon Dieu ! Que je sois éternellement privé de mon Dieu ! Que mon Dieu me frappe de sa malédiction, et de toute sa malédiction, sans qu'il me soit désormais possible de l'apaiser, ni qu'il me reste aucune espérance de le retrouver jamais et de le posséder ! Est-ce pour cela qu'il m'avoit séparé du monde, qu'il m'avoit appelé à l'état religieux, qu'il m'avoit recueilli dans sa maison et qu'il m'y avoit fourni tant de moyens de sanctification ? Il vouloit m'attacher à lui plus étroitement que le commun des chrétiens, et le voilà qui me rejette de sa présence et qui fait un divorce entier

[1] Matth. 25.

avec moi ! Il vouloit me mettre au rang de ses élus et des âmes spécialement choisies et prédestinées, et le voilà qui m'enlève toutes les grâces dont il m'avoit enrichi, et qui me dégrade jusqu'au plus bas rang des âmes réprouvées! Il vouloit me faire monter aux premières places de son royaume, et le voilà qui me précipite au fond de l'abîme ! Je n'ai, dis-je, qu'à prévenir ainsi le temps; et me supposant par avance dans cette fatale extrémité, je n'ai qu'à suivre tous les sentimens qu'exciteront dans mon cœur de si tristes et de si désolantes idées. Heureux que ce ne soit encore qu'une supposition ; et cent fois plus heureux, si par une conduite toute nouvelle, je vis de telle sorte, que cette figure ne devienne jamais pour moi un effet ni une vérité.

C'est par ce renouvellement et ce changement de vie que je puis mériter un jugement de salut et de bénédiction. Car il y en a un pour les âmes justes, et surtout pour les âmes vraiment religieuses. Au lieu de ce funeste arrêt dont j'étois menacé si ma vie jusques à la mort eût toujours été également imparfaite et irrégulière, qu'il me sera doux d'entendre de la bouche de mon souverain juge cette aimable invitation et ces consolantes paroles : *Courage, bon serviteur; vous m'avez été fidèle en peu de chose, et pour ce peu de chose je vous destine un grand héritage. Entrez dans la joie de*

votre Seigneur.[1] Comblé de cette joie toute pure et toute divine, dont je commencerai à goûter les douceurs ineffables, je reconnoîtrai bien que c'étoit peu de chose que Dieu demandoit de moi en ce monde, et que tout ce que j'y aurai, ou entrepris, ou souffert, ou quitté pour lui, n'étoit rien en comparaison de la récompense qu'il m'avoit préparée et de la gloire où il s'étoit proposé de m'élever. Si je pouvois encore alors être touché de quelque regret, ce ne seroit pas d'avoir porté trop loin mon zèle, ni de ne m'être point assez ménagé dans les saintes pratiques qu'il m'inspiroit pour mon avancement et ma perfection; ce seroit plutôt de l'avoir trop mesuré, et de ne lui avoir pas donné plus de liberté et plus d'étendue. En puis-je trop faire lorsqu'il s'agit d'un maître, qui dans son jugement ne sera pas moins libéral et magnifique à couronner ma fidélité, que sévère et inexorable à punir mes négligences et mes lâchetés?

CONCLUSION.

Grand Dieu, qui d'un regard ébranlez les colonnes du firmament, et faites trembler la terre; Dieu de sainteté et la sainteté même, devant qui les cieux ne sont pas purs, et qui avez trouvé de la corruption jusque dans vos anges : hélas! Seigneur,

[1] Matth. 25.

comment pourra soutenir votre présence une créature aussi foible que je le suis, et comment une âme chargée de tant de dettes, osera-t-elle entrer en jugement avec vous? *Malheur à la vie même la plus chrétienne et la plus religieuse dans l'estime des hommes, si vous l'examinez à la rigueur, et si vous la jugez sans miséricorde.*[1] Car vos vues sont bien au-dessus des nôtres, et qui peut se flatter d'être à vos yeux exempt de tache et digne d'amour?

Cependant, mon Dieu, vos divines Écritures m'enseignent que cette miséricorde qui m'est si nécessaire, et sur laquelle je dois principalement établir ma confiance, n'aura plus de part dans le jugement que je recevrai de vous à l'heure de ma mort, et que votre justice y présidera seule. Quelle grâce ai-je donc à vous demander, et quelle prière ai-je présentement à vous faire? Ah! Seigneur, c'est que vous n'attendiez pas, pour me juger, que ce dernier jour soit venu; mais que vous me jugiez dès cette vie, parce que vos jugemens en cette vie sont des jugemens paternels et salutaires. Oui, mon Dieu, jugez toutes mes infidélités et toutes mes offenses; il est juste que j'en porte la peine: mais ne me réservez pas à ce temps, où *vous ne me réprendriez que dans votre colère, et vous ne me jugeriez que dans votre fureur.*[2]

Vous faites plus encore, ô Dieu souveraine-

[1] Aug. — [2] Ps. 6.

ment bon et plein d'indulgence! Vous voulez bien ne me pas juger vous-même, pourvu que je sois mon propre juge; et vous consentez à me remettre tous vos intérêts, pourvu que j'en prenne soin contre moi-même, et que je vous fasse toute la justice qui dépend de moi. Y auroit-il un aveuglement plus déplorable et moins excusable que le mien, si je refusois une condition aussi avantageuse que celle-là? De grand cœur, ô mon Dieu, je l'accepte, et je m'y soumets. Je me citerai moi-même au tribunal de ma conscience; je serai moi-même mon accusateur et mon témoin; je ferai de toute ma vie la revue la plus rigoureuse et la plus sévère; j'y proportionnerai ma pénitence, et dans un vrai désir de vous satisfaire, je la rendrai aussi complète qu'elle me semblera devoir l'être, et que ma foiblesse la pourra supporter. Je n'en demeurerai pas là, Seigneur : je réglerai l'avenir, je le sanctifierai; je ne m'y permettrai, ni ne m'y pardonnerai rien, afin que rien ne m'arrête quand vous m'appellerez à vous, et que je puisse sans retardement et sans obstacle prendre possession de l'éternelle béatitude que vous m'avez promise.

TROISIÈME MÉDITATION.

DE L'ENFER.

Discedite a me, maledicti, in ignem æternum.

Retirez-vous de moi, maudits, et allez au feu éternel. Matth., chap. 25.

PREMIER POINT.

Il y a trois choses à considérer dans l'enfer, qui paroissent bien étonnantes, et qui sont pour nous autant de sujets d'horreur. La première est, que Dieu, pendant toute l'éternité, n'y fera jamais nulle grâce, lui néanmoins qui est la souveraine miséricorde.

Ce Dieu dont la nature n'est que bonté ; ce Dieu qui, depuis la création du monde, fait luire également son soleil sur les méchans et sur les justes ; ce Dieu qui, pour ses ennemis même et pour des pécheurs, est descendu de sa gloire, s'est revêtu de notre humanité, et a voulu mourir sur une croix ; après tant de bienfaits, et des témoignages si sensibles de son amour, ne jettera jamais un regard favorable sur aucun des réprouvés, ni jamais

ne fera distiller sur eux une seule goute de ce sang, qu'il a répandu toutefois pour eux-mêmes avec tant d'abondance dans sa passion. Tellement que la miséricorde divine, dont les communications sont infinies envers tout le reste des créatures, même les plus viles, demeurera éternellement sans action à l'égard des damnés. Ils pousseront des cris lamentables, ils se désoleront, ils verseront, selon l'expression de l'Évangile, des torrens de larmes : mais ce Dieu vengeur n'arrêtera pas une fois pour cela son bras, ni ne suspendra pas un moment ses coups; et tant qu'il sera Dieu (or il le sera toujours, comme il l'a toujours été), il verra souffrir des âmes qu'il a formées à son image, des âmes qu'il a marquées du sceau de sa divinité, des âmes qui porteront le caractère de ses sacremens, sans être ému pour elles du moindre sentiment de compassion. Le pourrois-je croire, s'il ne nous l'avoit pas lui-même révélé? Mais c'est un article de la foi que je professe. Il faut donc qu'une âme réprouvée soit bien affreuse aux yeux de Dieu, puisque la haine qu'il en conçoit, est capable de l'endurcir de la sorte, et de fermer à cette âme maudite toutes les sources de la grâce.

Mais encore qu'est-ce qui peut ainsi la défigurer aux yeux de Dieu, et en faire un objet si abominable? le péché qui vit dans elle, et qui n'y mourra jamais. Avec cette tache désormais inef-

façable, elle sera toujours pour Dieu, qui est infiniment saint, une victime de colère et de damnation. Le réprouvé pouvoit pendant la vie l'effacer, cette tache si odieuse : il pouvoit renoncer à son péché, et par-là obtenir grâce. Il étoit, par son péché, dans un état de réprobation seulement commencée, et non consommée. La mort est venue; et à ce terme fatal, le même péché que la pénitence eût pu réparer, est devenu irrémissible, parce qu'il est devenu irréparable. Cette damnation anticipée, mais seulement commencée, est devenue une damnation complète, et a reçu sa dernière consommation. Cette miséricorde, auparavant si prévenante, et si facile à s'épancher et à pardonner, s'est resserrée et retirée sans retour. Comme elle trouvera toujours le péché présent et vivant, ce sera toujours, selon l'ordre des décrets divins, un obstacle invincible qui la retiendra, et qu'elle ne pourra plus surmonter. De sorte qu'il n'y aura dans tous les siècles que la justice qui agira, que la justice qui frappera, que la justice qui vengera ses droits et qui se satisfera. Oh que je suis aveugle, si je n'apprends pas de là, 1° à redouter la justice de Dieu, et à craindre de tomber dans ses mains; 2° à redouter encore plus le péché, puisque la justice de Dieu n'est redoutable qu'à cause du péché; 3° à ne pas négliger les miséricordes du Seigneur, lorsqu'il me les offre si libéralement, mais à en faire

tout l'usage que je puis, pour me mettre à couvert de ses vengeances!

SECOND POINT.

Une autre chose non moins digne de notre étonnement, et qui ne doit pas nous remplir d'un moindre effroi, c'est que des âmes faites pour Dieu, pour le voir, pour l'aimer, pour le posséder, et pour être heureuses en le possédant, ne le verront néanmoins jamais dans l'enfer, ne l'y aimeront jamais, ne l'y posséderont jamais; et qu'au contraire, malgré toute la force du penchant et de l'inclination naturelle qui les portera vers ce premier Être, leur fin dernière et le centre de leur repos, éternellement elles le haïront, éternellement elles le blasphémeront, éternellement elles trouveront dans la connoissance qui leur restera de ses perfections infinies et dans l'idée qu'elles en conserveront, leur supplice le plus rigoureux et le sujet de leur désespoir.

Car étant d'une part séparées de Dieu, et cela par une séparation violente, comme si elles étoient à chaque instant arrachées du sein de leur Créateur; par une séparation totale, en conséquence de laquelle toute alliance entre Dieu et elles sera rompue; par une séparation éternelle, qui leur ôtera tout moyen, toute espérance de retour et de réu-

nion : et d'autre part, quoique ennemies de Dieu, étant sans cesse occupées du souvenir de Dieu, comme du plus grand de tous les biens; comme du seul bien, soit absolument et en lui-même, soit par rapport à elles, puisqu'elles n'en pourront avoir d'autre; comme d'un bien infini, qui devoit remplir tous leurs désirs et les établir dans une félicité parfaite; comme d'un bien qui leur étoit destiné, et auquel elles avoient les droits les plus légitimes; comme d'un bien dont la privation sera pour elles le comble du malheur, et qu'elles auront perdu pour de vains avantages; comme d'un bien où elles aspireront toujours par une nécessité inséparable de leur être, et que jamais elles n'obtiendront par la dure fatalité de leur état : voilà ce qui les rongera perpétuellement, et ce qui les transportera jusques à la fureur et à la rage.

Ainsi, par une contrariété de sentimens la plus cruelle, le même Dieu qu'elles regretteront et qu'elles désireront sans cesse, elles l'auront en horreur; et le même Dieu qu'elles auront en horreur, elles ne cesseront point, pour leur tourment, de le regretter et de le désirer. Désirs et regrets aussi inutiles qu'ils seront douloureux; et ce qui en fera même la douleur la plus sensible, ce sera leur inutilité. Car est-il une peine, dit saint Bernard, comparable à celle de vouloir toujours ce qui ne doit jamais être, et de ne vouloir jamais ce qui

doit toujours être ? L'âme réprouvée voudra toujours s'élever à Dieu, et c'est ce qui ne sera jamais : elle ne consentira jamais à être éloignée de Dieu, et c'est ce qui sera toujours. De tous côtés malheureuse : c'est-à-dire, malheureuse d'être abandonnée de son Dieu ; et plus malheureuse dans ce terrible abandonnement, de ressentir la perte qu'elle aura faite, et d'en comprendre toute la grandeur. Malheureuse d'être déchue de toutes ses prétentions au royaume et à l'héritage de son Dieu ; et plus malheureuse dans cette funeste décadence, de soupirer uniquement et si ardemment après ce séjour bienheureux. Malheureuse, dans la violence de ses transports, de se tourner par mille imprécations contre son Dieu ; et plus malheureuse, malgré ses imprécations et ses blasphèmes, d'être si fortement attirée vers ce suprême auteur de qui elle avoit tout reçu et de qui elle devoit tout attendre.

Hé, que ne peut-elle l'oublier ! Que ne peut-elle se délivrer de ce poids qui l'entraîne, et de cette pente qui la domine et qui la tyrannise ! L'enfer ne lui seroit plus enfer qu'à demi. Quoi qu'il en soit, c'est à moi d'examiner en quelle disposition je suis maintenant par rapport à Dieu. Ai-je lieu de croire que je lui sois uni par la grâce ? Si cela est, je ne puis l'en bénir assez, ni trop prendre de précautions pour ne me laisser pas enlever un trésor si précieux. Ai-je sujet de craindre que le péché ne

m'en ait séparé, ou qu'il ne m'en sépare bientôt? voilà sur quoi je dois me réveiller, et user de tous les remèdes les plus efficaces et les plus prompts. Vivre dans un divorce actuel avec Dieu et dans sa disgrâce, ce seroit m'exposer à un divorce éternel après la mort. Les réprouvés ne le perdront dans l'éternité, que pour avoir commencé dès cette vie à le perdre.

TROISIÈME POINT.

Ce qui doit encore bien nous surprendre dans la considération de l'enfer et dans ce que l'Évangile nous en fait connoître, c'est que par autant de miracles de la toute-puissance divine, un feu matériel agisse sur des âmes spirituelles pour les tourmenter ; que ce feu, tout matériel qu'il est, subsiste toujours, conserve toujours la même activité et la même ardeur, et n'ait pour cela point d'autre aliment qui l'entretienne que le souffle de Dieu ; que ce feu, appliqué au corps d'un damné, le brûle sans le consumer, et que ce corps, immortel au milieu des flammes dont il sera investi, n'en reçoive point d'autre impression que les douleurs cuisantes et intolérables qu'elles lui causeront ; qu'il n'y ait pas un moment où ce feu n'exerce toute sa rigueur, ni pas un moment où le corps et l'âme n'en éprouvent sans relâche toute l'âpreté et

toute la pointe ; que dans tout l'avenir il ne doive jamais y avoir un moment où ce feu s'éteigne, ni un moment qui soit enfin pour le réprouvé le terme de son supplice. Car c'est ainsi que Dieu se glorifiera aux dépens des pécheurs qui l'auront déshonoré et outragé. De l'une ou de l'autre manière, il faut que ses créatures servent à sa gloire ; et si ce n'est pas par les dons de sa miséricorde et par leur salut, ce sera par les arrêts de sa justice et par leur damnation. Comme il vouloit les récompenser en Dieu, il les punira en Dieu ; si bien qu'il ne fera pas moins éclater son pouvoir et sa grandeur dans l'enfer que dans le ciel.

Grandes et essentielles vérités, dont il ne m'est pas permis de douter. Dès que je suis chrétien, je dois convenir de tout cela et reconnoître tout cela. L'esprit de l'homme a beau raisonner et former des difficultés ; malgré toutes les difficultés et tous les raisonnemens, cet ordre de réprobation s'est déjà accompli et s'accomplit tous les jours à l'égard d'une multitude innombrable d'anges et d'hommes livrés au bras de Dieu. Il n'est donc point question de vouloir pénétrer le fond de ces principes, puisque ce sont des principes de foi ; mais ce qu'il est question d'approfondir et de pénétrer, ce sont les conséquences de ces mêmes principes, qui me regardent aussi-bien que les autres, et peut-être plus que bien d'autres. Je suis religieux, il est vrai,

et je ne saurois trop en témoigner ma reconnoissance à Dieu, qui m'a mis par-là plus en garde contre le malheur de la damnation ; mais je dois toujours me souvenir que tout religieux que je suis, je puis me damner; qu'il y a eu des religieux qui se sont damnés; que plusieurs de ceux-là mêmes, pendant un grand nombre d'années, avoient mieux vécu que moi, mais que malheureusement ils sont venus à se démentir, et que Dieu l'a permis par une juste punition de certaines négligences et de certaines infidélités où ils étoient tombés; que Dieu peut le permettre de même pour moi, et que je n'ai nul droit d'espérer qu'il me traite plus favorablement si je le sers aussi lâchement et aussi négligemment; en un mot, que personne ne sait s'il est en état de grâce ou s'il n'y est pas, et que dans cette incertitude absolue, il n'y a point d'attention que je ne doive avoir, point d'effort que je ne doive faire, point d'occasion de péril dont je ne doive m'éloigner; point d'embarras de conscience, de doute, de scrupule que je ne doive éclaircir; rien de si pénible ni de si contraire aux inclinations et aux sens, à quoi je ne doive m'assujettir pour me procurer toute l'assurance raisonnable et moralement possible : j'ai embrassé la profession religieuse pour me sauver; que seroit-ce de faire naufrage dans le port même, et d'y échouer!

CONCLUSION.

Seigneur, que vous êtes bon dans vos miséricordes ; mais que vous êtes impénétrable dans vos jugemens, et formidable dans vos châtimens ! Plus j'y pense, plus je suis saisi de frayeur ; et plus ma frayeur augmente, plus je sens croître mon amour pour vous : car je ne puis ignorer, mon Dieu, ce que j'ai mérité, et en quel abîme vous pouviez me précipiter. J'ai péché contre vous, et vous avez arrêté votre justice qui s'élevoit contre moi. Du moins pouvois-je me porter à bien des péchés où ma témérité, où ma dissipation m'exposoit, et dont votre grâce m'a préservé. Ah ! Seigneur, c'est m'avoir autant de fois retiré de l'enfer.

Vous n'avez pas eu pour tant d'autres la même providence. Qu'avoient-ils fait qui les rendît plus indignes de vos soins ? qu'avoient fait tant de solitaires et d'anachorètes, que leurs chutes déplorables ont entraînés dans la voie de perdition, et qui n'en sont jamais revenus ? A me comparer avec eux, je n'en puis conclure autre chose, sinon que vous avez usé envers moi d'une plus grande indulgence, et que si je n'ai pas été enveloppé dans la même ruine, c'est à vous seul que j'en dois rendre gloire.

Or c'est cela même qui me touche, ô mon Dieu, et qui demande de ma part une gratitude éternelle.

Il faut que le feu de l'enfer serve de cette sorte à allumer dans mon cœur le sacré feu de votre charité; il faut qu'il ranime toute ma ferveur, qu'il excite toute ma vigilance, qu'il me soutienne dans tous les exercices d'une austère pénitence, et qu'il m'en adoucisse toutes les rigueurs; il faut qu'il me rende patient dans tous les maux de la vie, constant dans toutes les observances de mon état, ardent et zélé dans tout ce qui concerne votre service et le salut de mon âme : car voilà, Seigneur, le fruit que je dois retirer de la méditation et de la vue de cet enfer, dont il vous a plu jusques à présent de me garantir, où je pourrois néanmoins encore dans la suite être condamné, et que je n'éviterai jamais qu'en m'attachant à vous par une fidélité inviolable et par la pratique de toutes les vertus chrétiennes et religieuses.

CONSIDÉRATION.

SUR LES VISITES DU SAINT SACREMENT.

Outre les heures marquées par la règle pour s'assembler devant l'autel du Seigneur, et pour y rendre à Dieu les devoirs ordinaires, chacun selon

sa piété particulière, peut, à certains temps libres, visiter le saint sacrement, et aller s'entretenir avec Jésus-Christ. Il n'y a point de dévotion plus solide que celle-là, il n'y en a point de plus conforme aux vues et aux intentions de Jésus-Christ, et il n'y en a point de plus salutaire pour nous-mêmes ni de plus utile.

PREMIER POINT.

Dévotion solide; car elle a Jésus-Christ même pour objet, non point seulement Jésus-Christ en figure ni en représentation, non point seulement Jésus-Christ dans le simple souvenir ni dans l'imagination, mais Jésus-Christ présent réellement et substantiellement, présent en personne, et comme Dieu, et comme homme; en un mot, présent tel qu'il est au plus haut des cieux et à la droite de son Père.

Quand, au pied de mon oratoire, ou en quelque autre lieu que ce soit, qui n'est ni le temple, ni l'autel de Dieu, je m'occupe de Jésus-Christ et que je m'entretiens avec lui, que je lui parle, que je l'adore, que je lui rends tous les hommages que m'inspire mon zèle et mon amour, tout cela ne se passe qu'en esprit, puisque Jésus-Christ n'est pas là en effet, que je ne suis pas véritablement devant lui ni auprès de lui, et qu'il n'est pas

véritablement devant moi ni auprès de moi; quand même, en présence de son tabernacle et dans son sanctuaire, je médite sur sa bienheureuse nativité, sur sa douloureuse et sanglante circoncision, sur les opprobres de sa croix, sur sa résurrection ou son ascension glorieuse, ce ne sont plus là que des images que je me forme, et des mystères passés dont je me retrace la mémoire; car quoiqu'il soit actuellement sur l'autel où je prie et où je fais ces saintes méditations, il n'y prend pas actuellement naissance, il n'y est pas actuellement circoncis, on ne l'y crucifie pas actuellement, et il ne ressuscite pas ni ne monte pas actuellement au ciel. Mais il n'en est pas de même à l'égard du saint sacrement: ce sacrement adorable, c'est Jésus-Christ lui-même et tout Jésus-Christ; je veux dire Jésus-Christ selon sa divinité et selon son humanité: de sorte que dans les visites que je rends à ce divin sacrement, c'est effectivement Jésus-Christ que je visite, c'est devant Jésus-Christ que je me prosterne, c'est avec Jésus-Christ que je converse: il est là dans l'état où je le viens chercher, et où je prétends l'honorer; il y est pour me recevoir, pour m'entendre, pour me répondre; il y est au milieu d'une multitude infinie d'esprits célestes, qui ne partent point de son autel; et je suis moi-même comme au milieu de cette troupe bienheureuse, à laquelle je me joins, pour offrir ensemble nos hom-

mages et notre encens à ce Dieu caché sous de fragiles espèces.

S'il y avoit un lieu dans le monde où il se fît voir d'une manière sensible et à découvert, il me semble que j'aurois de l'empressement et de l'ardeur pour l'y aller trouver, et que je serois disposé à entreprendre pour cela les plus longs voyages : je m'en ferois un mérite et une vertu, et je ne croirois pas pouvoir mieux lui marquer mon zèle et mon attachement. Or il ne seroit point plus présent partout ailleurs qu'il l'est dans son temple, et, sans qu'il soit nécessaire de le chercher bien loin, nous l'avons auprès de nous et parmi nous. Nous ne le voyons pas, il est vrai ; mais nous avons la foi, qui supplée au défaut de nos sens, ou qui y doit suppléer ; et ce que nous connoissons par la foi, nous est plus certain que tout ce que nos yeux nous peuvent découvrir.

D'où arrive-t-il donc que des chrétiens, que des religieux aient tant d'indifférence pour un sacrement où Jésus-Christ est en personne, disons mieux, pour un sacrement qui est Jésus-Christ même, et qu'ils soient si peu assidus à s'acquitter du culte qu'ils lui doivent et à lui présenter leurs adorations ? Il y a des temps dans la journée où je parois comme les autres devant ce divin sacrement ; mais à ne me point flatter, ne serai-je pas obligé de reconnoître que j'en retrancherois beau-

coup, si ce n'étoient pas des temps prescrits par l'obéissance et que j'en pusse disposer selon mon gré ? Hors de ces temps où la nécessité peut-être me fait plus agir, qu'une sincère piété, vais-je une fois et de moi-même aux pieds de Jésus-Christ, lui témoigner les sentimens de mon cœur, et lui tenir, pour ainsi dire, compagnie, dans l'extrême solitude où il s'est réduit pour moi? A peine y ai-je été quelques momens, que l'ennui me prend; et au lieu que l'amour, la reconnoissance, le respect devroient m'y attacher de telle sorte, qu'il fallût me faire violence pour m'en retirer, ce n'est au contraire qu'avec une espèce de violence que je m'y porte, et qu'autant que l'observance régulière m'y appelle.

Ce qu'il y a souvent en cela de plus étrange, c'est qu'en même temps qu'on abandonne, ou du moins qu'on néglige le sacrement de Jésus-Christ, on se fait une dévotion particulière et une pratique inviolable de visiter certains oratoires en l'honneur des saints. Si l'on y manquoit, on se le reprocheroit comme une infidélité ; et l'on ne seroit point content de soi, qu'on n'eût réparé cette omission. D'honorer les saints, c'est sans doute un pieux exercice et une dévotion louable : mais après tout notre premier devoir regarde le Saint même des saints, et tout autre doit céder à celui-là. David ne souhaitoit rien plus ardemment que d'entrer

dans le temple du Seigneur, et il se fût estimé heureux de n'en sortir jamais. Daniel, éloigné de la Judée et captif en Babylone, ouvroit chaque jour trois fois les fenêtres de sa chambre du côté de Jérusalem ; et de là, fléchissant les genoux, il adressoit sa prière au Dieu d'Israël comme s'il eût été dans son temple. Les premiers chrétiens vouloient toujours avoir avec eux le saint sacrement. Il y a eu des saints qui ont presque passé toute leur vie en sa présence, et combien y a-t-il de sociétés et de communautés où est établie cette institution si religieuse de l'adoration perpétuelle ? Enfin, s'il faut se servir ici de l'exemple même du monde, dans les cours des princes, les courtisans ne perdent jamais, autant qu'ils peuvent, la vue du maître. Or le premier maître, le premier supérieur de cette maison, c'est Jésus-Christ. Comment donc vais-je si peu à lui, surtout lorsqu'il n'y a que quelques pas à faire, et que je l'ai si près de moi ?

SECOND POINT.

Dévotion la plus conforme aux vues et aux intentions de Jésus-Christ. Le plus grand art de la politique humaine, pour ceux qui approchent les rois de la terre, et qui sont employés à leur service, est d'en étudier les inclinations et de s'y conformer. Il est souvent difficile de les connoître :

mais nous n'avons pas besoin d'une longue recherche pour nous instruire des inclinations du Fils de Dieu, le Roi des rois, et le médiateur des hommes. Il s'en est assez déclaré dans ses divines Écritures, et il nous a fait assez hautement entendre, que *d'être avec les enfans des hommes*, et de converser avec eux, *ce sont ses plus chères délices.*[1] Car c'est la sagesse increéée qui parle de la sorte ; et cette sagesse du Père, n'est-ce pas Jésus-Christ? Il ne dit pas au reste qu'il a mis sa gloire à s'entretenir avec nous, mais qu'il y a mis ses délices. Sa gloire est en mille autres choses; et c'est, par exemple, de présider à toute la nature, de régner dans le ciel et sur la terre, de commander aux esprits bienheureux, et d'en faire ses anges et ses ambassadeurs. Mais au milieu de tout cela, il nous témoigne que son inclination et son plaisir le plus sensible, est de nous voir auprès de lui et devant lui, non point précisément pour le glorifier, mais pour traiter familièrement avec lui.

Aussi quand il annonça à ses apôtres qu'il se disposoit à les quitter et à retourner dans le sein de son Père, il leur promit qu'*il ne les laisseroit point orphelins*[2] en ce monde, et que quoiqu'il les privât de sa présence visible, *il seroit néanmoins avec eux jusques à la fin des siècles.*[3] C'est ce qu'il nous promit à nous-mêmes dans leurs personnes, et c'est ce

[1] Prov. 8. — [2] Jean, 14. — [3] Matth. 28.

qu'il accomplit tous les jours dans le sacrement de nos autels. Il nous répète sans cesse de son tabernacle, ce qu'il dit alors à ses premiers disciples : *Me voilà*, et me voilà non point pour un jour ni pour une année, mais pour tous les temps à venir et *jusqu'à ce qu'ils soient tous consommés*. Je suis rentré dans le séjour de ma béatitude éternelle ; je suis remonté à cette céleste patrie : mais ne croyez pas m'avoir perdu pour cela ; mon sacrement est le supplément de mon ascension. Comme vous ne pouvez vous soutenir sans moi, je ne puis demeurer sans vous. C'est ainsi que nous parle cet aimable Sauveur, ou tel est au moins le sens de ses paroles. Or, afin qu'il demeure avec nous, il faut que nous demeurions avec lui ; car dès que nous n'aurons pas soin d'aller à lui et que nous ne serons point avec lui, il ne sera point avec nous, et nous renverserons toutes les mesures et tous les desseins de son amour.

De là je dois conclure deux choses : la première, que je ne puis rien faire de plus agréable à Jésus-Christ, que de lui rendre de fréquentes visites. Il m'appelle, il m'invite ; et le même empressement qu'il a pour m'attirer à lui, ne dois-je pas l'avoir pour répondre à de si tendres invitations ? Avec la même constance qu'il daigne bien m'attendre, ne dois-je pas aussi long-temps qu'il m'est possible, me tenir auprès de lui ? Mais parce que les diffé-

rentes occupations de la vie et les divers emplois commis à nos soins, nous retirent souvent de son sanctuaire, et ne nous permettent pas d'y rester autant que notre dévotion nous l'inspireroit, que fait une âme solidement vertueuse et toute dévouée à son divin époux ? Dans un saint désir de lui plaire, elle sait au moins ménager certaines heures, où elle va régulièrement le visiter. Elle y va le matin, pour le saluer et pour lui offrir les prémices de la journée, ou même pour la lui offrir par avance tout entière. Elle y va vers le milieu du jour, pour se recueillir et pour se remettre en quelque sorte de la dissipation où auroient pu la jeter ses fonctions extérieures. Elle y va le soir, pour prendre sa bénédiction avant le repos de la nuit ; pour reconnoître à ses pieds les fautes dont elle se sent coupable, et pour les lui confesser avec douleur ; pour implorer sa grâce et le secours de sa main toute-puissante contre ses ennemis invisibles, et contre tous les dangers auxquels elle pourroit être exposée pendant son sommeil. Tout cela ne consiste point en de longues prières, mais en des sentimens affectueux, où chacun s'arrête plus ou moins, selon le mouvement de sa piété, et la disposition présente des affaires.

L'autre conclusion est toute contraire, quoiqu'elle soit fondée sur le même principe : c'est que je ne puis guère montrer plus de mépris

pour le sacrement de Jésus-Christ, que de le délaisser; ni offenser plus sensiblement ce Dieu d'amour, que de n'avoir nul égard aux instances qu'il me fait et à la manière dont il me prévient. Car, pour reprendre la comparaison des grands du siècle et des princes, le sanctuaire de Jésus-Christ est comme le palais où il tient sa cour: or que la cour du prince se trouve déserte, c'est une confusion qu'il doit vivement ressentir, parce que c'est un signe manifeste du peu d'état que font de lui ses sujets. Et certes, ce Sauveur si indignement traité, et si justement irrité d'un pareil oubli, peut bien me faire alors le même reproche qu'il fit à ses apôtres, qui s'étoient endormis dans le jardin, pendant qu'il prioit : *Hé quoi, vous n'avez pu veiller une heure de temps avec moi ?*[1] Ils n'eurent rien à lui dire là-dessus pour se justifier, et de quel prétexte pourrois-je me servir moi-même pour excuser ma négligence? Il n'est que trop abandonné des gens du monde; et à qui est-ce d'y suppléer, sinon à des religieux qu'il a spécialement choisis, et avec qui il a voulu avoir un commerce plus intime et plus ordinaire?

TROISIÈME POINT.

Dévotion la plus utile pour nous-mêmes et pour notre avancement spirituel. Une des coutumes les

[1] Matth. 26.

plus établies dans le monde est de se visiter les uns les autres : mais qu'est-ce que la plupart de ces visites, et qu'en retire-t-on? On y perd beaucoup de temps, et quelque innocentes qu'elles puissent être, elles sont au moins fort inutiles. Souvent, par l'importunité des personnes et par le désagrément de leur conversation, elles deviennent très-ennuyeuses et très-incommodes. La paix quelquefois y est troublée par les chagrins qu'on y reçoit. Plus de fois encore la conscience y est blessée par les discours médisans qu'on y tient et qu'on y entend. Enfin ce sont presque toujours des visites dangereuses et pernicieuses par la dissipation qu'elles causent, et par la diversité des objets qui s'y présentent. Mais il n'en est pas de même des visites qu'on rend à Jésus-Christ et à son sacrement. Ce sont des visites toutes saintes, des visites toutes salutaires, des visites toutes consolantes et pleines d'une onction toute divine. Une âme y trouve mille avantages pour sa perfection, et en remporte des fruits inestimables.

Visites toutes saintes, soit par la fin qu'on s'y propose et le motif qui y conduit, soit par les actes de toutes les vertus qu'on y pratique, surtout d'une foi vive, d'une ferme confiance, d'une ardente charité, d'une humilité profonde, d'une soumission parfaite, d'une sincère contrition. Car voilà de quoi l'on doit plus communément s'y occuper,

et ce qui ne demande point tant de paroles, que de secrètes élévations du cœur.

Visites toutes salutaires, puisqu'on y va à la source même des grâces. Et en effet, comme la plénitude de la divinité habite en Jésus-Christ corporellement, c'est aussi dans le sacrement de son corps et de son précieux sang que toutes les grâces sont renfermées, et c'est de là que ce Dieu Sauveur les répand avec plus d'abondance. De sorte que les mêmes miracles qu'il opéroit autrefois à l'égard des maladies du corps, *en parcourant la Judée*,[1] il les opère à l'égard des maladies de l'âme, en demeurant dans son tabernacle. Il éclaire les aveugles, il fortifie les foibles, il guérit les infirmes, il ressuscite les morts. Mais pour obtenir de lui toutes ces merveilles, il est bien juste que nous ayons recours à lui, et que, par nos assiduités, nous l'engagions à nous les accorder.

Visites toutes consolantes : il n'y a que ceux qui se mettent en état de l'éprouver, qui le puissent connoître, et qui en puissent parler. Toute la vie de l'homme n'est que misère et affliction d'esprit; et malgré les prérogatives de la profession religieuse, chacun, comme partout ailleurs, y a ses peines. Mais qu'heureuse est l'âme affligée, qui sait où elle peut trouver le remède à ses maux, et qui va chercher auprès de Jésus-Christ sa consolation !

[1] Act. 10.

Il ne faut quelquefois qu'une visite du saint sacrement, pour changer tout à coup la disposition d'un cœur, et pour y faire succéder au trouble et à la douleur le plus doux repos et un plein contentement. On étoit venu tout triste, tout languissant; et l'on s'en retourne tout rempli de force, de courage, et même de joie. Comment cela se fait-il? C'est un secret réservé à la connoissance de Dieu. Il nous suffit de savoir que la chose arrive ainsi : mais d'en vouloir pénétrer le fond, c'est ce qui ne nous appartient pas. Contentons-nous de l'expérience de tant d'âmes saintes, qui en ont rendu et qui tous les jours en rendent encore témoignage.

Voici donc les résolutions que je forme, ou que je dois former : de renouveler ma dévotion envers le très-saint sacrement de l'autel, et de m'adresser à Jésus-Christ dans toutes les conjonctures et tous les états de ma vie. Si j'ai quelque doute à résoudre, j'irai le consulter; si j'ai quelque affaire à entreprendre, j'irai la lui recommander; si je me sens attaqué de la tentation, j'irai implorer son assistance. Dans mes tiédeurs et mes lâchetés, il me ranimera; dans mes dissipations et mes égaremens, il me rappellera à moi-même; dans mes dégoûts, mes ennuis, mes inquiétudes, dans toutes mes souffrances, soit intérieures, soit extérieures, il me consolera; en un mot, dans tous mes besoins, il

sera mon refuge et ma plus solide ressource. Au reste, ce ne sera pas seulement pour mon intérêt que j'irai à lui, ni pour les biens que j'en espère ; mais pour sa gloire et pour l'honneur qui lui en peut revenir. Ce ne sera pas seulement pour moi, mais encore plus pour lui-même. Je m'unirai de cœur avec lui ; et jouissant, autant que je le pourrai, de sa divine présence, je commencerai dès maintenant ce que, par sa grâce, je dois faire dans l'éternité bienheureuse, qui est de l'aimer et de le posséder.

CINQUIÈME JOUR.

PREMIÈRE MÉDITATION.

DU RETOUR DE L'ENFANT PRODIGUE A SON PÈRE, ET DE CELUI DE L'AME RELIGIEUSE A DIEU.

Et surgens, venit ad patrem.

Il partit aussitôt, et retourna à son père. Luc, chap. 15.

PREMIER POINT.

Le dessein de Jésus-Christ dans la parabole de l'enfant prodigue, a été de nous y proposer l'idée d'un véritable retour à Dieu et d'une sincère pénitence. Ce jeune homme emporté par le feu de l'âge, avoit quitté la maison de son père, et s'en étoit allé dans un pays étranger, pour y vivre selon son gré, et pour y jouir de sa liberté. Mais il eut bientôt lieu de reconnoître son aveuglement, et de penser à revenir dans la maison paternelle. Trois choses l'y déterminèrent : le sentiment de la misère où il se trouva réduit en très-peu de temps ; le reproche intérieur et le repentir de la faute qu'il avoit com-

mise; enfin la confiance qu'il conçut en la bonté du meilleur de tous les pères, dont il s'étoit séparé, et de qui il se promit d'être encore favorablement reçu.

Qu'est-ce que ce prodigue? N'est-ce pas moi-même; et y a-t-il un plus grand prodigue qu'une âme religieuse qui, depuis bien des années, a vécu comme moi dans la tiédeur? Quelles grâces, quels dons célestes et quels biens spirituels n'ai-je pas dissipés? Mais voudrois-je toujours persister dans mon égarement, et dois-je différer davantage à rentrer dans les voies du Seigneur, et à réparer, autant qu'il me sera possible, toutes mes dissipations? Les motifs qui inspirèrent à l'enfant prodigue une si prompte et si ferme résolution à l'égard de son père, ne sont-ils pas assez puissans pour me l'inspirer à l'égard de mon Dieu?

La première vue qui le toucha, ce fut celle de sa misère. Dans la vie licencieuse et voluptueuse qu'il avoit menée, il ne lui fallut que quelques mois pour épuiser tout son héritage, et est-il une disette pareille à celle où l'Évangile nous le fait voir? De riche qu'il étoit, le voilà dans une extrême pauvreté et dépouillé de tout. Cette liberté dont il avoit été si jaloux, il est obligé de l'engager et de la vendre. Sous la domination d'un maître dur et impitoyable, il manque de pain pour se nourrir; et il s'estimeroit même heureux d'avoir la pâture des

plus vils animaux, et de pouvoir s'en rassasier, mais on la lui refuse. C'est donc alors qu'il rentre en lui-même : car rien n'est plus capable de nous ramener à nous-mêmes, et de nous ouvrir les yeux, que l'adversité. Il compare son état présent avec l'état où il étoit auprès de son père : *Combien*, dit-il, *y a-t-il de valets et de mercenaires dans la maison de mon père, qui ont du pain en abondance, et moi je meurs ici de faim?*[1] Réflexion qui le pénètre, et qui, sans lui permettre de délibérer plus longtemps, lui fait prendre le parti de retourner dans sa famille et de s'y remettre dans le devoir.

On peut dire, et n'est-ce pas ce que j'éprouve, qu'il n'y a point de misère plus semblable à celle du prodigue, que la mienne, depuis que je me suis éloigné de Dieu, et que j'ai perdu ma première ferveur dans les exercices de la religion? Mon cœur s'est desséché, et tout l'esprit de retraite, d'oraison, de mortification, de piété s'est éteint en moi. Où est ce recueillement, cette modestie, cette vigilance, cette conscience timorée que j'avois autrefois? Je n'ai plus rien de tout cela, et je me trouve sur tout cela dans un dénûment déplorable. A quels maîtres me suis-je assujetti, en me livrant à mes désirs et à mes passions? Au lieu que je ne devois être nourri dans la maison de Dieu que du pain des anges et des délices intérieures d'une vie

[1] Luc, 15.

toute divine, je ne cherche, comme cet infortuné prodigue, qu'à me remplir de la nourriture et du gland des pourceaux; c'est-à-dire, que je ne cherche que des consolations humaines, et que les vaines satisfactions que je me puis procurer de la part des créatures, surtout de la part du monde. Encore ne les ai-je pas, ou ne les ai-je pas assez pour me contenter; car mon état malgré moi me les interdit, ou du moins ne me les accorde pas autant que je le demanderois.

Que me reste-t-il donc, et où en suis-je? Ah! combien de mercenaires, combien de chrétiens du siècle, au milieu du siècle même, s'élèvent à Dieu, goûtent Dieu, jouissent des plus douces communications de Dieu! et moi, de tout ce qui a rapport à Dieu, je ne sens rien, je ne m'affectionne à rien, je ne profite de rien. Heureux après tout que j'aie au moins quelque connoissance d'une si triste disposition, et que j'en voie le désordre et le malheur; heureux que je n'y sois pas tout-à-fait insensible! Y vivrai-je toujours, et ne ferai-je nul effort pour en sortir? Serai-je plus lent à me résoudre, que ne le fut l'enfant prodigue? Je me suis égaré comme lui; voilà le déréglement de ma vie: mais ce qui acheveroit de me perdre et ce qui mettroit le comble à ma ruine, ce seroit de ne pas revenir désormais aussi promptement que lui.

SECOND POINT.

Après avoir considéré sa misère, et l'avoir déplorée avec bien de la compassion pour lui-même, ce prodigue prit un sentiment encore plus raisonnable et plus généreux, parce qu'il étoit moins intéressé. Il se retraça dans l'esprit toutes les bontés de son père, et ce souvenir le couvrit de confusion et le saisit de douleur. Il comprit toute l'indignité de sa conduite, et il ne se dissimula rien de toute l'énormité de la faute qu'il avoit commise contre un père digne de toute sa reconnoissance et de tout son amour. Il s'en fit tous les reproches qu'un vrai regret ne manque point d'inspirer à un cœur sensible et touché de repentir. Car quoique l'Évangile ne nous marque rien là-dessus en détail, il nous le donne néanmoins assez à connoître par trois choses que le prodigue se proposa de faire en se présentant devant son père.

Avant que de se mettre en chemin, il médita ce qu'il avoit à dire, et régla lui-même la manière dont il devoit se comporter dans son retour. 1° Il résolut de se jeter aux pieds de son père; de ne chercher point à se justifier, mais au contraire de se reconnoître criminel et sans excuse; de lui en témoigner sa peine très-sincère, et de se mettre par-là en état d'obtenir grâce : *Je partirai, j'irai à mon père, et je lui dirai : Mon père, j'ai péché contre le*

ciel et contre vous.[1] Contre le ciel, qui m'ordonnoit de vous être soumis et de vous rendre tous les devoirs d'une obéissance filiale ; contre vous, envers qui j'ai fait voir tant d'ingratitude, et dont j'ai tant négligé les avis et les salutaires leçons. 2° Il ne se contenta pas de cela ; mais le mépris qu'il avoit conçu de lui-même, le porta à s'humilier encore davantage, et à ne prendre plus auprès de son père la qualité de fils, dont il se crut désormais indigne : *Je ne mérite plus d'être appelé votre fils ;*[2] et ce n'est plus ainsi que vous me devez regarder. Je n'ai point agi en fils à votre égard ; vous avez droit à mon égard de n'agir plus en père. 3° Enfin, il ne s'en tint pas à l'humiliation, en consentant à être dégradé et dépouillé du titre de fils ; mais il alla jusqu'à l'austérité de vie et à la sévérité de la pénitence, en demandant à n'avoir point d'autre place dans la maison de son père, ni d'autre traitement que les domestiques et les valets : *Comptez-moi pour un de vos serviteurs, et ne me traitez point autrement qu'eux.*[3] Ce sera beaucoup pour moi d'être admis chez vous à cette condition, et ce sera beaucoup pour vous de me l'accorder. Quel langage de la part de ce jeune homme autrefois si indocile, si présomptueux, si amateur de sa personne, et si adonné à son plaisir ! Quel changement et quelle conversion !

[1] Luc, 15. — [2] Ibid. — [3] Ibid.

Voilà ce qu'opère dans une âme pénitente la douleur qui la presse, et voilà ce qu'elle doit opérer en moi. Le père du prodigue avoit-il jamais rien fait pour son fils, qui puisse égaler toutes les faveurs et toutes les miséricordes dont je suis redevable à la providence de mon Dieu? Y puis-je penser, sans en avoir le ressentiment le plus tendre et le plus affectueux; ou puis-je n'y pas penser, sans être le plus méconnoissant et le plus ingrat de tous les hommes? Cette pensée d'un Dieu si bon, et surtout d'un Dieu si bon envers moi, pour peu que je m'applique à la bien pénétrer, me touchera infailliblement le cœur avec le secours de la grâce; et le sentiment de ma contrition, s'il est dans le degré nécessaire, ne manquera pas de produire ces trois effets, qui sont essentiels à la pénitence.

1° De recourir promptement à Dieu, de me prosterner en sa présence, de lui faire l'aveu de tous les relâchemens de ma vie, de les détester de bonne foi à ses pieds et de les pleurer amèrement. J'ai péché, mon Dieu, *j'ai péché contre vous*,[1] non pas une fois, comme l'enfant prodigue contre son père, mais presque autant de fois que j'ai vécu de momens. Je n'entreprends point d'entrer avec vous en de vaines justifications, ni de me couvrir de faux prétextes; mon cœur me démentiroit, et les lumières de votre sagesse me confondroient. Ah!

[1] Luc, 15.

j'ai péché, Seigneur, plus encore que je ne le connois, et autant que vous le connoissez mieux que moi. Je viens tout confesser devant vous, et pour vous fléchir en ma faveur, je n'ai à vous présenter que cette confession douloureuse et que mes larmes.

2° De me mépriser moi-même, et de sentir d'autant plus mon indignité, que je suis dans une profession plus sainte. Hélas! Dieu vouloit faire de moi un religieux : mais le suis-je en effet? J'en ai le nom parmi les hommes, j'en ai les apparences; mais en ai-je le fonds? Chose étrange! ce nom de religieux que je porte devoit m'être un sujet de gloire, et c'est pour moi un sujet de confusion. Car de quoi dois-je plus rougir, que de passer pour religieux et de ne l'être pas? Ai-je lieu de m'étonner après cela, Seigneur, que vous ne me favorisiez pas de ces grâces spéciales et de ces communications divines, dont vous gratifiez tant de parfaits religieux? Ce sont proprement vos enfans, parce qu'ils vous honorent et qu'ils vous servent comme un père; et c'est aux enfans qu'est réservé le pain des enfans. Je ne puis ni le demander, ni l'attendre.

3° De me condamner à tout ce qu'il y a dans la vie religieuse de plus pénible, de plus austère, et de m'y assujettir : ne voulant m'épargner en rien, et ne souhaitant point de l'être; acceptant tous

les dégoûts et toutes les répugnances que je pourrai avoir à supporter dans mon retour; agréant que Dieu me laisse éprouver toute la pesanteur du fardeau, sans me l'adoucir. N'est-ce pas assez, mon Dieu, que vous ne me rejetiez pas de votre maison? Du reste, je n'y ai pas vécu comme un fils docile et obéissant : il est juste que vous m'y traitiez comme *un mercenaire* et un esclave. C'est ainsi que pense une âme contrite; c'est ainsi qu'elle agit; et c'est ainsi que je dois penser moi-même, que je dois parler et agir.

TROISIÈME POINT.

Malgré tout ce que le prodigue avoit projeté de dire à son père et de faire en sa présence, il pouvoit craindre de n'en être pas écouté. Plus il se reconnoissoit criminel, moins il avoit lieu d'espérer un favorable accueil, et le désordre de sa conduite devoit naturellement lui inspirer de la défiance. Mais il se souvint qu'il retournoit à un père, et qu'un père est toujours père, et ne peut oublier ce qu'il est. Aussi dans la résolution qu'il prit et dans le dessein qu'il forma de son retour, il ne dit pas : *J'irai* à mon maître, ni à mon juge, mais *à mon père.*[1] Ce nom de père le rassura; et la confiance prenant le dessus, elle bannit de son cœur toute crainte et ne lui permit plus de délibérer.

[1] Luc, 15.

Soutenu donc d'une confiance si ferme et si solidement fondée, il part, il marche, il arrive, il approche de son père, qui lui fait bien éprouver sur l'heure qu'il ne s'étoit pas trompé dans l'espérance qu'il avoit conçue : car, du moment que le père aperçoit son fils, il va au-devant de lui, il l'embrasse et lui donne le baiser de paix, il l'introduit tout de nouveau dans sa maison, et, sans éclater en des reproches amers sur le passé, il assemble toute sa famille pour leur témoigner sa joie et pour leur en faire part. Ce n'est point encore assez : bien loin de traiter en mercenaire et en esclave ce dissipateur et ce prodigue, qui s'étoit réduit, par ses dépenses excessives, dans un état si misérable et si pauvre, il veut qu'on le revête d'une robe neuve, qu'on tue pour lui le veau gras, qu'on prépare un grand souper, et qu'on l'accompagne d'une agréable symphonie, afin qu'il ne manque rien à cette fête. Pourquoi tout cela? *Ah!* s'écrie ce père si bon et si tendre, *c'est que mon fils étoit mort, et que le voilà ressuscité; c'est qu'il étoit perdu, et que je l'ai heureusement retrouvé.*[1]

Or, il en est de même à l'égard d'un pécheur qui revient à Dieu, et que Dieu reçoit : il en sera de même à mon égard; et dès que j'irai à Dieu dans le sentiment d'une vraie componction, et que je m'humilierai devant lui dans la vue de mes ingra-

[1] Luc, 15.

titudes et de mes infidélités, je le trouverai encore mieux disposé en ma faveur que le père de l'enfant prodigue ne l'étoit en faveur de son fils. Il est vrai que, selon les règles de sa justice, il pourroit me rejeter, et que si je n'avois point d'autre fonds sur quoi je pusse compter, que mes œuvres et que ma vie, il auroit droit de me renoncer pour toujours et de me refuser tout accès auprès de lui : mais j'ai toute sa miséricorde pour garant de ma confiance ; et en même temps que je penserai à satisfaire moi-même sa justice, je puis me répondre de cette miséricorde sans mesure, qui ne demande qu'à se répandre et qu'à s'exercer.

Je ne dois donc point écouter les craintes et les défiances que la nature m'inspire, et par où les ennemis de mon salut et de ma perfection tâchent de me retenir. Je ne dois point m'étonner de toutes les difficultés que je prévois, et de toutes les répugnances que je sens à les combattre et à les vaincre. Fussent-elles mille fois encore plus grandes, la pénitence me doit mettre dans une ferme disposition d'endurer tout : mais, du moment que je m'y serai bien établi, et que, dans cet esprit, je ferai les premiers pas pour aller à Dieu, l'expérience me détrompera bientôt des fausses idées qui me troubloient, et des vaines alarmes que me causoit la vue de mes foiblesses et de mes égaremens. Au lieu de trouver un Dieu sévère et inexorable, je

trouverai un Dieu plein de bonté et de tendresse pour moi. Il n'oublie pas même ceux qui le fuient; que fera-t-il pour ceux qui le cherchent?

Ainsi, tout offensé qu'il peut être, et quelque sujet qu'il puisse avoir de me bannir de sa présence, voici néanmoins ce que j'ose me promettre de sa part : 1° C'est qu'il viendra lui-même au-devant de moi pour m'aplanir le chemin, et pour me faciliter vers lui le retour que je médite. 2° C'est qu'il m'accordera une prompte rémission de toutes mes fautes, et qu'il se relâchera infiniment de la satisfaction qui lui en est due. 3° C'est qu'il me secondera par des grâces toujours nouvelles dans tous les efforts que j'aurai à faire, soit pour me relever, soit pour me soutenir et pour persévérer. 4° C'est que, non content de me voir rentré dans la voie de mes observances, il s'appliquera à m'y avancer et à m'y perfectionner; de sorte qu'il ne tiendra qu'à moi de regagner tout ce que j'ai perdu, et de parvenir au rang des âmes les plus parfaites. D'autres que moi, après avoir comme moi vécu dans le relâchement, sont ensuite devenus des modèles de régularité et des saints. 5° C'est qu'au milieu de tout cela, sans que je lui demande ses consolations divines, ni que j'y prétende, il les répandra sur moi avec une espèce de profusion, et qu'il saura bien me dédommager des victoires que je remporterai pour lui, et des sacrifices que je lui ferai. Que

me faut-il davantage, et puis-je encore balancer un moment sur le parti que je dois prendre ?

CONCLUSION.

Père des miséricordes, Dieu d'espérance et de paix, Seigneur, soyez béni de la sainte résolution que votre grâce m'a inspirée, et daignez, par cette même grâce, m'y confirmer. Je reviens à vous, et me voilà à vos pieds, confus et humilié, mais rassuré par vous-même, et comptant sur votre bonté paternelle : car c'est vous-même, ô mon Dieu! qui m'avez fait entendre votre voix pour me rappeler : ai-je à craindre que vous me fermiez votre sein pour ne me pas recevoir ?

Que vous dirai-je, Seigneur, et par où puis-je vous fléchir, ou plutôt, qu'ai-je autre chose à faire pour cela, que de rallumer tout mon zèle pour vous, et de recommencer tout de nouveau à vous servir ? Ce ne sont point des paroles que vous voulez, ce sont des effets. Mais après tout, Seigneur, quoi que je fasse, ce ne seroit rien encore, si vous me traitiez selon toute la sévérité de vos jugemens. *Qu'est-ce qu'un homme, pour répondre à un Dieu*,[1] et pour entrer en compte avec lui ? Ah! mon Dieu, toute ma ressource, c'est votre cœur, ce cœur de père. Malheur à quiconque voudroit m'ôter là-des—

[1] Job, 9.

sus ma confiance : ce séroit m'éloigner de vous pour jamais.

Je la conserverai donc précieusement, cette confiance qui vous a ramené tant d'âmes, et je m'y laisserai conduire. Bien loin de me rendre moins vigilant et moins attentif sur mes devoirs, elle me les fera pratiquer avec beaucoup plus de ferveur, parce que je les pratiquerai par reconnoissance et par amour; bien loin de flatter ma délicatesse et de me tenir lieu de prétexte pour m'épargner les rigueurs d'une vie pénitente, plus elle vous représentera à moi comme un Dieu propice et miséricordieux, plus elle me fera comprendre mon injustice envers vous et la grièveté de mes offenses ; et, par-là même, plus elle m'animera à les réparer et à vous venger de moi-même par toutes les austérités de la mortification religieuse. Vous agréerez sur cela, Seigneur, mes foibles efforts, et vous les seconderez ; vous aurez égard à ma bonne volonté et à la droiture de mes intentions : le retour sera réciproque de vous à moi, et de moi à vous ; la réconciliation sera parfaite, et, par votre secours tout-puissant, elle durera dans tous les siècles des siècles.

SECONDE MÉDITATION.

DU RÈGNE DE JÉSUS-CHRIST DANS L'AME RELIGIEUSE.

Tollite jugum meum super vos, et invenietis requiem animabus vestris.

Prenez sur vous mon joug, et vous trouverez le repos de vos âmes. Matth., chap. 11.

PREMIER POINT.

Il ne suffit pas, en retournant à Dieu, que je travaille à détruire dans moi la sensualité et l'amour-propre, qui ont été les principes de tous mes relâchemens; il faut encore que j'y fasse régner Jésus-Christ, ou plutôt, c'est en établissant par la grâce le règne de Jésus-Christ dans mon cœur, que j'y détruirai l'empire des sens et l'amour de moi-même.

Ce règne de Jésus-Christ est tout intérieur ; et il consiste à bannir de mon âme tout autre esprit que celui de Jésus-Christ, à ne juger de rien que selon les maximes de Jésus-Christ, à n'aimer rien que selon les sentimens de Jésus-Christ, à faire

vivre en moi, par une pratique constante et habituelle, toutes les vertus de Jésus-Christ; tellement que ce soit Jésus-Christ qui me gouverne en tout, qui me règle en tout, qui me fasse tout entreprendre et tout accomplir.

Ce règne de Jésus-Christ n'est point de ce monde; c'est-à-dire que ce n'est point un règne où Jésus-Christ, comme les autres rois, se montre dans la pompe et dans l'éclat, ni où, par la puissance des armes, il cherche à étendre ses conquêtes et à s'acquérir des sujets : au contraire, il ne se fait voir que dans les états les plus pauvres, les plus obscurs, les plus humilians; et s'il remporte des victoires, c'est par l'attrait de ces mêmes états où il s'est abaissé et où il a voulu se réduire. Une âme touchée de le voir marcher devant elle comme son chef, et de lui voir prendre la route la plus épineuse et la plus étroite, se sent excitée à le suivre; elle se livre à lui tout entière, et s'abandonne sans réserve à sa conduite : par quelque voie qu'il lui plaise de l'appeler, elle y entre généreusement, elle s'y attache inviolablement, elle y persévère et elle y avance constamment : ses exemples sont des ordres pour elle, et elle auroit honte qu'il y eût une difficulté qui l'arrêtât, lorsque son divin maître les veut éprouver toutes, et qu'il lui apprend à les surmonter. *Allons*, dit-elle comme saint Thomas, *et mourons avec lui. L'esclave n'est point au-dessus*

de son souverain Seigneur,[1] ni la créature au-dessus de son Dieu. C'est donc lui qui la mène, lui qui lui donne, à chaque pas qu'elle fait, l'impression et le mouvement; lui qui la détermine, qui l'encourage et qui la soutient : c'est une soumission sans réserve, et la dépendance est parfaite.

Voilà à quoi notre Sauveur nous invite, quand il nous dit : *Prenez sur vous mon joug et portez-le.*[2] Il adresse cette invitation à tous les chrétiens en général, mais en particulier aux religieux. Car elle regarde diversement les uns et les autres. S'il exige des chrétiens qu'ils se chargent de son joug, ce n'est, dans la rigueur de la lettre, que par rapport aux préceptes de sa loi; mais ce qu'il exige des religieux va jusques aux conseils et à la plus sublime perfection. Du reste, il veut que ce soit nous-mêmes qui nous soumettions à ce joug du Seigneur; et en nous donnant la grâce de la vocation religieuse, il ne nous a pas dit : recevez mon joug que je vous impose, mais, prenez-le et mettez-le vous-mêmes sur vous. Il ne lui seroit point assez glorieux de nous entraîner par violence après lui : il demande à régner par amour, et non par force ni par contrainte.

Est-ce ainsi qu'il règne sur moi et dans moi? Veux-je en effet ne me conduire désormais que par lui et que selon lui? Le veux-je, dis-je, en effet?

[1] Jean, 11. Matth. 10. — [2] Matth. 11.

Car jusques à présent je ne l'ai voulu qu'en apparence. Depuis tant d'années ce qui m'a conduit, ce sont les désirs de mon cœur, auxquels je n'ai jamais eu le courage de résister, et que j'ai au contraire toujours cherché à satisfaire ; ce sont mes inclinations naturelles, que je n'ai jamais pu me résoudre à combattre, et au gré desquelles j'ai toujours vécu ; ce sont mes sens, que j'ai flattés et que j'ai écoutés, sans jamais les contredire ni les mortifier dans les moindres choses ; c'est le monde, dont je n'ai point quitté l'esprit en quittant ses biens, et dont peut-être j'ai conservé sous un saint habit, les sentimens les plus profanes, pour ne pas dire les plus criminels ; ce sont mes vues particulières, soit de vaine gloire et d'ambition, soit d'intérêt propre et de recherche de moi-même. Car tout cela n'est que trop ordinaire jusque dans la religion ; et quoique les objets y soient différens, ce sont néanmoins les mêmes passions. Voilà l'esclavage où j'ai passé une grande partie de ma vie : voilà les maîtres à qui j'ai obéi ; et dois-je être surpris que, sous de tels maîtres, je sois tombé en de si déplorables égaremens ?

Or n'est-il pas temps de faire place à Jésus-Christ, et de l'établir dans mon âme, comme dans son royaume, pour la posséder et pour y dominer ? Est-il un meilleur maître ? en est-il un plus sage et plus éclairé ? Il est *la sagesse même de Dieu*, *et il a*

les paroles de la vie éternelle. [1] Que me demande-t-il que de saint, que de raisonnable, que de conforme à la plus droite justice et à l'équité, que d'utile et de salutaire pour moi? Mais surtout, que me demande-t-il, qu'il n'ait pratiqué avant moi? Ne seroit-ce pas une indignité, que la condition me parût trop dure, d'aller après mon Sauveur, de me joindre à lui, d'agir avec lui et sous lui, d'aimer ce qu'il a aimé et de faire ce qu'il a fait?

SECOND POINT.

Il m'est d'autant moins permis de me soustraire à ce règne de Jésus-Christ dans moi, qu'il est plus solidement établi et mieux fondé. Le seul christianisme nous soumet tous au joug de cet Homme-Dieu, notre législateur et notre maître. Être chrétien, ou plutôt se dire chrétien, et ne vouloir pas se laisser conduire par Jésus-Christ, ne vouloir pas entrer dans la voie qu'il nous a tracée, ni recevoir de lui l'ordre qui doit diriger toutes nos actions et régler toutes nos démarches, c'est une contradiction.

Pourquoi, dans notre baptême, avons-nous renoncé au démon, à la chair, au monde et à ses pompes? N'a-ce pas été pour faire entendre que nous ne voulions point nous assujettir à leur

[1] 1. Cor. 1. Jean, 6.

empire, ni nous asservir sous une si honteuse domination? Pourquoi avons-nous été en même temps marqués du sceau et du caractère de Jésus-Christ? N'a-ce pas été pour nous revêtir de ses livrées, et pour reconnoître à la face des autels, par une profession solennelle, que nous lui appartenions, et que nous lui étions spécialement dévoués? Qu'est-ce que son Évangile? n'est-ce pas sa loi? et pourquoi l'avons-nous embrassée, cette loi, si ce n'est pour dépendre du souverain Seigneur qui nous l'a imposée? Enfin, c'est la foi même qui nous enseigne que nous sommes les membres de Jésus-Christ, et qu'il est notre chef; que nous sommes son troupeau, et qu'il est notre pasteur; que nous sommes son Église, et qu'il est notre pontife; que nous sommes son peuple, sa conquête, le prix de son sang, et que nous ayant achetés de son sang, il s'est acquis un droit incontestable sur nous. Quand donc je n'aurois égard qu'à ces raisons communes et générales, je ne puis jamais, sans injustice, me départir de l'attachement inviolable et de l'entière obéissance que je dois à ce divin Sauveur. C'est à lui de parler, et à moi de l'écouter. Or il parle en effet, il ordonne : l'Évangile qu'il nous a prêché subsiste toujours, et c'est sa parole, ce sont ses commandemens et ses ordonnances. Refuser de m'y conformer, ne seroit-ce pas une révolte, ne seroit-ce pas en quelque sorte renoncer à mon bap-

tême, ne seroit-ce pas tomber dans une espèce d'apostasie?

Ce seroit plus encore par rapport à moi, puisque j'ai un engagement particulier qui me lie à Jésus-Christ, et qui lui donne un nouveau droit sur toute ma personne : c'est la qualité de religieux. Qu'ai-je fait en me consacrant à la religion? Je me suis hautement et singulièrement déclaré disciple de Jésus-Christ, son imitateur en tout, et son sujet, prêt à tout abandonner, à tout faire et à tout souffrir pour son service. J'ai considéré l'état religieux comme une sainte milice, où je m'enrôlois pour combattre sous l'étendard de Jésus-Christ, et pour agir sous ses ordres, comme un soldat agit sous ceux de son général. C'est pour cela que je me suis uni à lui par trois vœux, qui sont désormais trois liens indissolubles. Par ces trois vœux, je l'ai mis dans une pleine possession de moi-même, et je lui en ai fait un don absolu et irrévocable. Je lui ai sacrifié tous les biens du monde par le vœu de pauvreté; je lui ai soumis tous mes sens par le vœu de chasteté; et par le vœu d'obéissance, je me suis dépouillé pour lui de ma propre volonté. Tellement qu'il ne me reste rien qui ne soit à lui, et qu'il n'ait en sa disposition. Or, après m'être engagé de la sorte, puis-je me rétracter; et ne serois-je pas un parjure, si je venois à lui manquer de fidélité après des sermens si juridiques et si authentiques?

De quelque manière donc qu'il dispose de moi : soit qu'il m'élève ou qu'il m'abaisse ; soit qu'il me console, ou qu'il m'afflige ; soit qu'il me destine à cette place, ou à telle autre ; soit même à l'égard de l'âme et des voies intérieures, qu'il me fasse marcher dans les ténèbres ou dans la lumière, dans les peines et les désolations, ou dans l'abondance des douceurs célestes : à tout cela qu'ai-je à dire autre chose, sinon qu'il est le maître, et que je suis entre ses mains. Oui, il est le maître ; il est le mien, et je n'en veux point d'autre. Je l'ai choisi, et à Dieu ne plaise que je m'en détache jamais ! S'il n'a pas eu jusques à présent dans mon cœur toute la place qu'il y devoit occuper, je la lui rends tout entière. Je veux qu'il y règne seul, et qu'il y exerce tout son pouvoir. Je ne veux plus rien estimer que selon son estime, plus rien désirer que selon ses inclinations, plus rien rechercher que ce qu'il a recherché lui-même. Tout ce qu'il méprise, je le veux mépriser comme lui ; et tout ce qu'il condamne, je veux comme lui le condamner. C'est ainsi que je lui garderai la foi que je lui ai jurée, et qui doit être éternelle.

TROISIÈME POINT.

Ce n'est point, comme le monde se le figure, un fardeau pesant, ni un joug difficile à porter,

que le règne de Jésus-Christ dans une âme religieuse. A n'en croire que les apparences, il semble que ce soit une dure servitude; mais dès qu'on vient à en faire l'épreuve, on y goûte la plus heureuse liberté, qui est celle des enfans de Dieu, et l'on y jouit du repos le plus inaltérable. Non pas que ce ne soit toujours un fardeau et un joug; mais c'est le joug du Seigneur, auquel nous nous sommes voués, c'est son fardeau; et, selon le témoignage qu'il en a rendu lui-même, *son fardeau est léger et son joug est doux.*[1]

Aussi ce maître si libéral nous a-t-il promis un double centuple, c'est-à-dire une double félicité; l'une présente et pour cette vie même, l'autre future et pour l'éternité bienheureuse. Car c'est ainsi qu'il s'en est expliqué dans les termes les plus formels : *Quiconque aura tout quitté pour moi, père, mère, frères, sœurs, maison, héritage, en recevra le centuple dès maintenant, et ensuite possédera la vie éternelle.*[2] Il ne dit pas seulement que nous recevrons ce centuple après la mort, mais que nous le recevrons *dès maintenant.* Le dégagement du cœur, l'affranchissement de tous les soins de la vie, le témoignage d'une bonne conscience, la paix intérieure, les impressions secrètes de l'esprit de Dieu, qui se communique à l'âme religieuse et qui la remplit d'une joie toute pure et toute cé-

[1] Matth. 11. — [2] Marc, 10.

[illegible]este : cela seul vaut mieux que tout ce que nous avons quitté dans le monde, et que tout ce que nous y aurions pu posséder.

J'en puis bien juger par moi-même. Quelque imparfait que je sois, il y a eu de temps en temps [illegible]s jours de grâce et de ferveur, où, plus fidèle à [illegible]es devoirs et à toutes mes observances, je vivois [illegible]lus régulièrement, et j'accomplissois avec plus de [illegible]le et plus d'ardeur les obligations de mon état. [illegible] n'étois-je pas alors beaucoup plus content? [illegible]uvois-je le joug de Jésus-Christ trop fatigant [illegible] moi, et ne sentois-je pas au contraire à le [illegible]r, une certaine douceur qui me dédommag[illegible] pleinement des violences qu'il falloit me faire? Je [illegible]stimois heureux, et je l'étois en effet : mais quan[illegible]je cessé de l'être? C'est lorsque je me suis re[illegible]t que me laissant entraîner par ma foiblesse n[illegible]elle, je me suis en quelque sorte soustrait à [illegible]conduite et à l'empire du maître qui me gouv[illegible]it. Mes passions se sont réveillées, mes inclinatio[illegible]t pris le dessus, je les ai suivies; et n'ai-je pas [illegible]le fois éprouvé qu'il m'eût été sans compara[illegible]n plus doux et plus avantageux de suivre const[illegible]ment les voies de mon Sauveur, et de ne m'é[illegible] jamais de la sainte règle qu'il m'a [illegible]s exemples qu'il m'a donnés?

[illegible] je veux retrouver ce centuple ou ce bon[illegible]eu[illegible]ie présente, que j'ai perdu tant de fois

par ma faute; je dois le chercher auprès de Jésus-Christ : c'est-à-dire que je dois tout de nouveau me dévouer à Jésus-Christ; que je lui dois soumettre toutes mes puissances, toutes mes vues, toutes mes œuvres; en sorte qu'il soit comme l'âme de mon âme, et que je ne vive plus que par lui et qu'en lui : vie d'autant plus précieuse que c'est le gage certain d'une autre vie et d'un autre centuple qui en doit être l'éternelle récompense; car si Jésus-Christ m'appelle à sa suite, et s'il veut que je le fasse dès à présent régner dans mon cœur, c'est afin de me faire un jour régner avec lui et de me rendre participant de sa gloire. Les rois de la terre élèvent leurs favoris et récompensent la fidélité de leurs sujets, mais non pas jusqu'à leur faire part de leur royaume. Ce n'est qu'en servant ce Seigneur des seigneurs et ce Roi du ciel, qu'on obtient une couronne, et une couronne d'immortalité. Quand je n'aurois rien à espérer de lui en ce monde, ne seroit-ce pas assez de cette couronne immortelle pour payer abondamment tous mes services?

CONCLUSION.

Venez, Seigneur, venez prendre possession d'une âme qui vous appartient par tant de titres, et qui vous est encore plus acquise que jamais par le don qu'elle vous fait d'elle-même. Rentrez dans un

cœur où vous devez seul régner, et banissez-en tout ce qui m'éloignoit de vous et qui vous éloignoit de moi. Vous êtes un Dieu jaloux; vous ne voulez point de partage, et vous m'avez déclaré dans votre Évangile, que je ne pouvois être à deux maîtres : quel autre puis-je choisir que vous, et à quel autre ne dois-je pas renoncer pour vous ?

Ainsi l'ai-je voulu, Seigneur, lorsque je me suis retiré dans votre sainte maison, qui est proprement votre royaume sur la terre, et que j'ai commencé à porter vos livrées, en portant l'habit religieux. Que ce sentiment n'a-t-il été plus ferme et plus durable ! Mais il est encore temps de le renouveler et de le reprendre. *Vous êtes mon Seigneur et mon Dieu :*[1] c'est l'hommage que vous rendit un de vos apôtres en revenant de son infidélité, et c'est celui que je vous rends dans une humble confusion et un repentir véritable de mes égaremens passés. Commandez ; me voici prêt à tout pour vous obéir : en quelque état que vous vous présentiez à moi, soit dans la splendeur de votre gloire ou dans l'humiliation de votre croix, et quelque route qu'il vous plaise de me faire tenir avec vous et après vous, vous me trouverez toujours également soumis et toujours disposé à marcher. Vous m'appellerez, et je vous répondrai ; vous m'inspirerez, et j'agirai ; vous me ferez entendre vos divines volontés, et

[1] Jean, 28.

je m'y conformerai : tout cela par amour ; car vous êtes un Dieu d'amour, et c'est par l'amour que vous régnez dans les âmes fidèles, et que vous y exercez votre plus puissante domination.

TROISIÈME MÉDITATION.

DE L'HUMILITÉ DE JÉSUS-CHRIST DANS L'INCARNATION.

Semetipsum exinanivit.

Il s'est anéanti lui-même. Philip., chap. 2.

PREMIER POINT.

C'est un mystère incompréhensible à l'esprit humain que le mystère de l'incarnation ; et il n'y avoit que l'Esprit de Dieu qui pût nous en donner une juste idée, ni bien l'exprimer. Or il l'a fait dans cette seule parole, qui comprend tout le fond et toutes les merveilles de ce mystère adorable : *Dieu s'est anéanti.*[1] Voilà le grand secret caché dans

[1] Philip. 2.

Dieu durant toute l'éternité, et révélé dans le temps.

Qu'est-ce que l'incarnation du Verbe ? c'est l'anéantissement d'un Dieu : cela dit tout. Il s'est anéanti, ce Dieu de majesté, comment ? parce qu'étant Dieu il s'est fait homme, et que de l'homme à Dieu qui est le souverain Être, ou de Dieu à l'homme qui n'est qu'un néant, il y a une distance infinie. Après cela, je ne vois plus rien qui m'étonne dans tous les autres mystères de la vie de Jésus-Christ : car qu'un Dieu fait homme embrasse la pauvreté, les mépris, les souffrances, la croix, ce sont les suites et comme les engagemens de l'humanité dont il s'est revêtu ; mais qu'un Dieu, tout Dieu qu'il est, ait voulu se faire homme, c'est à quoi il n'a pu être porté que par un excès d'amour, et à quoi il n'a pu avoir d'autre engagement qu'une charité sans bornes. Si un homme se réduisoit à l'état d'un vil insecte, à l'état d'une fourmi, on diroit qu'il s'est détruit lui-même, et qu'il s'est mis dans une espèce d'anéantissement ; mais que seroit-ce là néanmoins en comparaison d'un Dieu incarné ? Car enfin, entre un homme et le plus petit insecte, il y a toujours quelque proportion ; au lieu qu'il n'y en eut jamais et que jamais il n'y en aura entre l'homme et Dieu.

Encore l'Écriture ne se contente-t-elle pas de nous apprendre que ce Fils unique de Dieu s'est

fait homme ; mais elle se sert d'un terme qui nous donne à connoître qu'il a choisi dans l'homme ce qu'il y a de plus grossier et de plus terrestre, qui est la chair : *Le Verbe s'est fait chair.*[1] Cette chair si méprisable, cette chair sujette à tant de misères, cette chair qui nous est commune avec les bêtes, il se l'est associée et se l'est rendue commune avec nous. Mais ne devoit-il pas au moins en se faisant homme, se faire d'abord homme parfait; c'est-à-dire, se délivrer des foiblesses de l'enfance, et venir tout à coup au monde tel que fut formé le premier homme? Non : il a voulu être conçu dans les entrailles d'une Vierge, il a voulu demeurer neuf mois dans le sein de sa mère comme les autres enfans, il a voulu naître enfant comme eux, et s'assujettir à toutes les humiliations et toutes les infirmités de cet âge.

Ce n'est pas tout : car quoiqu'il se fît enfant, il pouvoit du reste se faire monarque, indépendant, souverain. Il le pouvoit; mais c'est ce qu'il n'a pas voulu : il a voulu dépendre; et qui plus est, il a voulu se faire *esclave.*[2] Il est vrai, selon le témoignage et l'expression de l'Apôtre, qu'*il n'en a pris que la forme,*[3] et que, sous cette forme d'esclave, il étoit Roi en effet, et Roi de l'univers : mais c'est cela même qui doit bien nous surprendre, que lui, qui étoit le maître et le Roi du monde entier, il se

[1] Jean, 1. — [2] Philip. 2. — [3] Ibid.

soit abaissé jusqu'à la forme d'un esclave pour s'humilier davantage et pour s'anéantir. O abaissemens, ô anéantissemens de mon Dieu, que vous êtes inconcevables !

Mais ne dois-je pas ajouter, pour ma confusion, qu'une chose est presque aussi difficile à concevoir et à croire ; c'est qu'à la vue de ces abaissemens d'un Dieu, je nourrisse dans mon cœur un orgueil qui ne se fait que trop sentir à moi, et qui ne se fait même que trop sentir aux autres dans les rencontres ? Puis-je soutenir la moindre humiliation qui m'arrive ? puis-je supporter la moindre parole qui me blesse ? puis-je recevoir avec docilité et sans aigreur le moindre avis que me donnent ceux que Dieu a chargés de ma conduite ? Combien suis-je délicat à la plus légère répréhension ? combien suis-je jaloux de certaines préférences et de certaines distinctions ? combien y suis-je sensible, soit lorsqu'on me les refuse, ou lorsqu'elles me sont accordées ? Bien loin de vouloir descendre, comme mon Sauveur, je voudrois toujours monter ; et, de degré en degré, il n'y a rien dans mon état où je ne voulusse parvenir. *Terre et cendre, pourquoi vous enorgueillissez-vous, et de quoi ?*[1] Ce reproche du Saint-Esprit convient à tout homme, puisque tout homme, de son fonds, n'est qu'un sujet de mépris : il convient encore plus à tout chrétien,

[1] Eccles. 10.

puisque tout chrétien, par le caractère de sa foi, adore un Dieu anéanti ; mais à combien plus forte raison me convient-il, à moi religieux, à moi spécialement obligé, comme religieux, de prendre tous les sentimens de Jésus-Christ? Hélas! sous un saint habit et sous un vêtement d'humilité, j'ai peut-être plus d'orgueil et plus d'envie de m'élever, que je n'en aurois eu dans le monde. N'est-ce pas démentir ma profession? n'est-ce pas me démentir moi-même?

SECOND POINT.

En même temps que le Verbe divin s'est humilié si profondément et jusqu'à s'anéantir, c'est de ce néant même où l'humilité l'a réduit, que Dieu a tiré sa plus grande gloire; et c'est par-là que le Fils unique de Dieu, en réparant la gloire de son Père, a tout à la fois opéré le salut de l'homme. Combien de mérites, combien d'effets merveilleux de grâce et de sainteté, ce néant a-t-il produits? Car c'est là-dessus qu'est fondée toute notre justification, et c'est ce qui nous a enrichis de tous les dons célestes et de tous les trésors de la miséricorde du Seigneur. De sorte que ce néant a été plus glorieux à Dieu, plus salutaire aux hommes, plus fécond dans ses fruits sacrés et ses admirables opérations, que tous les autres états de splendeur et de ma-

jesté où le Sauveur a paru, et où il eût pu paroître. O puissance infinie du Très-Haut! ô abîme de sagesse! Que vous êtes impénétrable, Seigneur, dans vos conseils, et que vous y êtes adorable! Sur l'humiliation la plus étonnante, vous savez établir votre plus sublime grandeur, et dans le plus prodigieux abaissement, vous trouvez de quoi vous élever, et de quoi nous sauver et nous sanctifier.

Voilà quelle est par rapport à moi-même et avec une juste proportion, la vertu et le pouvoir de l'humilité. Quels que soient sur moi les desseins de Dieu, je dois être persuadé qu'il ne fera jamais rien de grand dans moi, qui n'ait le néant de mon humilité pour principe et pour fondement. Dès que je voudrai être quelque chose, je ne serai rien; et du moment que je consentirai à n'être rien, je deviendrai devant Dieu capable de tout. Voilà par quelle voie les saints sont parvenus à une si haute perfection, et voilà par où j'y puis parvenir comme eux. Sans l'humilité, point de véritable vertu, point d'œuvres vraiment saintes. Car dans toutes nos œuvres et dans toutes nos vertus, il faut bien distinguer le corps et l'esprit : le corps, qui est la substance des choses que nous faisons; et l'esprit, qui est la vue intérieure que nous nous proposons en les faisant. Or, c'est cet esprit qui vivifie nos œuvres, et qui anime nos vertus. Dès-là donc qu'il vient à manquer, ou qu'il est infecté et gâté par

l'orgueil, les œuvres les plus apparentes ne sont plus que des œuvres mortes, et les plus spécieuses vertus n'ont plus qu'une vaine lueur, qui brille à nos yeux et qui nous éblouit, mais qui s'éclipse et qui disparoît aux yeux de Dieu. . . . .

Et en effet de quel prix peut être auprès de lui ce que je ne fais pas pour lui, mais ce que je fais pour satisfaire ma vanité, pour m'attirer l'estime des créatures, pour avoir dans la communauté ou dans tout l'ordre dont je suis membre, une certaine considération? Quand même je ne m'y chercherois pas si expressément moi-même, et que je croirois y chercher véritablement Dieu, ne seroit-ce pas, non-seulement en rabaisser et en diminuer, mais en détruire toute la valeur, que d'en partager avec lui la gloire, en m'arrêtant à certains éloges qui me flattent, à certains retours sur moi-même, et à certaines complaisances, d'autant plus dangereuses qu'elles sont plus subtiles et que souvent elles se trouvent couvertes du voile de l'humilité? Dieu perce ce voile, il voit le fond de notre cœur; et d'ailleurs il est si jaloux de sa gloire, qu'il nous défend d'y toucher jamais et de lui en dérober la moindre partie. Il veut une gloire toute pure; et c'est l'altérer, que d'y mêler la nôtre en quelque manière que ce soit. . . . . . .

Aussi voyons-nous qu'il a toujours fait choix des âmes les plus humbles, ou pour les porter à des de-

grés de sainteté extraordinaires, ou pour les employer à ses plus grands ouvrages. Ce fut la plus humble des vierges qu'il éleva jusqu'à la maternité divine. Ce fut par de pauvres pêcheurs qu'il convertit toute la terre, et qu'il y répandit son Église. *Il n'a choisi pour cela*, dit saint Paul, *ni les sages, ni les puissans, ni les nobles du siècle*, parce qu'ils sont communément orgueilleux et pleins d'eux-mêmes : *mais il a pris ce qu'il y avoit de plus foible pour confondre les forts. Il a pris ce qu'il y avoit de moins noble et de plus méprisable, les choses même qui ne sont point, pour renverser celles qui sont.* Et par quelle raison en a-t-il ainsi usé ? *afin que nul homme n'ait de quoi se glorifier devant lui.*[1]

Au contraire, quels jugemens a-t-il exercés contre des âmes présomptueuses, qui se sont laissé enfler de leurs prétendus mérites ? Nous n'en avons que trop d'exemples dans des solitaires, dans des religieux, en des hommes qui passoient pour des saints et qui l'étoient du reste, mais dont il a permis les chutes malheureuses, pour les punir de leur orgueil. Si Dieu ne m'a pas encore puni avec tant d'éclat, ni avec tant de sévérité, n'est-ce pas pour moi un mal assez déplorable, que tout ce que je puis avoir pratiqué jusqu'ici dans la religion de plus pénible et de plus saint en soi, ait peut-être été perdu, parce qu'une secrète envie de paroître s'y est glissée, et

[1] 1. Cor. 1.

qu'elle y a eu la meilleure part? Que sera-ce à la fin de mes jours, si, comblé d'années et consumé de travaux, je me trouve néanmoins les mains vides, et que j'aie le malheur alors qu'une fausse et vaine gloire m'ait tout enlevé !

TROISIÈME POINT.

DANS ce mystère d'un Dieu incarné, nous avons contracté avec lui une alliance toute particulière. Alliance en vertu de laquelle nous sommes les frères de Jésus-Christ, et Jésus-Christ est notre frère. Non-seulement même par cette alliance nous devenons ses frères, mais nous sommes ses membres, et nous ne faisons plus avec ce Dieu-Homme qu'un même corps. Le nœud qui forme entre lui et nous une union si parfaite, c'est l'état d'humiliation et d'anéantissement où il a bien voulu descendre pour nous. S'il ne fût point sorti de sa gloire, et qu'il eût refusé de prendre une chair semblable à la nôtre, ce seroit toujours notre Dieu, et nous serions toujours ses créatures : mais nous n'aurions jamais eu l'avantage de lui être liés comme frères, ni comme membres. Nous ne lui appartenons donc de si près, que parce qu'il est venu à nous, et qu'il s'est fait petit comme nous.

De là combien nous doivent être chers ses abaissemens, puisqu'ils nous ont ainsi élevés et qu'ils

nous ont été si salutaires ! Or, n'est-il pas étrange que nous y soyons néanmoins si opposés, et que dans la pratique nous n'y voulions avoir aucune part ? Quand il ne s'agit que de les adorer dans la personne de Jésus-Christ, et de m'en expliquer en des termes et avec des sentimens d'admiration, j'use sur cela des expressions les plus vives et les plus touchantes. Quand il n'est question que de les méditer et de m'en entretenir intérieurement dans la prière, j'y trouve du goût, et j'en suis même attendri quelquefois jusqu'aux larmes. Mais qu'il se présente une occasion de les imiter et d'y participer, c'est là que toute l'onction que j'y trouvois, s'évanouit, et que toute l'ardeur de mon zèle vient à s'éteindre. Un mépris, fût-ce le plus léger, et ne fût-il, comme il arrive souvent, qu'imaginaire, suffit pour me serrer le cœur et pour me remplir d'amertume. Ou j'éclate avec chaleur ; ou, si je dissimule mon chagrin, j'en suis continuellement occupé, et je le porte partout.

Est-ce là l'honneur et la reconnoissance que je dois à un Dieu si profondément humilié pour moi ? Afin de m'égaler en quelque sorte à lui, il n'a pas dédaigné de me ressembler dans toutes mes infirmités et toutes mes misères ; et il n'est rien dont j'aie plus d'horreur que de lui ressembler en cela même qui l'a approché de moi, et qui m'a donné avec lui un rapport si avantageux et si glorieux. Il

faut qu'il y ait de la proportion entre le chef et les membres; et quelle proportion, quelle alliance peut-il y avoir entre son humilité et mon orgueil? Quelle indignité, disoit saint Bernard, et quelle honte, que sous un chef couronné d'épines, les membres vivent dans le plaisir et dans les délices! Je puis bien me dire de même : Quel renversement et quelle contradiction, que sous un chef qui s'est volontairement anéanti, moi qui me reconnois pour un de ses membres, et qui dois regarder comme un insigne bonheur de l'être, je me fasse toutefois un scandale de ses anéantissemens, et que je les rejette si loin de moi! N'est-ce pas le renoncer lui-même, n'est-ce pas m'en séparer? Or, dès que les membres ne communiquent plus avec le chef, ils n'en reçoivent plus de vertu, et ils tombent dans une mortelle défaillance. Voilà ce que j'ai à craindre. Dieu laisse une âme vaine languir dans la tiédeur, et ne se remplir que de frivoles idées, qui l'amusent toute sa vie, plutôt qu'elles ne l'occupent.

Encore est-ce un bien qu'il en demeure là, et qu'il ne l'abandonne pas en des rencontres et sur des points plus essentiels. Quoi qu'il en soit, *le Seigneur résiste aux superbes, et c'est aux humbles qu'il donne sa grâce.*[1] Sans l'humilité, point d'esprit chrétien; à plus forte raison, point d'esprit

[1] Jacob. 4.

religieux; et par le même principe, point de progrès dans les voies de Dieu, point de commerce ni d'union avec Dieu. Je ne l'ai que trop éprouvé : veux-je l'éprouver encore? ou plutôt n'y dois-je pas et n'y veux-je pas apporter un prompt remède?

CONCLUSION.

C'EST vous, Seigneur, qui me l'enseignez ce moyen si nécessaire pour guérir les maux infinis que l'orgueil m'a causés jusques à présent, et pour arrêter les pernicieux effets qu'il produit tous les jours jusque dans les plus saints états. Le premier de tous les péchés a été l'orgueil, et c'est de cette source empoisonnée que sont venus dans la suite tant d'autres péchés. Il n'y avoit que vos humiliations, Seigneur, qui pussent les réparer; et voilà pourquoi, entrant dans le monde, vous avez commencé par vous humilier.

Votre exemple est pour moi une leçon bien sensible et bien intelligible. Tout Dieu que vous êtes, vous voulez être renfermé comme un enfant, dans le sein d'une vierge; vous y voulez demeurer obscur et inconnu, et par-là que m'apprenez-vous autre chose, sinon que je dois moi-même, par mon humilité, me rendre aussi petit qu'un enfant? Puis-je l'ignorer, cette excellente et divine leçon; et par quel prétexte puis-je me défendre de la pra-

tiquer? La gloire m'est-elle plus due qu'à vous, et mon nom sur la terre doit-il être plus connu que le vôtre?

Ah! Seigneur, ces pensées me confondent, et j'y trouve toute ma condamnation. Maintenant que je les ai présentes à l'esprit, j'en suis touché, et il me semble que je serois en disposition de soutenir tous les outrages et de vivre comme le dernier des hommes : mais que ces idées passent bientôt de mon souvenir, et qu'il faut peu de chose pour les effacer! De toutes les vertus, il n'en est point qui s'acquière plus difficilement qu'une sincère humilité, ni qui engage à de plus grands efforts et à de plus grands sacrifices. Du moins, mon Dieu, je sens là-dessus ma foiblesse, et je m'en humilie devant vous. Ma sensibilité est extrême, et je ne puis de moi-même la vaincre : mais aidez-moi, Seigneur; fortifiez-moi dans le dessein que vous m'inspirez, de travailler enfin à déraciner de mon cœur ce fonds d'orgueil qui m'est si naturel, et qui se répand dans toutes mes actions et toute la conduite de ma vie.

CONSIDÉRATION.

SUR L'EXERCICE DE LA PRÉSENCE DE DIEU.

De tous les exercices de la vie chrétienne et religieuse, il n'en est point où les saints se soient plus adonnés, ni qu'ils aient plus recommandé, que celui de la présence de Dieu. Il est important d'en bien connoître l'obligation, l'utilité et la pratique.

PREMIER POINT.

L'obligation de cet exercice est fondée sur ces deux principes de foi : Dieu est partout, et Dieu voit tout. Dieu est partout : donc je lui dois partout le respect; donc je dois partout me souvenir de la prééminence de son être et de ma dépendance. En effet, il n'y a point de lieu dans l'univers, qui ne soit consacré par la présence de la majesté de Dieu ; et quelque part que je me trouve, je puis dire aussi-bien que Jacob : *Ce lieu est saint, et je ne le savois pas,*[1] ou plutôt je n'y pensois pas. Dieu est ici, et je l'oubliois, je n'y faisois nulle attention. Ainsi l'exercice de la présence de Dieu est l'hommage

[1] Genes. 28.

légitime, et le culte que je rends à l'immensité de Dieu. Saint Augustin se l'est figurée comme un vaste océan, où toutes les créatures sont, pour ainsi dire, abîmées dans Dieu, et pénétrées de l'essence de Dieu, sans pouvoir jamais sortir hors de lui, ni se détacher de lui, parce qu'elles lui sont présentes par la nécessité de leur être. N'est-il donc pas juste que l'homme, qui est une créature intelligente et raisonnable, se fasse un devoir de religion, de lui être encore présent d'esprit et de cœur; se considérant sans cesse dans Dieu, et considérant Dieu dans soi-même, puisqu'il y a des liaisons si essentielles entre Dieu et lui?

En même temps que Dieu est partout, il voit tout, il observe tout : je dois donc, autant qu'il est en mon pouvoir, ne le perdre jamais de vue, et marcher toujours comme l'ayant pour témoin, non-seulement de mes actions, mais de mes plus secrètes intentions, ce Dieu dont la pénétration est infinie, à qui malgré moi je sers comme d'un continuel spectacle, et à la connoissance duquel rien ne peut se soustraire ni se dérober. *Où irai-je, Seigneur*, disoit David, *pour me cacher à votre entendement divin, et où fuirai-je de devant votre face? Si je monte dans le ciel, je vous y rencontre; si je descends jusqu'aux enfers, vous y êtes présent; si je prends des ailes pour voler aux extrémités de la terre, c'est votre main qui m'y conduit. J'ai dit en moi-*

même : Peut-être que les ténèbres me couvriront. Mais j'ai reconnu que la nuit même la plus profonde devient toute lumineuse pour me montrer à vous. Car les ténèbres, ô mon Dieu! ne sont point obscures pour vous, et la nuit pour vous est aussi claire que le plus grand jour.[1] Voilà comment raisonnoit ce saint roi, concluant de là l'obligation où il étoit de se tenir toujours en la présence de son Dieu. Pourquoi ne le conclurai-je pas moi-même et pour moi-même?

SECOND POINT.

L'UTILITÉ de ce même exercice de la présence de Dieu consiste en ce que c'est un souverain préservatif contre le péché; et de plus, une voie courte et abrégée pour arriver à la perfection.

Préservatif contre le péché : car rien n'est plus propre à me contenir dans l'ordre, que de penser, je suis devant Dieu. Rien de plus efficace pour réprimer les mouvemens de mes passions, pour me faire triompher des plus violentes tentations, pour m'empêcher de succomber dans les plus dangereuses occasions, que de me dire : Je suis en présence de mon juge, en présence de celui qui va me condamner, et qui est tout prêt à prononcer contre moi l'arrêt, si je suis assez téméraire pour commettre ce péché. Il n'y a point, dis-je, de tentation

[1] Ps. 138.

que cette réflexion ne surmonte, point d'emportement qu'elle n'arrête, point de fragilité ni de chute dont elle ne préserve. Nous ne péchons communément, que parce que nous perdons la vue de Dieu; et à peine pécherions-nous jamais, si nous avions toujours Dieu présent. Pécher contre Dieu, dit saint Augustin, c'est un crime; mais pécher contre Dieu à la vue même de Dieu, c'est un monstre, et il y auroit peu de pécheurs qui en vinssent jusque-là, s'ils étoient prévenus de ce sentiment : Dieu me regarde. Aussi est-ce le reproche que se fit à soi-même l'enfant prodigue, quand il dit dans la douleur et dans l'amertume de son âme : *Mon père, j'ai péché contre le ciel, et devant vous.*[1]

Voie courte et abrégée pour arriver à la perfection : c'est ce que Dieu lui-même enseignoit à Abraham, lorsqu'il lui disoit, *Marchez en ma présence, et vous serez parfait.*[2] Car la vraie perfection de l'homme chrétien et du religieux est de bien faire toutes ses actions, de ne les point faire lâchement, de les faire avec application et avec ferveur. Or, qu'y a-t-il qui puisse plus m'inspirer cette ferveur dans mes actions, plus m'animer, et corriger en moi le désordre d'une vie négligente et lâche, que la vue et la présence de Dieu? Dieu m'examine, et je l'ai continuellement pour spectateur. Avec cela puis-je être tiède et languissant dans son service,

[1] Luc, 15. — [2] Genes. 17.

et en ce que je fais pour lui? Ajoutez que cette présence de Dieu est une source de consolations pour les âmes justes, et un soutien dans les efforts et les violences que leur coûte le soin de leur perfection. Qu'y a-t-il de plus doux que cette pensée : Dieu est avec moi; tout Dieu qu'il est, il s'applique à moi, et est occupé de moi? Cette pensée seule n'estelle pas plus que suffisante pour adoucir toutes les peines qui peuvent se présenter, et pour affermir dans tous les combats qu'il y a à livrer? Tel est le fruit de la présence de Dieu. *Que les justes*, dit l'Écriture, *soient remplis d'une sainte joie;* et comment ne le seroient-ils pas, puisqu'ils *envisagent toujours Dieu, et qu'ils sont toujours eux-mêmes sous les yeux de Dieu?*[1]

TROISIÈME POINT.

QUANT à la pratique, l'exercice de la présence de Dieu demande deux choses : l'une est d'éviter soigneusement tout ce qui peut être un obstacle à la présence de Dieu, et l'autre de s'assujettir avec fidélité à tout ce qu'on sait être un moyen pour l'acquérir, et pour la conserver.

En éviter les obstacles. Ce sont, par exemple, les vains amusemens du siècle, certains divertissemens où le cœur se répand trop au dehors, cer-

[1] Ps. 67.

taines joies déréglées qui dissipent l'esprit, certaines sociétés qui nous détournent de nos devoirs; certaines liaisons d'amitié, qui nous attachent aux créatures, jusqu'à en être occupés; l'excès des désirs, qui nous agitent et qui nous partagent; la véhémence des passions, qui nous altèrent et qui nous troublent; les conversations inutiles, qui nous remplissent l'imagination de bagatelles; les soins superflus, qui nous embarrassent; les occupations trop grandes et trop fréquentes, qui nous accablent; mille affaires où nous nous engageons; mille sujets de distraction que nous nous attirons. Il faut retrancher tout cela, parce que tout cela est incompatible avec la présence de Dieu. Et il est bien raisonnable, ô mon Dieu! que j'en use ainsi : car puisque votre divine présence est pour moi un trésor si précieux, il n'y a rien que je ne doive quitter pour le posséder, et je ne l'acheterai jamais trop cher. Heureux, si par-là je parviens à l'obtenir; et si, renonçant à tout le reste, je me trouve uni à vous par cette bienheureuse présence, qui, dès cette vie, est une félicité anticipée.

S'assujettir aux moyens d'acquérir et de conserver la présence de Dieu : tels que sont, la prière : demandant tous les jours à Dieu ce riche don, et lui disant avec le prophète royal, *Seigneur, dirigez ma voie devant vos yeux*,[1] et faites que je ne m'é-

[1] Ps. 5.

loigne jamais de votre présence. Le silence et la retraite : ayant chaque jour des heures réglées pour vaquer à Dieu, et pour se séparer du bruit et du tumulte du monde. L'ordre dans ses actions : n'en faisant aucune que par esprit d'obéissance à Dieu; accomplissant en toutes la volonté et le bon plaisir de Dieu; cherchant Dieu jusque dans les plus indifférentes, et se le proposant pour fin; ne considérant les créatures, que comme elles doivent être considérées, c'est-à-dire, que comme les images de Dieu, que comme des miroirs qui nous représentent les perfections de Dieu; le ciel comme le palais de sa gloire, la terre comme l'escabeau de ses pieds, les hommes comme les ministres de sa providence, les prospérités comme les effets de sa libéralité, les adversités comme les châtimens de sa justice. Voilà le secret de ne perdre jamais la présence de Dieu. Voilà par où saint Ignace de Loyola s'élevoit sans cesse à Dieu. Il ne lui falloit que la vue d'une fleur, pour le ravir hors de lui-même, et pour lui donner la plus haute idée du souverain Auteur de la nature. Puissions-nous de cette sorte, selon la maxime de l'Apôtre, trouver Dieu partout et en tout.

SIXIÈME JOUR.

PREMIÈRE MÉDITATION.

DE LA PAUVRETÉ DE JÉSUS-CHRIST DANS SA NATIVITÉ.

Scitis gratiam Domini nostri Jesu-Christi, quoniam propter vos egenus factus est, cum esset dives.

Vous savez quelle a été la miséricorde de notre Seigneur Jésus-Christ, qui de lui-même étant riche, s'est fait pauvre pour vous. 2. Cor., chap. 8.

PREMIER POINT.

C'EST dès sa naissance que Jésus-Christ commence à exécuter le dessein qu'il avoit formé de vivre et de mourir pauvre. Ce Dieu de majesté, ce souverain auteur de toutes choses, et, par conséquent, à qui toutes choses appartenoient, pouvoit naître au milieu des richesses et dans l'abondance. Il sembloit même que cet état convenoit davantage, non-seulement à la dignité de sa personne, mais à la fin de sa mission ; car venant sur la terre pour attirer à lui tous les hommes et pour les soumettre à sa loi, pouvoit-il mieux les engager à le suivre,

que par l'éclat et la pompe d'une condition opulente? du moins les Juifs avoient-ils conçu cette idée du Messie qu'ils attendoient, et croyoient-ils qu'il se feroit voir dans la splendeur, et qu'il les combleroit de biens temporels. Mais que les vues du Seigneur sont différentes des nôtres, et au-dessus des nôtres! Ce Messie, ce désiré des nations naît enfin, mais dans la pauvreté; et pourquoi? parce qu'il vouloit d'abord, par son exemple, persuader au monde cette vérité, qu'il devoit ensuite nous annoncer lui-même dans son Évangile : *Bienheureux les pauvres.*[1]

Voilà donc pourquoi il se fait pauvre dès sa sainte nativité ; et comme la première leçon qu'il avoit à nous donner, étoit du bonheur des pauvres, voilà le premier état où il se montre à nos yeux, et où il nous représente son adorable humanité : exemple plus puissant que tous les discours ; exemple qui nous découvre sensiblement le mérite et le prix de la pauvreté, puisqu'elle a été digne du choix d'un Dieu, et qu'il l'a préférée à toutes les richesses du siècle; exemple le plus propre à nous en inspirer, non-seulement l'estime, mais l'amour et le goût, puisque nous la voyons consacrée dans la personne de ce Dieu sauveur, qui ne s'y est réduit et ne l'a embrassée que pour nous.

[1] Matth. 5.

C'est à cette pauvreté qu'il m'a spécialement appelé par sa grâce; et un avantage singulier de la profession religieuse, est d'y pouvoir imiter plus parfaitement la pauvreté de Jésus-Christ. Il y a des pauvres dans le monde ; mais les uns ne sont pauvres que d'effet et que par la nécessité de leur condition, sans l'être de cœur et d'affection ; et les autres le sont d'affection et de cœur, sans l'être réellement et en effet. La pauvreté des premiers n'est qu'une pauvreté forcée, qu'ils déplorent et dont ils se plaignent ; d'où il s'ensuit que ce n'est point la pauvreté de Jésus-Christ, laquelle a été une pauvreté volontaire. La pauvreté des seconds est une pauvreté chrétienne et agréable à Dieu ; leur cœur est détaché des biens qu'ils ont dans les mains, et, selon la maxime de l'Apôtre, ils les possèdent comme s'ils ne les possédoient pas : mais ce n'est pas là néanmoins toute la pauvreté de Jésus-Christ, lequel a voulu se dépouiller de toute propriété et de toute possession.

Il n'y a, à bien parler, que le religieux qui soit le vrai imitateur de la pauvreté de son Dieu. Il est pauvre en effet, et encore plus pauvre de volonté : pauvre en effet, car il a tout quitté ; encore plus pauvre de volonté, car c'est lui-même qui, par le secours et l'inspiration d'en haut, s'est déterminé à quitter tout, et qui seroit prêt de renoncer au monde entier s'il en étoit maître. C'est donc en

vertu de ce sacrifice que je puis dire à Jésus-Christ, comme les apôtres : *Seigneur, j'ai tout abandonné pour vous suivre;*[1] et, si je suis toujours fidèle à ma vocation, c'est en récompense de ce même sacrifice que je puis attendre de la part de Jésus-Christ cette réponse si consolante et cette grande promesse : *Vous serez assis sur des trônes de gloire.*[2] Avec une telle espérance, et soutenu de l'exemple de mon Sauveur, ai-je lieu de regretter ce que je lui ai sacrifié? Dois-je même le compter pour quelque chose? dois-je le regarder comme un don que j'aie fait à Dieu; ou n'est-ce pas une grâce que Dieu m'a faite de l'agréer et de vouloir bien l'accepter? La pauvreté où je vis, ne me devient-elle pas honorable, dès que c'est celle de Jésus-Christ? ne me devient-elle pas douce et aimable, dès qu'elle me lie si étroitement à Jésus-Christ? ne me devient-elle pas infiniment chère et précieuse, dès qu'elle me donne un droit particulier au royaume de Jésus-Christ et à une félicité éternelle?

SECOND POINT.

Si, d'une part, la pauvreté de mon état est plus conforme à la pauvreté de Jésus-Christ, il s'en faut bien d'ailleurs qu'il n'y ait entre l'une et l'autre une ressemblance entière et une pleine égalité.

[1] Matth. 19. — [2] Ibid.

Pour m'en convaincre, je n'ai qu'à ouvrir les yeux et qu'à contempler cet Enfant-Dieu dans l'étable où il est né. Cette étable, voilà sa demeure; cette crèche, voilà son berceau; cette paille où il est couché, voilà le lit de son repos; ces misérables langes qui l'enveloppent, voilà tous ses vêtemens. Est-ce qu'il n'eut besoin de rien autre chose pour se défendre du froid de la nuit, de l'extrême rigueur de la saison, de toutes les injures du temps? est-ce qu'il ne fut point sujet aux infirmités de l'enfance, et qu'il ne les ressentit point? Il étoit homme comme nous, passible comme nous, encore même plus que nous, par la délicatesse de son corps; et ses larmes, ses cris donnoient assez à entendre ce qu'il souffroit. Mais, du reste, la pauvreté n'a rien de si rigoureux qu'il n'ait voulu éprouver, et il est venu sur la terre pour en porter tout le fardeau et en soutenir toute la misère.

Saint Bernard s'adresse là-dessus aux riches du monde; et pour leur instruction ou leur condamnation, il les invite à écouter la voix de cette étable d'un Dieu naissant, de cette crèche, de ces langes. Quoique, dans ma profession, je ne puisse être mis au nombre des riches du siècle, je ne dois pas me rendre moins attentif à cette même voix, et ce qu'elle m'annonce ne doit guère me donner moins de confusion. Elle me représente l'état pauvre de mon Sauveur, et, par un juste retour sur moi-

même, elle m'engage à me comparer avec lui, c'est-à-dire à rougir en sa présence de ma foiblesse et à la reconnoître : car, il est vrai, je mène une vie pauvre ; mais, dans le fond, à quoi se réduit cette pauvreté? Puis-je la faire entrer en quelque comparaison avec l'étable, avec la crèche, avec ces langes usés et déchirés ? Ai-je les mêmes incommodités à endurer ? Me suis-je vu quelquefois dans les mêmes extrémités? Ai-je manqué en quelques rencontres des choses nécessaires? Tout pauvre que je suis, n'ai-je pas ce qui me suffit? La religion s'est chargée d'y pourvoir. Elle ne s'est pas chargée de pourvoir au superflu ni au délicieux : ce n'est point ce que j'en ai attendu, ni ce que j'en ai dû attendre ; et sans doute ce seroit une étrange pauvreté que la mienne, si je prétendois l'accorder avec les délices et les superfluités. Mais quant à ce nécessaire dont de sages instituteurs ont jugé que je ne pouvois me passer, dont tant d'autres avant moi se sont contentés, et dont tant d'autres comme moi se contentent encore présentement, m'est-il refusé, et ne me le fournit-on pas ?

En cela même j'ai cet avantage, que la religion me délivre de tous les soins temporels, qui occupent une infinité de gens du monde pour s'assurer ce nécessaire et pour se le procurer. N'est-ce pas assez pour moi? Hé! c'étoit bien assez pour tout ce qu'il y a eu de saints et de fervens religieux, qui

m'ont précédé dans la même observance et sous la même règle. Que dis-je? c'étoit trop pour eux; et leur pauvreté, à les en croire, étoit toujours trop aisée et trop commode. Bien loin de vouloir élargir ce nécessaire et l'étendre, ils ne pensoient qu'à le resserrer autant qu'il leur étoit permis, afin de le proportionner davantage à l'état de Jésus-Christ et de l'en approcher de plus près. Ils ne se plaignoient que d'en être encore si éloignés. Hélas! j'en suis bien plus éloigné qu'eux : mais est-ce là le sujet de mes plaintes? O que de murmures cesseroient, que de retours de l'amour-propre seroient tout d'un coup arrêtés, si je venois à mieux comprendre que je ne l'ai compris jusques à présent, ce que c'est que d'être pauvre comme Jésus-Christ, ou plutôt, si je comprenois mieux de quelle indignité il est, dans un religieux, de se dire pauvre de Jésus-Christ, et de ne vouloir pas être pauvre comme Jésus-Christ!

TROISIÈME POINT.

Ou c'est Jésus-Christ qui s'est trompé dans le choix qu'il a fait d'un état pauvre, ou c'est le monde qui se trompe dans l'attachement qu'il a aux biens de la terre. Mais Jésus-Christ étant la sagesse incréée, il est incapable de se tromper en aucune chose; d'où il faut conclure que c'est donc

le monde qui est dans l'erreur et qui s'égare. Voilà comment raisonnoit saint Bernard, et ce raisonnement regardoit en général toutes les conditions; mais on peut bien l'appliquer en particulier à la profession religieuse.

Car, entre toutes les conditions, où est-ce qu'on se trompe le plus, si ce n'est dans la religion, dès qu'on y est attaché à ses commodités et qu'on y recherche les aises de la vie ? Une âme religieuse tombe alors dans les plus grossières erreurs, et sa conduite en est toute pleine. 1° Elle se flatte de suivre Jésus-Christ pauvre, parce qu'elle marche dans la voie de la pauvreté; mais autre chose est de marcher dans la voie de la pauvreté, et d'y suivre Jésus-Christ. On l'y suit par une sainte conformité de sentimens avec lui; et quelle conformité y a-t-il entre les sentimens de ce Dieu volontairement dépouillé de tout, et ceux d'une âme qui, dans la pauvreté qu'elle professe, ne pense qu'à se ménager tout ce qu'elle peut d'accommodemens et de douceurs ? 2° Elle croit avoir devant Dieu le mérite de la pauvreté évangélique, quoiqu'elle n'en ait pas le véritable esprit : car ce n'est pas l'avoir, cet esprit de pauvreté, que de ne vouloir manquer de rien, et de savoir si bien se dédommager d'un côté de ce qu'on ne peut recevoir de l'autre. 3° Comme il arrive souvent que malgré toute son attention et toutes ses précautions, elle n'a pas, à beaucoup

près, tout ce qu'elle souhaite, il s'ensuit de là qu'elle ressent tout l'effet et toute la peine de la pauvreté, sans en retirer aucun fruit ni en pouvoir espérer aucune récompense. 4° Après avoir abandonné peut-être de grands biens, ou du moins un honnête établissement dans le monde, elle se laisse occuper de bagatelles, et n'en est pas moins possédée que les mondains le sont d'une abondante fortune. 5° D'autant plus aveugle et plus dangereusement trompée qu'elle se persuade, en bien des occasions et sur bien des sujets où elle se donne certaines libertés, qu'il n'y va pas du salut, lorsque son vœu néanmoins s'y trouve violé et que la conscience y est grièvement blessée.

Point de matière où l'on ait plus à craindre, même dans la religion, de se faire une fausse conscience, qu'en ce qui concerne la pauvreté. Combien de fois ai-je eu sur cela moi-même des doutes, des inquiétudes, des remords? et si je n'en ai point eu, combien ai-je eu lieu d'en avoir? Car me suis-je toujours appuyé sur de bons principes pour me rassurer? Combien peut-être ai-je fait valoir de mauvaises excuses que je prenois pour de bonnes raisons, parce qu'elles secondoient mes désirs? De combien de permissions me suis-je autorisé, ou extorquées, ou mal interprétées, ou trop étendues? Quoi donc! ai-je renoncé aux richesses du siècle en vue des périls qu'elles portent avec elles,

pour me jeter en d'autres embarras et en d'autres dangers, du côté même de la pauvreté religieuse? L'ai-je embrassée, cette sainte pauvreté, à condition de n'en éprouver dans la pratique aucun effet? Ai-je prétendu être de ces religieux qui, dans un sens bien opposé à celui de l'apôtre saint Paul, n'ont rien en apparence, mais réellement possèdent tout? En vérité, falloit-il pour cela sortir du monde; et, après avoir fait une fois le sacrifice de tous ses biens, si je veux encore user de certaines réserves, n'ai-je point peur d'attirer sur moi la malédiction dont Dieu a menacé quiconque déroberoit quelque chose de l'holocauste qui lui est offert? L'expérience a souvent confirmé la menace. Malheur, si j'en devenois moi-même un exemple!

CONCLUSION.

Dieu créateur du ciel et de la terre, mais que j'adore sous la forme d'un enfant et que je vois dans la misère d'une étable et d'une crèche, Seigneur, agréez le sacrifice que je renouvelle en votre présence, de tout ce que le monde me destinoit et de tout ce que j'y pouvois prétendre. Dans le sentiment qui me touche, il me semble que par votre grâce je serois actuellement disposé à vous sacrifier un royaume si je le possédois, et que je n'en voudrois être maître que pour vous l'offrir.

Hélas ! Seigneur, vous ne m'en demandez pas tant, et voilà l'illusion ordinaire qui nous séduit. Nous formons pour vous des souhaits que nous ne pouvons exécuter ; et ce qui dépend de nous, nous vous le refusons. Car il ne s'agit point ; mon Dieu, de renoncer à des royaumes ni à des empires, que je n'ai pas et que je n'aurai jamais : mais ce que vous voulez de moi, c'est que par un esprit de pauvreté, je me défasse de ceci et de cela, où mon cœur est attaché, et dont je sens bien que je devrois apprendre à me passer. C'est peu de chose ; mais si je vous étois fidèle en ce peu de chose, que vous répandriez sur moi de grâces et de trésors spirituels ! Et parce que j'ai toujours répugné jusqu'à présent à vous l'accorder, que ce peu de chose a causé de dommage à mon âme et lui en peut causer dans la suite ! Voilà, Seigneur, ce que je dois vous donner, et de quoi je dois me dépouiller : voilà l'offrande que je dois porter à votre crèche. Ah ! si ce peu de chose m'arrête, que seroit-ce, mon Dieu, s'il étoit question de grandes choses ! En quelque dénûment que la pauvreté religieuse me réduise, il ne sera jamais tel que le vôtre ; ni jamais il ne sera comparable aux dons célestes et à l'infinie récompense que vous avez promise aux pauvres évangéliques.

SECONDE MÉDITATION.

DE L'OBÉISSANCE DE JÉSUS-CHRIST DANS SA FUITE EN EGYPTE.

Humiliavit semetipsum factus obediens.

Il s'est abaissé lui-même, et s'est fait obéissant. **Philip., chap. 2.**

PREMIER POINT.

Quoique l'ordre que reçut Joseph de la part du ciel et par le ministère d'un ange, de s'enfuir en Égypte avec Jésus et Marie, ne s'adressât pas immédiatement à Jésus-Christ, il le regardoit néanmoins et ne regardoit même que lui. Et parce que cet Enfant-Dieu avoit une pleine connoissance de tout ce qui se passoit, on peut considérer cette fuite si prompte et si peu préparée, comme l'effet de son obéissance.

Ce fut dans son principe une obéissance toute sainte, puisqu'elle n'étoit fondée que sur une conformité parfaite de sa volonté avec la volonté de son Père, à qui seul il vouloit plaire, et en qui il se confioit uniquement. Il l'envisageoit non-seulement dans cet ange envoyé d'en haut, mais dans

Joseph à qui l'ange avoit parlé, et qui devoit être lui-même en cette occasion l'agent et le ministre de Dieu. Ce divin Enfant se laissa donc conduire, et n'eut point d'autre sentiment que celui d'une soumission filiale et d'un plein abandonnement de ses intérêts entre les mains de la Providence et de ceux qu'elle avoit chargés du soin de sa personne. Or telle est l'obéissance religieuse. Rien de plus saint que les principes sur quoi elle est établie : car c'est sur l'acte de foi le plus héroïque, sur l'acte de confiance le plus excellent, et sur l'acte de charité le plus parfait.

Acte de foi le plus héroïque, puisque pour obéir en religieux, je dois croire que l'autorité de Dieu réside dans mes supérieurs, et qu'elle leur a été communiquée par Jésus-Christ ; non point à la vérité par Jésus-Christ en personne, mais par Jésus-Christ représenté dans son vicaire et dans toutes les puissances de l'Église légitimement ordonnées. De sorte que cette communication d'autorité me doit être aussi certaine, que si elle s'étoit faite par une apparition visible de Jésus-Christ même, et qu'il s'en fût expliqué de vive voix. Je dois croire de plus, que m'étant soumis volontairement et de gré à cette juridiction divine et humaine tout ensemble, c'est Dieu qui me gouverne par mes supérieurs, et que je suis obligé de leur rendre obéissance, non pas en tant que ce sont des hommes comme moi,

mais en tant qu'ils me tiennent la place de Dieu, qui me déclare par leur bouche ses volontés. Et parce que cette vérité subsiste indépendamment des imperfections de ces supérieurs et de leurs foiblesses, indépendamment des contradictions de mon esprit et des répugnances de mon cœur, de là vient qu'avec tout cela le même acte de foi doit toujours subsister, et que malgré tout ce que je découvre de défauts dans un supérieur, je dois toujours également le respecter, ou plutôt reconnoître et respecter Dieu dans lui.

Acte de confiance le plus excellent : car à n'en juger que selon les lumières naturelles, souvent je pourrois craindre de m'égarer en suivant les vues de mes supérieurs. Mais j'obéis néanmoins, parce que j'espère que Dieu, touché de mon obéissance, leur inspirera ce qui me convient; qu'il ne permettra pas que je me perde dans l'exercice, l'emploi, le lieu où ils m'auront destiné; qu'il me délivrera de tous les dangers qui pourroient s'y rencontrer pour moi; et que supposé même qu'ils se fussent trompés, il ne me demandera point compte de leur erreur; enfin, qu'il agréera ce que j'aurai fait, dès que je l'aurai fait par un véritable esprit de dépendance, et qu'il m'en récompensera.

Acte de charité le plus parfait, parce que le plus grand sacrifice que je puisse faire à Dieu, c'est celui de ma volonté; et qu'il n'y a que le plus pur

amour de Dieu, qui puisse me porter à me dépouiller ainsi de moi-même et de ce que j'ai de plus précieux parmi les biens naturels, qui est ma liberté. Quel fonds de consolation pour une âme religieuse et soumise ! Quel mérite de l'obéissance ! Mais au contraire quand je me rends difficile aux ordres de mes supérieurs, et que je veux m'y soustraire, quel renversement et quel sujet de crainte pour moi ! *Ce n'est point vous*, disoit Dieu à Samuel, parlant des Juifs, qui demandoient d'être gouvernés par un autre que ce prophète, *ce n'est point vous qu'ils ont rejeté, c'est moi-même.*[1] Ainsi, en désobéissant à un supérieur, c'est à Dieu même que je désobéis, c'est contre Dieu même que je m'élève, c'est de Dieu même que je me sépare, et de volonté, et d'action. Or qu'est-ce que de désobéir à Dieu, de se révolter contre Dieu, de se séparer de Dieu !

SECOND POINT.

AUTANT que l'obéissance de Jésus-Christ fut sainte dans son principe, autant devoit-elle être pénible dans l'exécution. De quoi s'agissoit-il ? De quitter dès les premiers jours de sa naissance son propre pays, et d'être transporté dans un pays étranger ; de s'exposer, tout enfant et tout foible qu'il étoit, aux fatigues et aux périls d'un rude

[1] 1. Rois, 8.

voyage ; de partir dès la nuit même où l'ordre est donné à Joseph, et de se mettre en chemin sans délai, sans préparatifs, sans provisions ; d'aller en Égypte, parmi un peuple infidèle et ennemi des Juifs ; d'y vivre obscur et inconnu, dans une pauvreté extrême et dans un besoin absolu de toutes choses ; enfin d'y demeurer jusqu'à ce que la providence l'en retirât : car l'ange ne marque point pour cela d'autre temps, ni ne fixe point de terme. Quelle épreuve ! et jamais l'obéissance religieuse eut-elle de pareilles difficultés à surmonter ?

Cependant le père, la mère, l'enfant, toute cette sainte famille obéit. Point de retardemens, point d'excuses ni de représentations. *Incontinent Joseph se leva, prit l'enfant, et s'enfuit en Égypte.*[1] A examiner la chose selon les vues humaines, par où il ne m'est que trop ordinaire de me conduire, mille raisons devoient arrêter une obéissance si prompte et si rigoureuse. Le moyen qu'un enfant, encore au berceau, pût soutenir une telle marche ? Comment l'emporter au milieu des ténèbres et de tant de risques qu'il y avoit à courir sur la route ? Où trouver de quoi fournir à sa subsistance, et Dieu ne pouvoit-il pas autrement le sauver de la persécution d'Hérode ? Voilà comment on raisonne jusque dans la religion, et n'est-ce pas ainsi que j'ai raisonné moi-même sur mille sujets, où il n'étoit

[1] Matth. 2.

pas question à beaucoup près, pour accomplir ma règle et pour satisfaire à ce qu'exigeoient des personnes supérieures, de prendre autant sur moi, ni de me faire la même violence? Le moindre effort m'étonne, le moindre obstacle me retient; tout me devient impossible, et j'ai toujours des prétextes à alléguer, ou de foiblesse, d'incommodité, d'infirmité, ou d'opposition naturelle et d'aversion, ou de quelque sorte que ce soit. Que là-dessus un supérieur ne se rende pas à mes remontrances, et qu'il ne croie pas devoir m'écouter, c'est assez pour me jeter dans le trouble et pour m'indisposer contre lui. Je le regarde comme un homme intraitable, et sa fermeté, toute sage qu'elle peut être, me paroît rigueur outrée et dureté. Ne m'en suis-je pas expliqué bien des fois en ces termes, ou du moins ne l'ai-je pas ainsi pensé?

Ce qu'il y a de plus étrange, et ce que je ne puis trop de fois me reprocher à moi-même, ni trop reconnoître à ma condamnation, c'est que la plupart des choses sur lesquelles je murmure avec plus d'amertume, et contre lesquelles je me récrie plus hautement, ne me paroissent insoutenables que dès qu'elles me sont enjointes par l'obéissance. Du moment qu'on les laisseroit à ma liberté, je ne les trouverois plus au-dessus de mes forces, et je n'en aurois plus tant d'éloignement. Si je veux me juger de bonne foi, tel est l'état de mon cœur, et

c'est ce que j'ai pu remarquer dans une infinité de rencontres. Qu'un véritable esprit d'obéissance me faciliteroit de devoirs, et qu'il me les adouciroit même! Car voilà ce qui me manque. Avec cet esprit obéissant, il n'y a point de victoire, selon la parole de l'Écriture, que je ne fusse en état de remporter : mais sans ce même esprit, il n'y a rien de si léger qui ne me semble un joug insupportable.

Quand le Fils de Dieu obéissoit à son Père en s'éloignant de sa patrie, et se retirant chez les idolâtres, il étoit dès lors, selon la préparation de son cœur, *obéissant jusques à la mort de la croix ;*[1] c'est-à-dire, que dès lors il étoit disposé à être un jour crucifié, et à mourir par obéissance. Voilà, si mon obéissance est aussi parfaite qu'elle devroit l'être, la disposition où elle me doit mettre. Il ne s'agit point actuellement d'endurer la mort pour me soumettre à l'obéissance, puisque je n'en ai pas l'occasion. Mais ce que je ne puis faire maintenant, faute d'occasion, je dois toujours être prêt à le faire si elle se présentoit. Or, ai-je lieu de croire que je sois ainsi préparé, lorsque l'obéissance dans les plus petites choses me fait tant de peine? J'ai bonne grâce de me plaindre des ordres qu'on me donne et des règles qu'on m'impose. Ai-je

[1] Philip. 2.

obéi jusqu'au prix de mon sang, jusqu'au sacrifice de ma vie?

TROISIÈME POINT.

L'obéissance de Jésus-Christ fut bien récompensée par les merveilleux effets qu'elle produisit. Jamais il n'en fut de plus salutaire. 1° Ce divin Sauveur porta avec lui ces grâces de salut qui sanctifièrent l'Égypte, et se répandirent dans la suite des années sur tant de solitaires et de pénitens, dont les déserts furent remplis, et dont la vie angélique a fait l'édification et l'admiration de tout le monde chrétien. 2° Sa fuite le préserva de la fureur d'Hérode, et le déroba à la violence de ce persécuteur, qui cherchoit à le perdre. Tellement que, malgré toutes les mesures de ce roi barbare et impie, il échappa, par son obéissance, à cet horrible massacre, où Hérode, parmi tant d'innocens, prétendoit l'envelopper.

Si je comprenois tous les avantages de l'obéissance religieuse, bien loin de regarder la sujétion où elle me réduit, comme un joug pesant, et de m'en plaindre, je m'y soumettrois avec joie, et je ne voudrois rien faire qu'elle n'eût réglé et ordonné. C'est cette obéissance religieuse qui relève toutes nos actions, même les plus indifférentes. Quoi que je fasse, dès que je le fais par obéissance, fût-ce la

chose la plus basse en elle-même et la plus servile, mon obéissance la consacre, et lui donne un caractère particulier de sainteté. C'est cette même obéissance religieuse qui attire sur nous les grâces de Dieu. Du moment que j'agis par l'ordre du Seigneur, ce que je fais est proprement son œuvre; et par-là il se trouve engagé à m'accorder son secours et à récompenser ma fidélité. De là vient que les entreprises où nous sommes employés par l'obéissance, sont communément celles que Dieu bénit davantage, et qui réussissent le mieux, soit pour l'édification et le bien du prochain, soit pour notre propre avancement et notre propre consolation.

C'est encore cette obéissance religieuse qui nous préserve du plus dangereux ennemi que nous ayons à craindre dans la voie du salut et de la perfection, qui est notre volonté propre. Comme c'est une volonté aveugle et portée par sa pente naturelle au relâchement, il lui faut un guide qui la conduise et un frein qui la retienne. Or, l'obéissance lui sert de l'un et de l'autre, en la tenant étroitement liée à la volonté divine. Sous la conduite et la direction de cette volonté de Dieu, toujours droite et toujours sainte, je suis en sûreté, parce que je ne puis m'égarer, tant que je marche dans le chemin où Dieu m'appelle, et qu'il m'a lui-même marqué. Aussi n'y a-t-il point de vertu moins suspecte ni plus solide, que celle qui est fondée sur l'obéis-

vues et les intentions des personnes à qui j'obéis. Avec cette docilité d'un enfant, je n'aurai plus tant de difficultés à opposer, ni tant de représentations à faire sur ce qu'on souhaitera de moi. Quand même, dans le secret de mon cœur, j'aurois peine à l'approuver, j'agirai toutefois sans murmure, et je me tiendrai dans le respect et dans le silence.

Peut-être la prudence de la chair me fera-t-elle entendre, que de se rendre si dépendant, c'est s'exposer dans une maison à être chargé de tout ce qu'il y a de plus difficile et de plus pénible. Mais quoi que ce soit, Seigneur, que m'importe, pourvu que mon obéissance vous honore, qu'elle me maintienne dans une sainte paix, qu'elle contribue à la satisfaction de ceux que vous avez établis pour me gouverner en votre nom, qu'elle serve à l'édification et au bon ordre de la communauté, qu'elle me porte à vous et qu'elle m'y attache? A une âme obéissante et vraiment religieuse, tout est égal, ô mon Dieu, dès que vous l'agréez et que vous daignez nous en tenir compte.

TROISIÈME MÉDITATION.

DE LA VIE CACHÉE DE JÉSUS-CHRIST JUSQU'AU TEMPS DE SA PRÉDICATION.

Et descendit cum illis, et venit Nazareth, et erat subditus illis.

S'étant mis en chemin avec Marie et Joseph, il alla à Nazareth, et il leur étoit soumis. Luc, chap. 2.

PREMIER POINT.

Voici sans doute un des plus grands mystères de la vie de Jésus-Christ; et quelque obscur que ce mystère puisse être, je ne dois pas moins l'admirer, que ceux qui ont le plus éclaté aux yeux des hommes. C'est la retraite où vécut ce divin Maître, jusqu'au temps de sa prédication. Cet Homme-Dieu qui étoit rempli de tous les trésors de la sagesse et de la science, qui possédoit dans un suprême degré tous les dons de la nature et de la grâce, qui pouvoit briller dans le monde, et s'attirer l'estime et la vénération de tous les peuples; cet Homme-Dieu qui, jusqu'à l'âge de trente ans, eût pu opérer tant d'œuvres merveilleuses pour la

gloire de son Père, s'il eût pris soin de se faire connoître; qui eût pu convertir tous les pécheurs, tous les idolâtres, et répandre l'Évangile par toute la terre; cet Homme-Dieu, qui n'étoit même envoyé que pour cela, et qui pour cela seul étoit descendu du ciel, s'est réduit toutefois à une vie cachée, et de trente-trois ans qu'il avoit à demeurer parmi nous, en a passé trente dans le silence et la solitude, et n'en a réservé que trois pour se produire en public et pour annoncer le royaume de Dieu.

Qu'a-t-il fait durant ces trente ans d'une vie particulière et retirée? *Il étoit soumis à Marie et à Joseph :*[1] voilà ce qu'on nous en dit. Nous ne savons rien de tout le reste, et il a voulu l'ensevelir dans les ténèbres, en sorte qu'il n'y eût que Dieu qui en fût témoin. Conduite qui semble d'abord bien surprenante, mais dont le secret néanmoins n'est pas difficile à découvrir. Il a prétendu par-là réprimer en nous ce désir de paroître, qui nous est si naturel, et qui cause tant de désordres dans les maisons religieuses. Il n'est pas possible qu'un religieux soit solidement à Dieu, si c'est un homme tout extérieur; et rien n'étoit plus capable de modérer cet empressement de se montrer au monde et de s'y distinguer, que l'exemple d'un Dieu solitaire et volontairement ignoré du monde.

[1] Luc, 2.

Car cet exemple m'ôte tous les prétextes que je pourrois avoir, et que l'amour-propre sait si adroitement nous suggérer, en nous persuadant qu'il y va de la gloire de Dieu, et que le salut du prochain y est engagé, que c'est une nécessité en telles et telles conjonctures, que la bienséance le veut ainsi, que cela sert à entretenir la charité, qu'il faut de la société dans la vie, qu'une si grande retraite nous rend inutiles et nous empêche de faire valoir les talens que nous avons reçus. Spécieuses raisons, mais dont je voudrois en vain m'autoriser. Suis-je plus en état que Jésus-Christ de contribuer à la gloire de Dieu? Dois-je plus m'intéresser que lui au salut du prochain? Le monde a-t-il plus besoin de moi, et y suis-je plus nécessaire? Connois-je mieux ce qui convient et ce qui ne convient pas? Ai-je plus de zèle pour l'entretien de la société et de la charité? Ai-je des talens plus relevés, et dont il y ait plus de fruit à espérer? Ame vaine, apprends à te détromper et à te confondre. Au lieu de ces maximes que m'inspire, jusque dans la religion, un esprit mondain, mon Sauveur est venu m'enseigner une route toute contraire, et à laquelle je dois m'en tenir : c'est d'aimer à être inconnu, à être oublié, à être délaissé, et délaissé même, non-seulement du reste des hommes, mais de la communauté où je vis, n'y étant chargé d'aucun autre emploi que de l'observation de ma

règle, et n'y entrant dans aucune affaire, bien loin de m'embarrasser et de m'intriguer dans les affaires du siècle.

Telle doit être ma disposition, sans préjudice néanmoins de l'obéissance que je dois à mes supérieurs. S'ils veulent se servir de moi, soit au dedans, soit au dehors, il faut leur obéir, et m'acquitter le plus parfaitement que je pourrai, des ministères où ils me destineront. Mais quand j'agirai de la sorte, et quand surtout je ne me produirai au dehors que lorsque mes supérieurs me l'ordonneront, et qu'autant qu'ils me l'ordonneront, j'y paroîtrai beaucoup moins; et y paroissant moins, Dieu n'en sera que plus glorifié, le monde que plus édifié, les bienséances de mon état que mieux gardées, et toutes mes fonctions que plus fidèlement et plus saintement exercées. Je n'ai donc qu'à attendre en paix les ordres de la providence; et tant qu'elle me permettra de rester dans l'obscurité, je dois m'en réjouir, chérir ma retraite, et dire comme le Prophète royal : *J'ai choisi d'être abject et le dernier dans la maison de mon Dieu.* [1]

SECOND POINT.

Quelles étoient les occupations de Jésus-Christ dans sa vie cachée? Si nous en jugeons par les ap-

[1] Ps. 83.

parences, ce n'étoit que des occupations basses en elles-mêmes, communes et serviles. Il travailloit avec Joseph, il partageoit avec Marie les soins nécessaires pour le bon ordre de cette sainte famille, il exécutoit ponctuellement ce que l'un et l'autre lui prescrivoient, sans rien omettre ni rien négliger des moindres offices. Qu'étoit-ce là pour le Messie, pour l'Envoyé de Dieu, pour le Fils unique de Dieu? Or, Dieu cependant tiroit autant de gloire de ces actions, que de tout ce que ce Sauveur des hommes devoit faire dans la suite de plus grand. Dieu les agréoit; et le voyant adonné à de tels exercices, il disoit déjà de lui, quoique avec moins de solennité et moins d'éclat qu'au jour de son baptême : *Voilà mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis mes complaisances.*[1] Pourquoi cela? parce qu'en toutes ces actions, Jésus-Christ se conformoit au bon plaisir de son Père; parce que toutes ces actions étoient animées d'un esprit intérieur, et relevées par des vues toutes divines. De là vient qu'elles étoient si méritoires devant Dieu et si agréables à ses yeux.

Il y avoit en ce temps-là des princes sur la terre et des empereurs. Il y avoit de fameux conquérans, qui remplissoient le monde de leur nom et du bruit de leurs actions héroïques. On parloit de leurs desseins, de leurs entreprises, de leurs faits mémo-

[1] Matth. 3.

rables. On les publioit partout, et on les exaltoit: mais dans l'estime de Dieu ce n'étoit rien; et n'en étant ni le principe, ni la fin, il n'y avoit nul égard. Au contraire, on ne parloit point de Jésus-Christ, on ne le connoissoit point, on ne savoit ni son nom, ni sa naissance, ni sa demeure, ni comment il vivoit, ni à quoi il s'employoit. Il étoit dans un coin de la Judée comme s'il n'y eût point été; mais Dieu tenoit ses regards sans cesse attachés sur lui, et n'en retiroit pas un moment les yeux. C'étoit un objet digne de l'attention de tout le ciel, et il ne faisoit pas une action qui ne fût d'un prix infini.

Quel soutien et quel sujet de confiance pour une personne religieuse, qui, dans son état, n'est employée qu'à des exercices dont le monde ne tient nul compte! Souvent même sont-ce les dernières fonctions d'une maison, et les plus humiliantes. Mais ce qui la console, et ce qui est en effet bien consolant pour elle, c'est la parole de l'Apôtre qu'elle s'applique à elle-même: *Vous êtes morts, et votre vie est cachée avec Jésus-Christ en Dieu.*[1] Car dès que c'est une vie cachée en Dieu, c'est une vie selon le gré de Dieu, par conséquent une vie toute sainte; et puisque c'est une vie cachée avec Jésus-Christ, c'est donc une vie toute conforme à la vie de Jésus-Christ, à son esprit et à ses sentimens. Or, quelle vie est plus à souhaiter pour moi,

[1] Colos. 3.

que celle qui m'unit de la sorte à mon Dieu, et qui me donne des rapports si étroits avec mon Sauveur et mon modèle? C'est là proprement la vie intérieure; et dans une telle vie, y a-t-il rien de si vil en apparence et de si méprisable, que je ne doive estimer au-dessus de tout? Ce seroit bien dégénérer de ma profession, si je réglois autrement l'estime que je fais des choses, que par la sainteté qui y est attachée, et par la volonté de Dieu que j'y accomplis. Avec l'un et l'autre, tout est d'une valeur inestimable, tout est grand.

TROISIÈME POINT.

De quel repos étoit accompagnée la retraite de Jésus-Christ, et quelle paix n'y goûtoit-il pas? Inconnu au monde, il n'étoit point exposé à ses discours, ni sujet à ses contradictions. Dans l'étroite enceinte d'une maison pauvre où il se tenoit renfermé, et où il se bornoit à son travail, il n'avoit point de part à tous les mouvemens qui agitoient le reste des hommes. Il jouissoit tranquillement du silence et du calme de sa solitude, et s'il s'entretenoit, c'étoit, dans le secret de son âme, avec son Père, dont il recevoit les plus sensibles et les plus douces communications.

De tous les biens que nous pouvons désirer sur la terre, il est constant qu'un des plus précieux

c'est la paix : mais il n'est pas moins certain que de tous les moyens pour acquérir cette paix, ou intérieure ou extérieure, un des plus assurés, c'est une vie retirée et cachée. Le monde est comme une mer orageuse ; au lieu que la retraite est comme un port et un asile où l'on est à couvert de tous les orages. Voilà par où les gens du monde estiment eux-mêmes la profession religieuse ; et voilà ce qui leur fait dire en tant de rencontres, qu'un bon religieux, une bonne religieuse, sont mille fois plus contens dans leur cellule, qu'on ne l'est dans le tumulte et les embarras du siècle.

Les plus mondains le disent, et en cela ils disent encore plus vrai que peut-être ils ne le pensent. Mais ils le diroient bien autrement, s'ils avoient en effet connu par quelque épreuve les douceurs solides que goûte une âme accoutumée à vivre seule, et qui sait se borner à cette vie particulière. Elle a ses occupations, qui lui ont été marquées par l'obéissance, ou qu'elle s'est tracées elle-même. Ce ne sont point des fonctions d'éclat, et c'est par-là justement qu'elles lui plaisent davantage. Elle s'en acquitte avec fidélité, mais du reste sans vouloir s'ingérer en aucune autre chose. Ainsi elle est peu troublée de tout ce qui se passe dans le monde, et de mille événemens qui sont pour tant d'autres une source d'inquiétudes et de chagrins. Souvent même n'en est-elle pas instruite,

qui ne veut-elle pas s'en instruire. Et comment s'inquiéteroit-elle de tout ce qui arrive au dehors, puisqu'à peine elle sait une partie de ce qui se fait auprès d'elle et dans l'intérieur de la communauté? Dès que les choses ne la regardent point, et qu'il ne s'agit ni de la charité, ni du bien commun de la maison, elle ne s'informe de rien, ni ne s'entremet en rien : car la retraite religieuse va jusque-là.

Ah! que de religieux auroient mené dans leur état et y meneroient une vie paisible, s'ils avoient pris de bonne heure cet esprit de retraite, et s'ils savoient se renfermer dans eux-mêmes! Mais il semble que nous nous soyons à charge à nous-mêmes, et que nous ne puissions demeurer avec nous-mêmes. On veut se mêler de tout. Pour cela il faut se trouver partout. Si l'on est arrêté, c'est une peine; et si l'on peut suivre son impétuosité naturelle et aller où elle nous emporte, c'est encore le principe d'un plus grand mal. Car il n'est pas possible que la diversité des objets, que les différens intérêts où l'on entre, n'excitent bien des désirs et bien des passions dont la paix du cœur est altérée. La clôture et la cellule s'adoucissent à mesure qu'on les garde : mais c'est en les quittant trop souvent et trop long-temps, qu'on se les rend insupportables. Il y faut néanmoins revenir, et voilà ce qui cause les dégoûts et les ennuis. N'est-ce pas peut-être ce qui m'en a causé une infinité

à moi-même? Pourquoi sur la terre chercher si loin mon bonheur et hors de moi, lorsqu'avec Dieu et avec sa grâce, je puis le trouver dans moi et au milieu de moi?

CONCLUSION.

Soyez éternellement béni, Seigneur, de la miséricorde que vous m'avez faite, en me retirant dans votre sainte maison. Ce n'est pas seulement pour la vie future et pour mon salut, un lieu de sûreté, mais c'est pour tout le cours de cette vie présente, une demeure de paix. Il est vrai, Seigneur, qu'il y faut avoir un certain attrait et un certain goût; et ce goût de la retraite n'est pas une des moindres grâces que puisse recevoir de vous une âme religieuse. Vous me l'accorderez, cette grâce, puisque je vous la demande, et que vous savez combien elle m'est nécessaire.

Détachez mon cœur de tous les vains amusemens qui peuvent le distraire et le dissiper, et qui ne l'ont en effet que trop dissipé et que trop distrait jusqu'à cette heure. Faites-le rentrer au dedans de lui-même, et inspirez-lui cet esprit intérieur, qui seul est capable de le tenir dans le recueillement et dans le calme. Toute autre chose où je voudrois établir mon repos en ce monde, peut me manquer; mais ma retraite ne me manquera point, et ce sera toujours ma ressource et mon refuge.

Vous surtout, mon Dieu, vous ne me manquerez point dans la vie la plus obscure et la plus cachée. Je vous y trouverai, et qu'ai-je à souhaiter de plus? C'est là que l'âme s'entretient avec vous, qu'elle vous parle et qu'elle vous entend, qu'elle vous possède et qu'elle vous goûte. Mais vous n'êtes point dans le bruit : du moins vous ne vous y faites guère connoître, ni guère sentir. O mon Dieu, où serois-je bien sans vous, et où puis-je être mal avec vous? Que m'importe d'être connu du monde, honoré dans le monde, ou de ne l'être pas, si je vous ai toujours pour témoin, et si vous m'honorez de votre présence? Vous seul me tiendrez lieu de toutes choses; et dans mon obscurité et mes ténèbres, je serai plus en état de vous dire sans cesse, avec la même consolation que vous le disoit un de vos plus fidèles serviteurs : *Mon Dieu et mon tout.*

CONSIDÉRATION.

SUR LES CONVERSATIONS AVEC LE PROCHAIN.

Il y a peu d'ordres religieux où tout commerce avec le prochain soit absolument interdit. Dans la profession religieuse comme ailleurs, on a cer-

taines heures où l'on peut converser ensemble, et il n'est point même défendu d'avoir quelques connoissances au dehors ni de les entretenir. Mais il est vrai, du reste, que dans les conversations avec le prochain, il se glisse bien des abus où nous tombons très-communément, et dont nous ne pouvons mieux nous garantir que par trois règles générales, qui sont pour nous d'une extrême conséquence. La première, que nos conversations soient toujours accompagnées d'une modestie religieuse et d'une sage retenue ; la seconde, qu'elles soient solides et utiles ; et la troisième, que la charité y règne, et qu'elle en éloigne tout ce qui est contraire à l'esprit d'union et de paix.

PREMIER POINT.

Conversations accompagnées d'une sage retenue et d'une modestie religieuse : car, de même qu'il y a pour les personnes du monde des bienséances du monde, il y a, pour les religieux, des bienséances religieuses ; et, par rapport à la manière de converser, il est constant que mille choses où l'on ne trouve point à dire dans un homme du monde, deviennent peu séantes dans un religieux, et sont même tout-à-fait répréhensibles. C'est donc particulièrement aux religieux que convient l'avis de l'Apôtre, lorsqu'il disoit aux premiers fidèles :

Faites voir en tout votre modestie.[1] Elle paroît dans l'air, dans le maintien, dans le geste, dans le ton de la voix, dans les termes et les expressions, dans tout l'extérieur. Ce n'est pas qu'elle ait rien d'affecté, ni de trop étudié : l'affectation n'est bonne nulle part; mais, sans aucune contrainte ni aucune gêne, elle évite certains airs trop évaporés, certains mouvemens trop précipités, certains gestes trop peu mesurés, certains éclats de voix trop élevés, certaines paroles et certaines expressions trop familières, surtout avec des séculiers.

C'est une erreur dont se laissent prévenir bien des religieux, de se persuader que par des conversations toujours enjouées et peu réservées, ils se rendent plus agréables au monde, et s'en attirent plus aisément l'estime et la confiance. Le monde est au contraire le censeur le plus éclairé et le plus sévère, que les personnes religieuses aient à craindre. Il sait parfaitement quelles mesures elles doivent garder, et quels égards elles doivent avoir à la sainteté de leur profession; il y fait une réflexion particulière, et, tout libertin, tout déréglé qu'il est, il exige de leur part une régularité et une circonspection, qu'il porte même quelquefois jusqu'au scrupule.

Ainsi, dans les entretiens d'un religieux, le monde veut voir de la gravité, du recueillement,

[1] Philip. 4.

de la modération, de la discrétion, de la sagesse ; et s'il en rencontre quelqu'un où il remarque tous ces caractères, c'est de celui-là qu'il s'édifie et en celui-là qu'il se confie. Tout autre ne lui est bon que pour l'amusement. On peut dire même qu'il n'est presque bon à rien autre chose dans l'intérieur d'une communauté : on le laisse parler et discourir tant qu'il lui plaît, et comme il lui plaît; mais ses discours, souvent sans ordre et sans règle, font peu d'impression, et l'on n'y donne qu'une attention très-légère.

Selon la maxime ordinaire, la bouche parle de l'abondance du cœur ; et c'est encore une vérité, que le cœur se répand par la bouche. De là donc on peut conclure d'une personne religieuse trop vive et trop mondaine dans ses façons de parler, qu'elle est déjà fort dissipée au dedans d'elle-même, et que dans la suite elle ne fera que se dissiper toujours davantage. Une âme recueillie, et qui porte partout la présence et la vue de Dieu, ne s'abandonne point de la sorte à ses vivacités naturelles. Elle est honnête et affable, mais sans s'épancher tant au dehors, ni entrer en de si grandes agitations : elle n'est ni sauvage ni mélancolique ; mais au milieu de sa joie, et dans les démonstrations qu'elle en donne, elle ne perd rien de tout le sérieux qui la doit tempérer : elle ne demeure point dans un triste et morne silence ; mais

elle ne cherche point aussi à tenir seule la conversation, ni à maîtriser tous ceux avec qui elle traite : elle dit simplement ce qu'elle pense, et laisse à chacun le loisir de s'expliquer à son tour, n'interrompant jamais, et toujours plus prête à écouter qu'à se faire entendre. Qu'on éviteroit de fautes dans la société, si l'on se formoit sur ce modèle, et si l'on ne s'écartoit jamais du respect chrétien et religieux qu'on se doit les uns aux autres!

SECOND POINT.

Conversations solides et utiles. Ce n'est pas à dire qu'elles doivent toujours rouler sur des matières spirituelles et de pure piété : cela seroit à souhaiter parmi des religieux ; mais, après tout, comme la religion accorde quelques heures d'entretien pour récréer l'esprit et pour le relâcher, elle donne là-dessus un peu plus de liberté, et ne défend point de mêler dans la conversation des sujets moins relevés et moins importans : c'est une tolérance raisonnable et très-convenable.

Mais ce qui ne conviendroit en aucune sorte, ce seroit, 1° qu'entre des personnes religieuses on ne s'entretînt ordinairement que de bagatelles, et qu'on employât des temps considérables en de puérils et de vains discours ; 2° qu'on ne parlât que des affaires du monde, et de ce qui s'y passe; qu'on

ne s'assemblât que pour contenter sur cela sa curiosité ; et pour entendre le récit de tous les bruits qui courent et de toutes les nouvelles qui se répandent ; 3° qu'aux heures mêmes où le silence est ordonné, on se réunît plusieurs ensemble, en des lieux particuliers et contre la règle, pour se rapporter mutuellement tout ce qui se fait dans une communauté, et pour en raisonner fort inutilement ; 4° que dans toutes ces conversations, soit particulières, soit publiques, on ne dît pas peut-être un mot de Dieu ni qui pût porter à Dieu ; mais qu'on n'y débitât que des maximes toutes conformes à l'esprit du monde et à ses sentimens ; 5° qu'on laissât tomber l'entretien dès que quelqu'un commenceroit à le tourner sur les choses du ciel, et à y jeter quelques paroles d'édification ; qu'on en conçût du dédain, et qu'on en témoignât du dégoût et de l'ennui. Voilà, encore une fois, ce qui ne peut s'accorder avec la sainteté de l'état religieux.

Quand, après une conversation où l'on ne s'est rempli l'esprit que d'idées frivoles, on se trouve devant Dieu et dans la prière, sans goût, sans onction, sans attention, y a-t-il lieu d'en être surpris ? Une bonne réflexion qu'on eût entendue dans un entretien plus solide, eût nourri l'âme, et eût allumé toute sa ferveur ; car souvent il n'en faut pas davantage. Ces deux disciples à qui Jésus-Christ ressuscité se joignit sur le chemin d'Em-

maüs, se sentoient tout brûlans de zèle, pendant qu'il conversoit avec eux et qu'il leur expliquoit les divines Écritures. Mais que remporte-t-on de la plupart des conversations? un cœur vide, une imagination égarée, beaucoup d'indifférence et de sécheresse dans le service de Dieu. Il n'y a que trop de personnes religieuses qui pourroient en rendre témoignage.

Ce qui paroît encore plus à déplorer, c'est que des religieux aient quelquefois de longs entretiens, même avec des séculiers, sans jamais leur rien dire des vérités du christianisme, ni qui regarde le salut. On craint de les rebuter par ces sortes de discours, et qu'ils n'en fussent bientôt fatigués. Il est vrai qu'il y faut de la prudence, et qu'on ne doit pas faire de la conversation une prédication perpétuelle. Mais d'ailleurs trois choses sont certaines. 1° Les séculiers ne se rebutent point si aisément qu'on le pense de ce que leur dit une personne religieuse pour les édifier et leur inspirer des sentimens chrétiens. Si c'étoit un homme engagé comme eux dans le monde qui leur tînt de pareils discours, peut-être en seroient-ils étonnés et en feroient-ils quelques railleries : mais ils ne reçoivent pas de même ce qui vient de la bouche d'un religieux. Ils y font plus d'attention, et ils n'en ont que plus de respect pour lui, voyant qu'il parle conformément à son état, et qu'il s'acquitte en cela de son

devoir. 2° Non-seulement ils ne s'en rebutent point, mais plusieurs même en sont touchés : ils s'y affectionnent et en profitent ; et s'ils avoient à se scandaliser, ce seroit plutôt qu'un homme aussi étroitement dévoué à Dieu que l'est un religieux par sa profession, ne les fît jamais souvenir de leurs obligations envers ce premier maître, et du soin qu'ils doivent prendre de le servir et de se sauver. 3° Enfin, supposé que de semblables conversations ne les accommodent pas, ce qui s'ensuivra de là, c'est qu'on les verra moins, et c'étoit l'excellent principe de saint Ignace de Loyola. Ou les gens du monde, disoit-il, m'écouteront volontiers quand je leur parlerai sur des sujets édifians, et alors Dieu en sera glorifié et j'aurai ce que je demande ; ou, dégoûtés de telles matières, ils s'éloigneront de moi, et alors ils me feront moins perdre de temps, et j'en irai moins perdre avec eux.

Et qu'est-il nécessaire, en effet, d'être tant dans le monde et avec le monde, si toutes les visites qu'on lui rend ou qu'on en reçoit, ne contribuent ni à sa sanctification ni à la nôtre ? Est-ce à cela que des personnes religieuses doivent passer presque toutes leurs journées ? Autant et beaucoup mieux vaudroit-il demeurer dans la retraite, et, selon l'expression de Jésus-Christ, *laisser les morts ensevelir leurs morts.*[1] Les apôtres parcouroient le monde,

[1] Matth. 8.

mais pour y enseigner, pour y catéchiser, pour y annoncer le royaume de Dieu. Voir autrement le monde, c'est, malgré le renoncement qu'on a fait au monde, être encore tout mondain, et plus peut-être qu'on ne l'eût été dans le monde même.

TROISIÈME POINT.

CONVERSATIONS charitables et sans offense de personne. Le Sage a dit en général, que celui qui ne pèche point dans ses paroles est un homme parfait : mais on peut dire en particulier au regard de la charité, que c'est une grande perfection et une vertu bien rare, de ne la blesser jamais dans les entretiens. Car voilà dans les maisons mêmes religieuses, le plus commun et le plus dangereux écueil qu'elle ait à craindre. Elle s'y trouve altérée en diverses manières, dont les plus ordinaires sont :

1° Les impatiences naturelles et les chagrins de certains esprits colères et brusques, qui ne savent s'exprimer sur rien en des termes de douceur. On ne peut presque leur parler, sans s'exposer à une réponse désagréable ; et l'on a beau prendre toutes les précautions possibles, il y a toujours de leur part quelque rebut à essuyer.

2° Les contestations qui naissent, et les disputes où l'on s'échauffe de part et d'autre. Cela vient surtout de deux sortes de caractères très-

fâcheux dans le commerce de la vie. Les premiers sont contredisans, et les seconds sont opiniâtres. D'où il arrive que les uns par un esprit de contradiction, formant toujours des difficultés sur ce qu'on leur dit, et les autres par un esprit d'opiniâtreté, ne voulant jamais céder, ni reconnoître qu'ils se soient trompés, on s'échappe en bien des paroles dont les cœurs sont piqués et ulcérés.

3° Les railleries, soit qu'on soit trop libre à les faire, ou qu'on soit trop délicat à s'en offenser. Car il y a des esprits d'une telle foiblesse, qu'il ne faut qu'un mot pour les choquer : comme il y en a aussi qui se laissent tellement aller à une envie démesurée de railler de toutes choses et de quiconque, qu'ils le font sans ménagement et sans égard. Pourvu qu'ils se contentent, ils n'examinent rien davantage, et ne s'inquiètent guère si quelqu'un en a de la peine. Cette peine toutefois n'est que trop réelle ; et quoiqu'elle puisse être mal fondée, et que souvent dans celui qui la ressent, ce ne soit que l'effet d'une trop grande sensibilité, il y faudroit néanmoins prendre garde ; et non-seulement la charité religieuse, mais la seule humanité le demanderoit. Bien loin de cela, on prend plaisir à se jouer d'une personne. On en fait tout le sujet de l'entretien ; et à ses dépens, on se donne une récréation et un divertissement peu sortable.

4° Les jugemens et les murmures, ou contre des supérieurs, ou contre ceux qui se trouvent chargés de quelque office dans la communauté, ou contre des particuliers. Dès qu'on n'approuve pas une chose (et combien y en a-t-il qui soient approuvées de tout le monde?). Quoi qu'il en soit, dès qu'une chose déplaît, on ne peut s'en taire. Du moins si l'on en parloit dans la vue de quelque utilité qui en dût revenir : mais on sait assez que tout ce qu'on dira, ne produira rien. Pourquoi donc entre-t-on là-dessus en de si longues explications? par une maligne satisfaction qu'on goûte à déclarer ses sentimens, et par un secret penchant à condamner et à censurer.

5° Les médisances. Ce point est plus important, et les religieux n'ont pas moins à se précautionner là-dessus que les gens du monde. Sur tout autre article, on a communément dans la religion la conscience plus timorée et plus étroite ; mais sur l'article de la médisance, les plus réguliers et les plus sévères ont quelquefois une conduite et des principes bien larges. Il y a peu de conversations où il ne soit parlé du prochain ; et par un malheureux enchaînement, quand une fois on a commencé, on ne cesse point qu'on n'ait dit tout ce qu'on prétend savoir, et qu'on devroit tenir secret.

La charité doit corriger tout cela, et bannir tout cela des conversations chrétiennes, à plus forte

raison des conversations religieuses. Point d'amertume dans les paroles, ni de brusqueries. On n'est pas toujours maître d'empêcher que certains mouvemens ne s'élèvent dans le cœur : mais au moins faut-il avoir assez d'empire sur soi pour les tenir cachés au dedans, et pour n'en rien faire paroître. Point de contradictions trop fortes, ni d'altercations. Chacun a sa pensée, et chacun peut la produire, quoique contraire à la pensée des autres. Mais du moment que la question commence à dégénérer dans une espèce de différend, et qu'on le remarque, il vaut incomparablement mieux se renfermer dans le silence et ne pas poursuivre, que de s'obstiner par une fausse gloire à remporter un vain avantage et d'être par-là un sujet de discorde. Point de traits railleurs et piquans. Un mot assaisonné d'un certain sel et dit agréablement, n'est pas toujours condamnable, pourvu que personne n'y soit intéressé, ou que celui qui pourroit y avoir quelque intérêt, prenne bien la chose, et n'en témoigne aucun déplaisir. Mais après tout une raillerie trop fréquente a souvent de fort mauvais effets. Et il ne faut point alléguer pour excuse qu'il n'y a rien en ce qu'on dit, que d'indifférent et que d'innocent. Ce n'est plus une raillerie indifférente ni innocente, dès que la charité en souffre ; or, il n'est presque pas possible qu'elle n'en souffre par l'extrême délicatesse de la plupart des esprits, qui

s'offensent aisément, et ressentent très-vivement les moindres atteintes. Point de murmures ni de plaintes, du moins dans les entretiens publics. Si l'on voit quelque chose à reprendre, on peut en secret s'en expliquer avec une personne de confiance, soit supérieure, ou autre : mais de s'en déclarer hautement et devant toute une assemblée, c'est une espèce de révolte, ou c'est en quelque manière vouloir l'exciter. Enfin, point de médisances : car si la médisance est un péché grief dans des séculiers, qu'est-ce dans des religieux? Parlons bien de tout le monde; ou si nous n'avons rien de bon à dire, taisons-nous. En gardant ces règles, on se préserve d'une infinité de désordres; on rend la société religieuse également édifiante et douce, et c'est ainsi que se vérifie la parole du Prophète royal : *Quel avantage et quel bonheur pour des frères, de vivre ensemble et dans une sainte union!*[1]

[1] Ps. 132.

de la modération, de la discrétion, de la sagesse; et s'il en rencontre quelqu'un où il remarque tous ces caractères, c'est de celui-là qu'il s'édifie et en celui-là qu'il se confie. Tout autre ne lui est bon que pour l'amusement. On peut dire même qu'il n'est presque bon à rien autre chose dans l'intérieur d'une communauté : on le laisse parler et discourir tant qu'il lui plaît, et comme il lui plaît; mais ses discours, souvent sans ordre et sans règle, font peu d'impression, et l'on n'y donne qu'une attention très-légère.

Selon la maxime ordinaire, la bouche parle de l'abondance du cœur; et c'est encore une vérité, que le cœur se répand par la bouche. De là donc on peut conclure d'une personne religieuse trop vive et trop mondaine dans ses façons de parler, qu'elle est déjà fort dissipée au dedans d'elle-même, et que dans la suite elle ne fera que se dissiper toujours davantage. Une âme recueillie, et qui porte partout la présence et la vue de Dieu, ne s'abandonne point de la sorte à ses vivacités naturelles. Elle est honnête et affable, mais sans s'épancher tant au dehors, ni entrer en de si grandes agitations : elle n'est ni sauvage ni mélancolique; mais au milieu de sa joie, et dans les démonstrations qu'elle en donne, elle ne perd rien de tout le sérieux qui la doit tempérer : elle ne demeure point dans un triste et morne silence; mais

Car ce fut une charité douce, une charité bienfaisante, et une charité universelle. Telle doit être la mienne envers le prochain, et s'il y manque un seul de ces caractères, ce n'est plus une charité chrétienne ni religieuse.

Ce fut donc d'abord une charité douce que celle de Jésus-Christ, et cette douceur parut en tout : dans ses manières extérieures, dans sa retenue et sa modération inaltérable Que n'eut-il point à endurer de la part d'un peuple grossier et incrédule, à qui il annonçoit ses divines vérités ? Avec quelle condescendance ménageoit-il tant d'esprits opposés, et s'y accommodoit-il pour les persuader et pour les gagner ? Combien de rebuts essuya-t-il sans se plaindre, combien de résistances et de contradictions ? Qu'étoit-ce que ses apôtres ? de pauvres pêcheurs, des hommes sans nom, sans éducation, sans étude, sans intelligence. Que ne lui en coûta-t-il point pour les former ? Souvent ils ne comprenoient pas ce qu'il leur disoit, et pour se faire mieux entendre à eux il leur répétoit plusieurs fois les mêmes choses, et les leur expliquoit tout de nouveau. Souvent ils avoient ensemble des contestations et des disputes, et il s'employoit à les apaiser : vivant avec eux malgré le dégoût qu'ils lui devoient causer, se communiquant à eux, et bien loin de se tenir importuné de leur présence, voulant sans cesse les avoir auprès de lui.

ne s'assemblât que pour contenter sur cela sa curiosité, et pour entendre le récit de tous les bruits qui courent et de toutes les nouvelles qui se répandent ; 3° qu'aux heures mêmes où le silence est ordonné, on se réunît plusieurs ensemble, en des lieux particuliers et contre la règle, pour se rapporter mutuellement tout ce qui se fait dans une communauté, et pour en raisonner fort inutilement ; 4° que dans toutes ces conversations, soit particulières, soit publiques, on ne dît pas peut-être un mot de Dieu ni qui pût porter à Dieu ; mais qu'on n'y débitât que des maximes toutes conformes à l'esprit du monde et à ses sentimens ; 5° qu'on laissât tomber l'entretien dès que quelqu'un commenceroit à le tourner sur les choses du ciel, et à y jeter quelques paroles d'édification ; qu'on en conçût du dédain, et qu'on en témoignât du dégoût et de l'ennui. Voilà, encore une fois, ce qui ne peut s'accorder avec la sainteté de l'état religieux.

Quand, après une conversation où l'on ne s'est rempli l'esprit que d'idées frivoles, on se trouve devant Dieu et dans la prière, sans goût, sans onction, sans attention, y a-t-il lieu d'en être surpris ? Une bonne réflexion qu'on eût entendue dans un entretien plus solide, eût nourri l'âme, et eût allumé toute sa ferveur ; car souvent il n'en faut pas davantage. Ces deux disciples à qui Jésus-Christ ressuscité se joignit sur le chemin d'Em-

et pour l'entretien de la charité, que de m'accommoder à eux autant qu'il est possible, et de les gagner par ma douceur.

Bienheureux les débonnaires, parce qu'ils posséderont toute la terre,[1] c'est-à-dire, qu'ils se concilieront tous les cœurs. Suis-je de ce nombre; ou plutôt, combien là-dessus ai-je de reproches à me faire? Combien de fois, au lieu d'user envers le prochain d'une charitable indulgence, lui ai-je fait ressentir mes dédains et mes hauteurs? Combien à son égard m'est-il échappé, et m'échappe-t-il sans cesse de paroles aigres, de manières brusques, de mépris? Souvent même je n'y fais nulle attention, et je ne crois pas qu'il y ait rien en tout cela dont on doive s'offenser. Ce seroit bien pis, si je venois, comme quelques-uns, à m'en applaudir et à m'en savoir bon gré. Voilà ce qui trouble toute une communauté; voilà ce qui y fait naître les divisions, et ce qui y cause les différends et les démêlés. Un peu plus d'empire sur soi-même préviendroit tous ces maux, et qu'y a-t-il que je ne dusse sacrifier pour les arrêter?

SECOND POINT.

La même charité qui fit supporter à Jésus-Christ avec tant de douceur et tant de patience les im-

[1] Matth. 5.

devoir. 2° Non-seulement ils ne s'en rebutent point, mais plusieurs même en sont touchés : ils s'y affectionnent et en profitent ; et s'ils avoient à se scandaliser, ce seroit plutôt qu'un homme aussi étroitement dévoué à Dieu que l'est un religieux par sa profession, ne les fît jamais souvenir de leurs obligations envers ce premier maître, et du soin qu'ils doivent prendre de le servir et de se sauver. 3° Enfin, supposé que de semblables conversations ne les accommodent pas, ce qui s'ensuivra de là, c'est qu'on les verra moins, et c'étoit l'excellent principe de saint Ignace de Loyola. Ou les gens du monde, disoit-il, m'écouteront volontiers quand je leur parlerai sur des sujets édifians, et alors Dieu en sera glorifié et j'aurai ce que je demande ; ou, dégoûtés de telles matières, ils s'éloigneront de moi, et alors ils me feront moins perdre de temps, et j'en irai moins perdre avec eux.

Et qu'est-il nécessaire, en effet, d'être tant dans le monde et avec le monde, si toutes les visites qu'on lui rend ou qu'on en reçoit, ne contribuent ni à sa sanctification ni à la nôtre ? Est-ce à cela que des personnes religieuses doivent passer presque toutes leurs journées ? Autant et beaucoup mieux vaudroit-il demeurer dans la retraite, et, selon l'expression de Jésus-Christ, *laisser les morts ensevelir leurs morts.*[1] Les apôtres parcouroient le monde,

[1] Matth. 8.

mais pour y enseigner, pour y catéchiser, pour y annoncer le royaume de Dieu. Voir autrement le monde, c'est, malgré le renoncement qu'on a fait au monde, être encore tout mondain, et plus peut-être qu'on ne l'eût été dans le monde même.

TROISIÈME POINT.

CONVERSATIONS charitables et sans offense de personne. Le Sage a dit en général, que celui qui ne pèche point dans ses paroles est un homme parfait : mais on peut dire en particulier au regard de la charité, que c'est une grande perfection et une vertu bien rare, de ne la blesser jamais dans les entretiens. Car voilà dans les maisons mêmes religieuses, le plus commun et le plus dangereux écueil qu'elle ait à craindre. Elle s'y trouve altérée en diverses manières, dont les plus ordinaires sont :

1° Les impatiences naturelles et les chagrins de certains esprits colères et brusques, qui ne savent s'exprimer sur rien en des termes de douceur. On ne peut presque leur parler, sans s'exposer à une réponse désagréable ; et l'on a beau prendre toutes les précautions possibles, il y a toujours de leur part quelque rebut à essuyer.

2° Les contestations qui naissent, et les disputes où l'on s'échauffe de part et d'autre. Cela vient surtout de deux sortes de caractères très-

fâcheux dans le commerce de la vie. Les premiers sont contredisans, et les seconds sont opiniâtres. D'où il arrive que les uns par un esprit de contradiction, formant toujours des difficultés sur ce qu'on leur dit, et les autres par un esprit d'opiniâtreté, ne voulant jamais céder, ni reconnoître qu'ils se soient trompés, on s'échappe en bien des paroles dont les cœurs sont piqués et ulcérés.

3° Les railleries, soit qu'on soit trop libre à les faire, ou qu'on soit trop délicat à s'en offenser. Car il y a des esprits d'une telle foiblesse, qu'il ne faut qu'un mot pour les choquer : comme il y en a aussi qui se laissent tellement aller à une envie démesurée de railler de toutes choses et de quiconque, qu'ils le font sans ménagement et sans égard. Pourvu qu'ils se contentent, ils n'examinent rien davantage, et ne s'inquiètent guère si quelqu'un en a de la peine. Cette peine toutefois n'est que trop réelle ; et quoiqu'elle puisse être mal fondée, et que souvent dans celui qui la ressent, ce ne soit que l'effet d'une trop grande sensibilité, il y faudroit néanmoins prendre garde ; et non-seulement la charité religieuse, mais la seule humanité le demanderoit. Bien loin de cela, on prend plaisir à se jouer d'une personne. On en fait tout le sujet de l'entretien ; et à ses dépens, on se donne une récréation et un divertissement peu sortable.

4° Les jugemens et les murmures, ou contre des supérieurs, ou contre ceux qui se trouvent chargés de quelque office dans la communauté, ou contre des particuliers. Dès qu'on n'approuve pas une chose (et combien y en a-t-il qui soient approuvées de tout le monde?). Quoi qu'il en soit, dès qu'une chose déplaît, on ne peut s'en taire. Du moins si l'on en parloit dans la vue de quelque utilité qui en dût revenir : mais on sait assez que tout ce qu'on dira, ne produira rien. Pourquoi donc entre-t-on là-dessus en de si longues explications? par une maligne satisfaction qu'on goûte à déclarer ses sentimens, et par un secret penchant à condamner et à censurer.

5° Les médisances. Ce point est plus important, et les religieux n'ont pas moins à se précautionner là-dessus que les gens du monde. Sur tout autre article, on a communément dans la religion la conscience plus timorée et plus étroite; mais sur l'article de la médisance, les plus réguliers et les plus sévères ont quelquefois une conduite et des principes bien larges. Il y a peu de conversations où il ne soit parlé du prochain; et par un malheureux enchaînement, quand une fois on a commencé, on ne cesse point qu'on n'ait dit tout ce qu'on prétend savoir, et qu'on devroit tenir secret.

La charité doit corriger tout cela, et bannir tout céla des conversations chrétiennes, à plus forte

de distinction et de sainteté, qui la relève au-dessus d'une charité purement humaine, telle qu'étoit celle du paganisme, et telle qu'est encore celle du monde. C'est pourquoi le Sauveur des hommes dans le commandement qu'il nous fait de nous aimer les uns les autres, et qu'il appelle son précepte et sa loi, comprend même ceux qui se tournent contre nous et dont nous avons reçu les plus sensibles offenses : *Bénissez ceux qui vous maudissent, souhaitez du bien à ceux qui vous veulent du mal, priez pour ceux qui vous persécutent.*[1] Que ce degré est éminent, mais qu'il est rare ! Tout rare néanmoins et tout éminent qu'il est, c'est un devoir nécessaire ; et le christianisme, ni conséquemment la religion ne reconnoît point d'autre vraie charité que celle-là : Dieu n'en récompense point d'autre.

Où en suis-je donc, et comment est-ce que je satisfais à cette obligation ? Car ce que Jésus-Christ nous a lui-même annoncé, qu'il viendroit des temps où la charité de plusieurs se refroidiroit, ne s'accomplit pas seulement parmi les gens du monde, mais parmi les religieux. Elle ne s'y refroidit en effet que trop, et autant qu'elle s'y refroidit, elle s'y rétrécit. On a ses inclinations et ses antipathies ; et selon cette différence de sentimens, on tient une conduite toute différente. On

[1] Luc. 6.

a ses amis particuliers pour qui l'on n'épargne rien; mais on ne s'intéresse guère à ce qui regarde tout le reste de la communauté. Dans un office où l'on doit à chacun les mêmes soins, on a ses prédilections; et tandis qu'on est d'une attention et d'une vigilance infinie en faveur de quelques-uns, on est d'une négligence et d'une difficulté extrême envers les autres. Se sent-on blessé en quelque chose? on a ses ressentimens et ses peines dans le cœur; et au lieu que la charité devroit les étouffer, on sait bien dans l'occasion user de retour et les faire connoître.

Ce qui est encore très-ordinaire, et ce qui renverse tout l'ordre de la charité, c'est qu'on se montre plein de douceur et plein de zèle pour des étrangers, pour toutes les personnes du dehors; et qu'on n'a que de la froideur, et quelquefois de l'amertume pour ses frères, avec qui néanmoins on est uni par des liens si intimes et si sacrés. Où est la charité de Jésus-Christ? car ce ne l'est pas là. Elle n'est qu'en certaines âmes, dont Dieu, pour notre édification, nous met les exemples devant les yeux. N'en ai-je pas vu moi-même, et n'en vois-je pas? Il semble que ce soit la charité même; ou il semble que leur charité se déploie sans cesse et se multiplie, à mesure qu'il se présente des sujets sur qui l'exercer. On les admire: mais y en a-t-il beaucoup qui les imitent? Que me

sert toutefois de les admirer, si je ne travaille pas à les imiter ?

CONCLUSION.

Dieu de charité, Seigneur, c'est dans les maisons religieuses que vous avez voulu conserver l'esprit de votre Église naissante et de ces premiers chrétiens qui la composoient. Or ils n'étoient tous qu'un cœur et qu'une âme; et comment, sans la charité, puis-je donc être vraiment religieux ? Il n'est pas en mon pouvoir de concilier ainsi tous les cœurs, et de les réduire à cette conformité parfaite et à cette sainte unité; mais j'y dois au moins disposer le mien, je l'y dois former, et ce sera l'effet de votre grâce.

Donnez-moi, mon Dieu, cette charité patiente qui ne s'altère de rien, cette charité bienfaisante qui ne refuse rien, cette charité universelle qui n'excepte rien. Ah! Seigneur, quelque patiente que puisse être ma charité envers mes frères, jamais le sera-t-elle autant que la vôtre envers moi, et jamais aurai-je autant à supporter de leur part, que vous avez eu jusques à présent à supporter de moi ? Quoi que je fasse pour eux, ou que je désire de faire en vue de vous, jamais égalera-t-il tout ce que j'ai reçu de votre infinie libéralité ? Et dois-je enfin compter pour beaucoup d'étendre mon zèle sur

tout ce qu'il y a de personnes avec qui j'ai à vivre et de sujets qui me sont présens, après que vous avez rempli de votre miséricorde toute la terre, et que vous avez étendu votre amour jusqu'à ceux mêmes qui vous ont crucifié?

Si donc sur la charité que je dois à mon prochain, aussi-bien que sur toutes les autres vertus, je vous envisage, Seigneur, comme mon modèle, j'ai bien à me confondre du peu de ressemblance qui se trouve entre vous et moi. Mais ce qui redouble ma confusion et ce qui doit y mettre le comble, c'est que je sois si froid et si lent aux exercices de la charité, quand vous voulez bien accepter tout ce qu'elle me fait faire, comme étant fait à vous-même; quand vous ne dédaignez pas d'en être le motif, que vous m'en savez gré, et que vous m'en faites un mérite auprès de vous. Eh! mon Dieu, si je vous aime, comment puis-je ne pas aimer ceux que vous avez substitués en votre place! Or ne sont-ce pas mes frères, et n'est-ce pas vous-même que j'aime dans eux? N'est-ce pas à vous-même que je rends dans eux tous les bons offices que la charité m'inspire? Que me faut-il autre chose pour m'engager? Un cœur est bien peu sensible pour vous, Seigneur, si cette seule considération ne lui suffit pas.

SECONDE MÉDITATION.

DES DOULEURS INTÉRIEURES DE JÉSUS-CHRIST DANS SA PASSION.

Tunc ait illis : Tristis est anima mea usque ad mortem.

Alors il leur dit : Je suis dans une tristesse mortelle. Matth., chap. 26.

PREMIER POINT.

JÉSUS-CHRIST devoit être notre modèle en tout, et il a voulu, dans sa passion, nous apprendre comment nous devons nous comporter dans les peines et les afflictions de la vie. Il y en a de deux sortes : d'intérieures, qui n'affligent que l'âme, et d'extérieures, qui affligent les sens. Or les unes et les autres me fournissent la matière de deux importantes méditations ; et quant à ce qui regarde d'abord les peines intérieures du Fils de Dieu, elles se réduisent à trois espèces, que les évangélistes nous ont marquées, et qui sont la tristesse, l'ennui, la crainte.

De quelle tristesse est-il tout à coup accablé, lorsqu'après la dernière cène qu'il avoit faite avec

ses apôtres, il va au jardin de Gethsemani! A peine peut-il se soutenir lui-même, et selon qu'il le déclare aux trois disciples qu'il a choisis pour l'accompagner, la douleur qui le presse est si violente, qu'elle seroit seule capable de lui causer la mort : *Mon âme est triste*, leur dit-il, *et c'est une tristesse à en mourir*. Voilà par où a commencé cette sanglante passion qu'il a endurée pour moi. Ce n'étoit point assez qu'il livrât son sacré corps au supplice de la croix, il falloit que son âme fût livrée aux plus rudes combats, et qu'elle en ressentît les plus vives et les plus douloureuses atteintes. C'étoit une partie, et même la principale partie de la satisfaction qu'il devoit faire à son Père pour les péchés des hommes, parce que c'est dans le cœur que le péché est conçu, et que c'est proprement l'âme qui, par le déréglement de la volonté, le commet.

Quoi qu'il en soit, que fait-il dans cette tristesse qui l'abat, et qu'il ne pourroit porter sans un miracle? A-t-il recours aux vaines consolations du monde? Cherche-t-il au moins quelque soulagement et quelque appui auprès de ses apôtres? Se laisse-t-il aller à l'impatience et aux plaintes; et, pour décharger son cœur du poids qui le presse, s'épanche-t-il en de longs discours? Deux ou trois paroles, c'est tout ce qu'il dit de son état. Du reste, sans s'arrêter avec ses disciples, il se retire à l'écart, il va prier, il y passe trois heures entières,

le ciel est tout son refuge et tout son soutien ; et soit qu'il en soit écouté, ou qu'il paroisse ne l'être pas, il y met toute sa confiance, et n'a point d'autre sentiment que d'une soumission parfaite et d'une pleine résignation : *Mon Père, qu'il en soit comme vous l'ordonnez, et non comme je le veux.* [1]

Quelque exempte que semble la profession religieuse des chagrins de la vie, il y a dans la religion aussi-bien qu'ailleurs, des jours pénibles et des temps de tristesse. On a partout de mauvais momens, et j'ai les miens comme les autres. Nous sommes même tellement nés, que si nous n'avons pas de vrais sujets de chagrin, nous nous en faisons d'imaginaires. Sans examiner ce qui attrista le Fils de Dieu au point où il le fut et où il témoigna l'être, nous ne pouvons douter que sa douleur n'ait été aussi véritable dans son principe et aussi raisonnable, qu'elle étoit amère et sensible dans ses effets ; au lieu que ce qui fait en mille rencontres toute ma peine, ce n'est qu'une idée et qu'un fantôme ; ce n'est que ma délicatesse extrême, que mon humeur inquiète, que mon orgueil, que mon amour-propre. Car si je veux bien rentrer en moi-même et sonder le fond de mon cœur, je trouverai que c'est là communément ce qui le remplit d'amertume. *Pourquoi êtes-vous triste, ô mon âme, et pourquoi vous troublez-vous ?* [2] c'est que vous

[1] Matth. 26. — [2] Ps. 41.

êtes ingénieuse à vous tourmenter, souvent sans raison, et même contre toute raison.

Mais soit que mes chagrins soient bien ou mal fondés, comment est-ce que je les supporte? Combien de réflexions également inutiles et affligeantes, dont je me ronge en secret? Combien de vaines distractions que je tâche à me procurer, et au dedans et au dehors, sous le spécieux prétexte de guérir mon imagination, et de la détourner des objets dont elle est frappée? Combien quelquefois de dépits et d'animosités contre les personnes à qui j'attribue ma peine et que j'en crois être les auteurs? A l'égard même de ceux qui, constamment et de ma propre connoissance, n'y ont eu nulle part, combien m'échappe-t-il d'impatiences et de termes offensans, comme si je m'en prenois à eux, et que je fusse en droit, parce que je souffre, de les faire souffrir?

O que ne suis-je soumis comme Jésus-Christ! Si je savois me taire, et me tenir dans un silence chrétien et religieux; si je me retirois dans l'intérieur de mon âme, et si j'y renfermois toutes mes peines; si pour répandre mon cœur, je n'allois qu'à Dieu, et je ne voulois point d'autre consolation que celle qu'on goûte dans la prière et avec Dieu: que de fautes j'éviterois! que d'inquiétudes et d'agitations je m'épargnerois! L'ange du Seigneur viendroit, et il me conforteroit; ou plutôt, le Sei-

gneur descendroit lui-même avec toute l'onction de sa grâce. Il me serviroit de conseil, d'ami, de confident. Il appliqueroit le remède à mon mal; et s'il ne lui plaisoit pas de m'en accorder l'entière guérison, du moins il l'adouciroit, et me le rendroit, non-seulement plus tolérable, mais salutaire et profitable. *J'étois dans le dernier abattement*, disoit le Prophète royal, *et je croyois que rien ne pouvoit me consoler; mais je me suis souvenu de Dieu, et tout à coup cette vue de Dieu m'a remis dans le calme et dans la joie.*[1] Voilà ce que ce saint roi avoit plus d'une fois éprouvé : pourquoi ne l'éprouverois-je pas de même?

SECOND POINT.

Une autre peine intérieure dont le Sauveur des hommes se sentit atteint : ce fut l'ennui. *Il commença à s'ennuyer*,[2] dit l'évangéliste. C'étoit une suite naturelle de la tristesse qui l'accabloit. Tout lui devint insipide, et il ne prit plus de goût à rien. Ces grands motifs qui l'avoient auparavant animé et si sensiblement touché, sans rien perdre pour lui de leur première force, perdirent du reste toute leur pointe. Ils le soutenoient toujours, mais sans aucun de ces sentimens, ni aucune de ces impressions secrètes qui excitent une âme et l'encouragent.

[1] Ps. 76. — [2] Marc, 14.

Tellement qu'il se trouvoit comme abandonné à lui-même et à la désolation de son cœur. État mille fois plus difficile à porter que toute autre peine, quelque violente d'ailleurs qu'elle puisse être ; état où se trouvent encore de temps en temps une infinité de personnes dévotes et religieuses.

Il y a des temps où l'on tombe dans le dégoût de tous les exercices de piété et de religion. Rien n'affectionne, rien ne plaît. On est rebuté de l'oraison, de la confession, de la communion, des lectures spirituelles, de toutes ses observances et de toutes ses pratiques; peu s'en faut qu'on n'en vienne quelquefois jusqu'à se dégoûter même de sa vocation, et à concevoir certains regrets de ce qu'on a quitté dans le monde. N'ai-je point été bien des fois en de pareilles dispositions, et n'y suis-je point encore assez souvent ? Si ce n'est point moi qui me suis réduit là par un relâchement volontaire, je ne dois point m'en affliger : ce sont alors des tentations qui me peuvent être très-salutaires, et dont il ne tient qu'à moi de profiter au centuple, en donnant à Dieu, par ma constance, la preuve la plus certaine de ma fidélité. Mais le mal est que ce dégoût et cet ennui ne vient communément que de moi-même, que de ma négligence et de ma tiédeur. Je ne voudrois pas me faire la moindre violence pour me réveiller et pour m'élever à Dieu. Est-il surprenant alors que le

poids de la nature m'entraîne; et dois-je m'étonner que Dieu ne se communiquant plus à moi, parce que je m'attache si peu à lui, je ne fasse que languir dans sa maison, et que le temps que je passe auprès de lui, me semble si long? Ah! les heures me paroissent bien plus courtes, partout où je satisfais mon inclination.

Il est vrai néanmoins, et il peut arriver quelquefois que ce ne soit pas par ma faute que je tombe dans cette langueur et que je sens cet éloignement des choses de Dieu. Mais sais-je me rendre cette épreuve aussi utile qu'elle le peut être? Je pourrois sanctifier mon ennui même et mon dégoût; je pourrois m'en faire un moyen de pratiquer les plus excellentes vertus, la patience, la pénitence, la persévérance. Ce n'est pas un petit mérite devant Dieu, que de savoir s'ennuyer pour Dieu; ce n'est pas une petite perfection que d'avancer toujours, malgré l'ennui, dans la voie de la perfection. C'a été le don des saints, et ce n'est guère le mien. Dès qu'un exercice commence à me déplaire, ou je le laisse absolument, ou je ne m'en acquitte que très-imparfaitement : je me fais du dégoût où je suis, une raison de me relâcher; au lieu que je devrois, avec la grâce de Dieu, qui m'éprouve dans ce dégoût et par ce dégoût, recueillir toute ma force et m'élever au-dessus de moi-même. Jamais David ne glorifia plus Dieu qu'en lui disant :

Vous vous êtes retiré de moi, Seigneur; et moi je ne me suis point retiré de vous, ni de vos commandemens.[1] C'est là que je donnerois à Dieu plus de gloire; c'est là que j'amasserois des trésors infinis de mérites.

TROISIÈME POINT.

Un troisième sentiment dont le cœur de Jésus-Christ fut pressé et serré, c'est la crainte et la plus vive répugnance. Au milieu des ténèbres de la nuit qui l'environnoient, et dans ce lieu désert où il s'étoit retiré, toute l'idée de sa passion lui vint à l'esprit, et se trouvant à la veille d'une mort si ignominieuse et si douloureuse, il s'en fit une image qui le saisit de frayeur. L'impression fut telle que tous ses sens en furent troublés; et l'extrême répugnance qu'il sentit, le porta même à demander de ne point boire un calice aussi amer que celui qui lui étoit préparé: *Mon Père, s'il est possible, détournez de moi ce calice.*[2] Et sans doute il n'est pas étonnant qu'à la vue de tant d'opprobres où il alloit être exposé, et de tant de souffrances où son corps devoit être livré, toute la nature se révoltât. Jamais combat intérieur ne dut être plus violent, ni ne le fut en effet. Il en tomba dans une mortelle agonie, et il en fut tout couvert, depuis la tête jusqu'aux pieds, d'une sueur de sang. Mais

[1] Ps. 118. — [2] Matth. 26.

tout cela ne se passoit, après tout, que dans l'appétit sensible ; et, sans égard aux révoltes de la nature, la volonté demeuroit toujours également ferme et constante. Aussi, dès le moment qu'il fallut en venir à l'exécution, et que ses ennemis approchèrent pour le prendre, il ne pensa point à fuir ni à se cacher : au contraire, il s'avança lui-même vers eux ; il leur déclara qui il étoit : *C'est moi*, leur dit-il, *que vous cherchez ;*[1] *voici votre heure et l'empire des ténèbres.*[2] Vous pouvez faire de ma personne tout ce qui vous est ordonné. Quel effroi tout ensemble et quel courage dans cet Homme-Dieu ! quelle consternation, et quelle résolution !

Quand il se présente une occasion où j'ai à me vaincre moi-même, je ne puis d'abord arrêter certains sentimens naturels qui s'élèvent dans mon cœur, et certaines répugnances involontaires. N'est-ce pas surtout ce que l'on éprouve dans une retraite ? Il n'y a point d'âme si tiède et si endormie, qui ne se réveille en ce saint temps et ne se ranime. Dieu parle au cœur, la grâce éclaire l'esprit ; on se reproche ses égaremens, et l'on en découvre les principes. De là même on voit de quels remèdes on devroit user, et ce qu'il y auroit à faire ; on sent qu'on n'est pas, à beaucoup près, ce qu'on devroit être, et l'on reconnoît à quoi il tient qu'on ne le soit : mais on craint de s'y engager et de l'entreprendre ;

[1] Jean, 18. — [2] Luc, 22.

on s'y propose des difficultés infinies, et l'on se défie sur cela de ses forces; on dispute avec soi-même : mais tout le fruit de ces longs raisonnemens est une incertitude où l'on ne conclut rien, et l'on ne se détermine à rien.

N'est-ce pas là peut-être l'état où je me trouve présentement? En vain je voudrois me tromper et m'aveugler : Dieu, malgré moi, ne me fait que trop connoître ce qu'il faudroit changer et réformer dans ma vie pour la rendre plus religieuse; certains exemples que j'ai devant les yeux, les remords secrets de ma conscience, les avis de mes supérieurs, les réflexions que j'ai faites dans le cours de ma retraite, et que je fais encore, tout cela ne me permet pas d'ignorer à quoi je devrois mettre ordre, et tout cela m'inspire assez de bonnes vues et de bons sentimens. Mais qu'est-ce qui m'arrête? ce qui m'a cent fois arrêté : une vaine peur et une timidité que je n'ai pas la force de surmonter, et qui me représente les choses comme insoutenables pour moi et comme impraticables. Ces fausses terreurs dont je me laisse préoccuper vont même jusqu'à me faire imaginer mille raisons apparentes de différer, de ne point aller tout d'un coup si avant ni si vite. Jésus-Christ ne différa ni ne délibéra point de la sorte. Étoit-il toutefois, au fond de son cœur, moins agité que moi? avoit-il moins sujet de l'être? Cette passion, qu'il envisageoit de si

près, et dont il s'étoit si vivement retracé dans l'esprit toute l'horreur, devoit-elle moins lui coûter, et avoit-elle moins de quoi l'étonner? Ah! me laisserai-je toujours intimider et déconcerter aux moindres obstacles que ma foiblesse fait naître, et qu'elle augmente dans mon idée? ou si la crainte me prévient, n'apprendrai-je jamais à me raffermir contre ses premiers mouvemens; et jamais ne me dirai-je aussi résolument et aussi efficacement que le dit Jésus-Christ à ses disciples : *Levons-nous, et marchons?*[1]

CONCLUSION.

Aimable Sauveur, c'est par votre sagesse et votre miséricorde infinie, que vous avez voulu paroître foible comme moi, et être sujet aux mêmes révoltes intérieures que moi, afin que votre exemple m'instruisît et qu'il me fortifiât. Sans cela, ô mon Dieu, sans cette règle et ce soutien que je trouve en vous, où en serois-je à certains momens, et que deviendrois-je? Vous voyez combien je suis différent de moi-même d'une heure à une autre, et de quelles vicissitudes je suis continuellement agité. Un jour mon âme est en paix, et même dans une sainte allégresse; mes devoirs me plaisent, et je goûte le bonheur de mon état; rien ne me fait peine, et il me semble qu'il n'y a point de victoire

[1] Matth. 26.

que je ne sois en disposition de remporter sur moi-même et sur toutes les passions de mon cœur : mais, dès le jour suivant, ce n'est plus moi ; mes exercices me sont à charge ; je m'en fais une fatigue, et j'y sens une opposition qui me les rend non-seulement insipides, mais très-pénibles. Ainsi toute ma vie n'est qu'un combat perpétuel et qu'une variation, où il semble que tour à tour deux esprits tout contraires me gouvernent.

Pourquoi, Seigneur, le permettez-vous ? Vous avez en cela, comme en tout le reste, vos desseins ; vous avez vos vues, et des vues de salut pour moi et de sanctification. Vous voulez que je sois éprouvé comme vous l'avez été ; vous voulez que je pratique dans mon état les mêmes vertus, et que j'acquière par proportion les mêmes mérites ; vous voulez que j'endure le même martyre du cœur, et que je fasse le même sacrifice de toutes les douceurs de l'esprit et de toutes les consolations. Ainsi soit-il, ô mon Dieu, puisque c'est votre volonté. Il me seroit trop aisé et trop doux de vous suivre, si j'y sentois toujours le même attrait. Vous cependant, Seigneur, ne cessez point de me soutenir, non-seulement de votre exemple, mais de la grâce qui l'accompagne : que l'un et l'autre m'affermissent tellement dans vos voies, qu'il n'y ait ni tristesses, ni ennuis, ni craintes qui puissent m'en détourner ; que j'y marche toujours du

même pas, quoique ce ne soit pas toujours avec le même goût. Plus j'aurai à prendre sur moi pour y avancer, plus ma persévérance vous sera glorieuse, et plus vous lui préparerez de couronnes pour la récompenser.

TROISIÈME MÉDITATION.

DES DOULEURS EXTÉRIEURES DE JÉSUS-CHRIST DANS SA PASSION.

Ipse autem vulneratus est propter iniquitates nostras, attritus est propter scelera nostra.

Il a été couvert de blessures pour nos péchés, et c'est pour nos crimes qu'il a été brisé de coups. Isaï., chap. 53.

PREMIER POINT.

Outre que l'âme de Jésus-Christ devoit servir à l'expiation de nos péchés, et, par ses peines intérieures, satisfaire à la justice divine, Dieu, qui lui avoit donné un corps capable de souffrir, vouloit encore que ce sacré corps fût livré aux plus cruels tourmens. C'est pour cela que le Sauveur des hommes endura une si rigoureuse passion, et

qu'après avoir répandu tout son sang, il expira enfin sur la croix. Leçon bien sensible pour moi, et admirable modèle d'une des vertus les plus propres du christianisme, et surtout de la profession religieuse, qui est la mortification des sens.

Ce que j'ai premièrement à considérer, c'est ce que mon Sauveur a souffert; et, pour m'en former quelque idée, il me suffit de prendre le crucifix, d'attacher mes regards sur ce corps adorable, tout ensanglanté et tout couvert de plaies; de le contempler à loisir, et d'entendre au fond de mon âme les paroles que m'adresse par son prophète ce Dieu mourant : *O vous tous, qui passez par le chemin* de cette vie mortelle, *faites attention et voyez si jamais il y eut des souffrances pareilles aux miennes.*[1] Je n'ai qu'à parcourir des yeux ce visage meurtri de soufflets et tout livide, cette tête couronnée d'épines, cette bouche abreuvée de fiel, ces mains et ces pieds percés de clous, ce côté ouvert d'une lance, tous ces membres déchirés et disloqués ; voilà l'état où l'ont mis ses bourreaux, et où il est mort : que puis-je répondre à cet exemple, et que me dit mon cœur à ce spectacle?

Quand on me parle de pénitence, et qu'on m'exhorte, selon le langage de l'apôtre saint Paul, *à porter sur mon corps la mortification de Jésus-Christ,*[2] s'agit-il pour moi de tout cela, et me demande-

[1] Thren. 1. — [2] 2. Cor. 4.

t-on tout cela? On exige de moi une vie austère; mais à quoi se réduit cette austérité de vie? aux observances de ma règle : car il n'y a point, par rapport à moi, de plus solide mortification, et c'est là, suivant les vues de Dieu, que toute ma pénitence est renfermée. Ne donner de nourriture à mon corps, qu'autant que la règle lui en accorde, et que celle que la règle lui accorde; ne prendre de repos que dans le temps prescrit par la règle, et que selon la mesure du temps que la règle y a destiné; n'avoir ni pour mon vêtement, ni pour ma demeure, ni pour toutes les autres choses qui servent à mon entretien, que ce qui est conforme à la règle et à la plus étroite rigueur de la règle. Vaincre là-dessus toutes les révoltes de la nature, et n'écouter aucun des prétextes dont l'amour-propre a coutume de s'autoriser. Du reste, soutenir avec courage et sans m'épargner, tout le poids de la règle, dans les exercices laborieux où elle m'applique, dans les veilles de la nuit, dans le chant du chœur, dans le travail des mains, dans les fonctions et les fatigues de mon emploi, dans tout ce qui regarde mon ministère. Vivre de la sorte, non pas pour un jour, ni pour une semaine, ni pour une année, mais sans interruption et sans relâche, jusques à la mort : voilà de ma part tout ce que Dieu attend, et de quoi il se contente; voilà où je puis me fixer. Il est vrai que cela est

mortifiant, et il est surtout vrai que cette continuité est bien pénible et bien pesante; mais après tout, qu'y a-t-il là qui soit comparable aux douleurs et à la passion de Jésus-Christ?

Cependant, ne suis-je pas obligé de reconnoître ici devant Dieu et à ma confusion, que ma principale étude dans la vie et mon soin le plus ordinaire, est de m'adoucir le plus qu'il m'est possible, toutes ces mortifications de mon état? Combien en retranche-t-on, et combien de soulagemens cherche-t-on à se procurer d'ailleurs? Les raisons en apparence ne manquent pas pour cela, et l'on sait bien s'en prévaloir. Je l'ai bien su moi-même jusques à présent. C'est-à-dire, pour ne me point flatter, et pour me juger de bonne foi, que j'ai bien su me tromper, et que je prends encore plaisir à demeurer dans mes erreurs, parce qu'elles me sont commodes et qu'elles favorisent ma lâcheté. Que je changerois bientôt de sentimens et de conduite, si les souffrances de Jésus-Christ étoient bien gravées dans mon cœur, et si je les avois plus fortement imprimées dans mon souvenir! Tout me deviendroit léger; tout me deviendroit au moins soutenable. Quoi que pût dire la nature, je lui répondrois que je ne souffre rien en comparaison de mon Sauveur, et que s'il m'en coûte quelque chose, ce n'est pas, comme à lui, jusqu'à verser du sang. Je me dirois, et je dois en effet

me le dire sans cesse, que si je ne puis vivre sur la croix, j'y puis mourir; et qu'il vaut mieux y mourir, que de vivre et de mourir sans pénitence.

SECOND POINT.

Pourquoi Jésus-Christ a-t-il tant souffert? Autre considération non moins solide, ni moins touchante. Il a souffert, parce qu'il s'y étoit engagé pour la gloire de son Père et pour le salut des hommes. C'étoit un engagement libre dans son principe et pleinement volontaire. Il pouvoit ne pas accepter la condition qui lui avoit été prescrite, de souffrir et de mourir, s'il vouloit sauver le monde et réparer l'injure faite à Dieu. Mais l'honneur de son Père lui étoit trop cher, et il s'intéressoit trop à notre salut, pour ne sacrifier pas à l'un et à l'autre son sang et sa vie. Voilà de quelle manière il avoit contracté de lui-même une obligation si rigoureuse. En conséquence du consentement qu'il y avoit donné, cette loi à laquelle il eût pu ne se pas soumettre, étoit devenue pour lui comme un devoir indispensable, et c'est ainsi qu'*il s'est fait obéissant jusques à la mort et à la mort de la croix.*[1]

Quand il n'y auroit que la qualité de chrétien dont je suis revêtu, elle suffiroit pour m'engager à vivre dans une continuelle pratique de la mortifi-

[1] Philip. 2.

cation de mes sens. En nous appelant au christianisme, Jésus-Christ nous a dit à tous sans exception : *Quiconque veut venir après moi, qu'il se renonce soi-même, et qu'il porte sa croix tous les jours ; sans cela l'on ne peut être mon disciple.* [1] Or si c'est là la vie d'un simple chrétien, que doit être la vie d'un religieux? Car outre l'engagement commun et général que nous avons tous comme chrétiens, à une vie pénitente et mortifiée, j'en ai un particulier comme religieux, et je n'y puis manquer sans démentir ma profession. Mon état est essentiellement un état de pénitence; et en l'embrassant, j'ai voulu, ou j'ai dû vouloir embrasser tout ce qui s'y trouve inséparablement attaché. En prononçant mes vœux, j'ai spécialement promis de suivre Jésus-Christ, et par conséquent de marcher dans la même voie que lui, qui est une voie de souffrance et de renoncement aux aises de la vie. J'y marche en effet, et je ne puis plus me dispenser désormais d'y marcher, ou volontairement, ou malgré moi. Ma parole est donnée; et de force ou de gré, il faut vivre comme les autres, observer la même règle et pratiquer les mêmes austérités.

Peut-être par ma lâcheté et par la recherche de certaines commodités, puis-je, non pas absolument secouer le joug de la mortification religieuse, mais le diminuer; et c'est ce que je n'ai que trop

[1] Luc, 9.

fait depuis bien des années. Mais qu'est-il arrivé de là? Deux choses dont je ne saurois assez gémir: c'est que j'ai perdu tout le mérite de ce qu'il y a dans ma règle de plus austère et de plus mortifiant; et d'ailleurs, que j'en ai perdu toute la douceur. Car il y a dans la mortification même une douceur secrète et très-sensible, mais qui n'est que pour les âmes vraiment mortifiées : or ce n'est pas l'être, que de se ménager autant que je fais, au milieu même des rigueurs et des mortifications dont il n'est plus en mon pouvoir de m'exempter.

Heureux engagement de la religion! Elle me fournit tous les moyens de satisfaire à Dieu pour mes péchés, de purifier mon âme devant Dieu, d'avoir part aux souffrances du Fils de Dieu. Non-seulement elle me les fournit, ces moyens si salutaires, mais elle m'y assujettit. C'est une pénitence journalière, habituelle, toujours présente. Toute autre pénitence qui seroit purement de mon choix, me pourroit être suspecte, parce que je craindrois, ou qu'elle ne fût pas suffisante, ou qu'elle ne fût pas conforme aux desseins de Dieu; mais je ne puis me défier de celle-ci, puisque je ne l'ai prise que par la vocation divine, et que c'est Dieu même qui me l'a marquée. Qu'il en soit éternellement béni, et que j'en sache utilement profiter!

TROISIÈME POINT.

Enfin, comment Jésus-Christ a-t-il souffert? Avec une patience invincible, et avec une constance inaltérable. Sa patience en fit, selon la figure du Prophète, comme un agneau à qui l'on enlève sa toison, sans qu'il fasse nulle résistance; ou comme une brebis qu'on mène à l'autel pour y être immolée, et qui s'y laisse conduire sans se plaindre. Quel silence garda-t-il devant Pilate qui le condamna? Dit-il une parole contre les Juifs qui le traînoient au milieu de Jérusalem lié et garrotté; contre les soldats qui le déchiroient de fouets dans le prétoire, ou qui lui enfonçoient une couronne d'épines dans la tête; contre les bourreaux qui lui perçoient de clous les pieds et les mains, et qui l'attachoient à la croix? On eût cru qu'il étoit insensible : mais voilà l'effet de la patience dans les maux qui affligent le corps et dans les plus violentes douleurs. Ce n'est pas qu'on ne les ressente, et même très-vivement : mais si l'on n'est pas toujours maître d'arrêter quelques plaintes que la nature arrache et qui lui sont une espèce de soulagement, du moins l'esprit de mortification et de patience en étouffe une grande partie, et modère l'autre.

Avec cet esprit de patience et de mortification, je ne ferois point tant de retours sur moi-même

aux moindres infirmités qui m'arrivent, et je n'aurois point tant de compassion de moi-même. Je ne témoignerois point tant ce que je souffre, et je n'en parlerois point en des termes si vifs, ni avec tant d'exagération, Je ne m'épancherois point en tant de murmures, ni avec tant d'aigreur, dès qu'il me manque quelque chose. Je ne m'épargnerois point tant, ni ne voudrois point tant l'être. Je me soumettrois à tout, j'endurerois tout sans rien dire; ou je dirois seulement comme saint Paul, que je dois être tout revêtu de la mortification de mon Sauveur. Voilà comment je parlerois, et ce que je penserois: mais pourquoi est-ce que je parle et que je pense tout autrement? c'est que je ne sais guère ce que c'est que la vraie mortification, et que je ne l'ai guère dans le cœur.

Mais ce que je sais encore moins, c'est de joindre à la patience évangélique et à la mortification religieuse, une ferme et inébranlable constance. La patience du Fils de Dieu ne se démentit pas un moment jusques au dernier soupir, qu'il rendit sur la croix. C'étoit là qu'il devoit consommer son sacrifice, et il n'y avoit que la mort qui dût mettre fin à ses douleurs. On veut bien quelquefois mortifier sa chair, et l'on est disposé à souffrir; mais de persévérer dans cette sainte disposition, et de soutenir sans relâche cet état, c'est de quoi il y a peu d'exemples.

Où sont maintenant ces religieux si ennemis de leur corps, qu'ils portoient toujours jusqu'au tombeau la même haine contre lui, et qu'ils ne cessoient de le persécuter qu'en cessant de vivre? Saint François reconnoissoit même en mourant qu'il avoit traité le sien avec un excès de rigueur : hélas! ne tombe-t-on pas tous les jours dans un excès tout opposé? A peine ai-je fait quelque effort pour dompter mes sens et leur ai-je une fois refusé ce qu'ils demandoient, que je me crois en droit de les dédommager dans la suite et de condescendre à toutes leurs foiblesses. La plus légère incommodité me suffit pour m'interdire tout exercice de pénitence, et pour m'accorder des soulagemens dont je me passerois fort bien, si je savois prendre un peu plus sur moi, et que je ne voulusse point tant me flatter. Plus j'avance dans mes années, plus je me persuade que je puis retrancher de la sévérité de ma règle, comme si à tout âge l'on n'étoit pas également religieux. Il est vrai qu'il y a des égards à avoir et des mesures à garder; mais ces mesures ont des bornes, et souvent on ne leur en donne point. Ah! ne comprendrai-je jamais quel est le bonheur d'un religieux, qui après avoir vécu dans la mortification, a l'avantage d'y mourir, et expire comme Jésus-Christ entre les bras de la croix!

CONCLUSION.

Dieu rédempteur du monde, Seigneur, puisque c'est par la croix que vous m'avez sauvé, comment puis-je autrement me sauver moi-même, et quand je le pourrois, comment le voudrois-je? En vous faisant mon Sauveur, vous vous êtes fait mon guide dans le chemin du salut, et par conséquent je ne puis prétendre à ce salut que vous m'avez mérité, qu'autant que je vous suivrai dans la voie de la croix que vous m'avez enseignée.

Mais supposant même que je pusse prendre une autre route, y pourrois-je consentir? Toute ma raison, toute ma religion ne s'élèveroit-elle pas contre moi? Quoi, Seigneur, je vois votre sacré corps, ce corps innocent, meurtri, déchiré de coups, et je voudrois flatter une chair aussi criminelle que la mienne, et n'avoir pour elle que de l'indulgence! Je vous vois abreuvé de fiel et de vinaigre, et je voudrois contenter mes appétits; je me plaindrois qu'on ne leur accordât pas ce qu'ils désirent! Je vous vois finir votre vie dans le plus cruel supplice, et je voudrois passer mes jours dans une vie aisée et douce!

Hé, Seigneur, le disciple, et même le serviteur et l'esclave, doit-il donc être mieux traité que le maître? Quand après m'être bien épargné, moi

chrétien, moi religieux, moi dévoué à vous par tant de titres, je paroîtrai devant votre tribunal, comment soutiendrai-je l'affreuse différence qui se trouvera entre vous et moi? Comment la puis-je dès maintenant soutenir, et que faut-il autre chose pour me combler de confusion, qu'un regard vers vous et vers votre croix? Ou plutôt, Seigneur, que faut-il autre chose pour me ranimer, pour réveiller en moi l'esprit de mortification et de pénitence, pour me revêtir d'une force toute nouvelle, et pour affermir contre les plus rudes combats des sens et de la nature toute ma constance? Non, mon Dieu, je ne sais plus rien, ni ne veux plus rien savoir désormais comme votre apôtre, que Jésus crucifié. Voilà toute ma science. Ce seroit peu de la posséder en spéculation, si je ne la réduisois en pratique. Vous contempler sur la croix, Seigneur, c'est un moyen de sanctification : mais porter soi-même sa croix et la bien porter, c'est la sanctification même et la plus sublime perfection.

CONSIDÉRATION.

SUR LA LECTURE.

La lecture a été de tout temps un des exercices les plus ordinaires et les plus recommandés, non-seulement aux personnes religieuses, mais en général à toutes les personnes de piété, même dans le monde. Elle a servi à la conversion d'une infinité de pécheurs, et c'est elle encore qui sert de nourriture à la vraie dévotion, et qui contribue extrêmement à l'entretenir. Mille exemples l'ont fait connoître, et voilà pourquoi dans tous les ordres religieux l'on a pris soin de marquer un temps particulier pour cette pratique si salutaire. Or, comme il y a de mauvais livres, qu'il y en a d'indifférens, et qu'il y en a enfin de bons, il faut de même raisonner des lectures. Il y en a de mauvaises, qui sont défendues; il y en a d'indifférentes, qui sont tolérées; et il y en a de bonnes, qui sont prescrites et ordonnées. C'est par rapport à ces trois caractères, que nous pouvons considérer tout ce qui regarde la lecture.

PREMIER POINT.

Lectures mauvaises et défendues. Il y en a de deux sortes. Les unes sont mauvaises ou du moins dangereuses par rapport aux mœurs, et les autres le sont par rapport à la foi et à la vraie piété. Les premières, qui peuvent corrompre les âmes et les porter au vice, ne sont pas communes dans les maisons religieuses, et c'est un article sur lequel il y a peu de réflexion à faire. Mais pour les lectures capables d'altérer la foi, et d'éloigner du droit chemin d'une solide piété, elles ne sont que trop fréquentes, et l'on ne peut user là-dessus de trop de vigilance ni de trop de précaution. Combien y a-t-il de livres qui se répandent, et qui sont évidemment remplis d'erreurs condamnées par l'Église? Combien y en a-t-il dont la doctrine est au moins très-suspecte, et dont le poison est d'autant plus à craindre, qu'il est plus subtil et plus caché? Combien sont pleins de maximes, qui ne tendent qu'à décréditer d'anciennes et de bonnes pratiques, et qu'à les abolir pour en substituer de nouvelles? On peut dire certainement que ce sont là de mauvaises lectures. Aussi l'Église en a-t-elle très-expressément défendu quelques-unes; et quoiqu'elle ne se soit pas si formellement expliquée sur les autres, parce qu'il en faudroit venir à de trop longues dis-

cussions, ses ministres et ses vrais pasteurs s'en sont assez déclarés pour elle, et ont pris soin de découvrir aux âmes fidèles le venin qu'on leur présentoit.

Lectures surtout nuisibles aux personnes du sexe, qui n'ayant pas certaines connoissances, se laissent plus aisément préoccuper et surprendre. Et c'est une réponse bien frivole que ce qu'elles disent ordinairement pour leur défense, savoir, qu'elles ne remarquent rien que d'édifiant dans ces lectures qu'on voudroit leur interdire, et qu'elles n'en voient pas la contagion. Voilà comment elles raisonnent; et c'est justement raisonner, comme si prenant une liqueur empoisonnée, elles se croyoient en sûreté, parce qu'elles n'y aperçoivent rien que d'agréable à la vue et au goût. Il seroit à souhaiter qu'elles la vissent, cette contagion; car alors elles seroient plus en état de s'en préserver. Mais ne la voyant pas, et étant néanmoins d'ailleurs averties qu'il y en a, la sagesse leur dicte-t-elle autre chose, sinon qu'elles doivent absolument rejeter ce qui pourroit, sans qu'elles y prissent garde, les infecter et les égarer? Ce n'est point toutefois ainsi que la plupart en usent. Dès-là que certains livres ont cours dans le monde, on veut les voir; et par un fonds de malignité qui nous est naturel, c'est assez que ce soient des livres notés et proscrits, pour piquer davantage la curiosité et pour

la redoubler. En vain des supérieurs sages et vigilans prennent des mesures pour leur fermer l'entrée dans une communauté : on sait les soustraire à leur vigilance et les faire venir dans ses mains. On les lit secrètement, mais assidûment, et l'on en repaît son âme comme de la nourriture la plus exquise.

Ce qu'il y a de merveilleux, c'est que tout cela se fait sans scrupule, malgré les condamnations les plus formelles et les plus rigoureuses des puissances ecclésiastiques. Elles s'uniroient toutes, et lanceroient tous leurs anathèmes, qu'on ne reviendroit pas de ses préjugés et de son entêtement. En vérité, peut-on croire alors qu'on soit conduit par l'Esprit de Dieu? Peut-on espérer que Dieu répande sa bénédiction sur de semblables lectures? peut-on s'assurer qu'on n'ait rien à craindre, ni rien à se reprocher du côté de la conscience? et si l'on se le persuade, n'est-ce pas une des plus grossières illusions?

Il seroit bien plus religieux d'observer les règles suivantes, et de s'y attacher inviolablement : 1° de ne lire aucun livre contre le gré des supérieurs; 2° de consulter sur chaque livre qu'on lit, ou qu'on auroit dessein de lire, un directeur éclairé et d'une doctrine éprouvée; 3° de mortifier une démangeaison extrême qu'ont des personnes religieuses, de voir tout ce qui s'écrit et qui se débite,

se figurant qu'elles sont en état d'en juger, et qu'il n'y a là-dessus pour elles, ni peine à se faire, ni risque à courir; 4° de s'abstenir généralement de toute lecture suspecte; car il suffit qu'elle soit suspecte. Or, peut-on ignorer que bien des ouvrages dont on est si curieux, sont au moins des livres suspects, et très-suspects? Si l'on avoit suivi ces principes en plusieurs communautés, la foi y seroit plus pure, l'esprit des saints fondateurs s'y seroit mieux conservé; les partis ne s'y seroient point élevés, et l'union des cœurs y auroit été par-là même beaucoup mieux cimentée et mieux entretenue; on n'auroit point lieu de déplorer les brèches qui s'y sont faites à l'ancienne discipline et à l'exacte régularité, comme à la solide piété des premiers temps.

SECOND POINT.

LECTURES indifférentes et tolérées. Il y a des livres qui ne sont ni mauvais ni bons, par rapport à la foi ou aux mœurs. Ce sont des ouvrages d'esprit, dont les sujets ne regardent ni les vérités de la religion, ni les devoirs de la piété. On les lit pour passer le temps, et par une espèce de récréation, sans y chercher aucun fruit pour l'édification de son âme, mais aussi sans y craindre aucun danger. Dans les maisons bien régulières, et où l'ob-

servance est encore en sa première vigueur, on ne s'arrête guère à ces sortes de lectures. Ce sont des amusemens peu profitables, surtout pour des filles qui se sont dévouées au service de Dieu, et qui n'ont nul besoin de cultiver certains talens, ni d'acquérir certaines connoissances. L'oraison, la méditation des choses saintes, le chant du chœur, quelque lecture édifiante, quelques conférences entre elles et quelques conversations sages et utiles; du reste le travail, selon les différentes fonctions où l'obéissance les emploie; voilà l'occupation qui leur convient, et ce qui doit remplir toute leur journée.

Aussi la règle n'en marque-t-elle pas communément davantage. Cependant, par une tolérance qui peu à peu s'est introduite, et qui ne croît que trop, la plupart des personnes qui conduisent les communautés, n'ont pas cru devoir se roidir contre ces lectures jusqu'à les défendre absolument et à les proscrire. Ainsi le silence des supérieurs, et je ne sais quel usage, semblent les autoriser.

Mais si l'on n'a pas assez d'empire sur soi-même pour se refuser ces vains délassemens d'esprit et pour s'en priver, du moins doit-on prendre garde à bien des désordres où l'on tombe sur cela, et à bien des abus qui s'y commettent. 1° Dès qu'une fois on y a pris goût, on y donne trop de temps. D'une lecture à laquelle quelques momens devroient suffire, on se fait un exercice journalier et habi-

tuel, car le goût est toujours accompagné de quelque passion ; et quand la passion de lire s'est emparée d'un esprit, on ne connoît plus de bornes et l'on ne garde plus de mesures. 2° Ce qui arrive de là, c'est qu'on s'entête tellement d'une lecture qui plaît, qu'on en néglige ses pratiques ordinaires et ses devoirs; on en retranche une partie, et l'on s'acquitte précipitamment du reste. Si pendant le jour on ne peut se ménager tout le temps qu'on souhaiteroit, on le prend sur son repos pendant la nuit; et pourvu que l'on se contente, on n'a égard, ni à la règle qu'on viole, ni même à sa santé qu'on endommage. 3° Ce qu'il y a encore de très-pernicieux, c'est que par ces lectures profanes dont on se laisse vainement repaître l'imagination, et dont on se fait, ou une étude, ou un divertissement, on vient à se dégoûter peu à peu des livres spirituels ; on ne les lit plus que par manière d'acquit et que pour ne les pas abandonner tout-à-fait : mais à peine en a-t-on parcouru des yeux quelques pages, qu'on retourne incessamment aux autres, et qu'on y porte toute son attention. Les meilleurs ouvrages, et les plus remplis, non-seulement de religion, mais de sens et de raison, ne paroissent rien en comparaison de ceux-ci. On ne les croit propres que pour des commençans et pour des novices, et, par un renversement dont gémissent toutes les personnes sages, on préfère, comme disoit l'Apôtre, de fri-

voles discours à la plus saine doctrine, et des fables à la vérité. 4° Encore tire-t-on de là une espèce de gloire. On se pique d'un discernement plus juste et plus fin pour reconnoître les livres bien écrits et pour en juger; on se charge la mémoire de divers endroits qu'on a recueillis, et qu'on récite bien ou mal, mais toujours avec une certaine ostentation : on acquiert ainsi le nom de fille habile, ou l'on prétend l'acquérir; on en est jaloux, et l'on ne se souvient pas que la plus belle science d'une âme religieuse, est de savoir s'humilier, s'avancer dans les voies de Dieu, et se sanctifier. Or, voilà ce qu'on n'apprend guère dans ces livres qu'on recherche avec tant de soin; et toute autre science néanmoins sans celle-là, n'est que vanité.

TROISIÈME POINT.

Bonnes lectures, et expressément ordonnées. Deux choses contribuent à rendre une lecture utile et salutaire : la qualité du livre qu'on lit, et la manière dont on le lit. Quant à la qualité du livre, quoiqu'il y ait sans doute des livres de piété beaucoup meilleurs les uns que les autres, chacun dans le choix qu'on en doit faire, peut se consulter soi-même, et suivre là-dessus son attrait. Quelques-uns aiment mieux des livres qui les instruisent, et d'autres préfèrent les livres qui les affectionnent et

qui les touchent. Ceux-là prennent plus de goût aux histoires et aux vies des saints, qui leur mettent devant les yeux des exemples à imiter; et ceux-ci en ont plus pour les traités spirituels, qui leur développent le fond des matières, et qui les convainquent par des raisonnemens. Quoi qu'il en soit, il importe peu, ce semble, à quelle sorte de livres on s'attache, pourvu que ce soient de bons livres, c'est-à-dire des livres orthodoxes, édifians, et dont on puisse tirer du profit pour son avancement et sa perfection.

Mais il ne suffit pas de les lire, il faut les bien lire; car souvent tout dépend de la manière, et il y a en toutes choses une méthode qui leur donne plus d'efficace et plus de vertu. Lire à la hâte et comme en courant, c'est s'exposer à ne rien retenir d'une lecture, et à n'en recevoir nulle impression, puisqu'il n'est pas possible qu'on y fasse alors toute l'attention nécessaire. Les viandes prises avec trop d'avidité et trop vite, causent ordinairement à la santé plus de dommage que de bien. Lire trop chaque fois et hors de mesure, c'est se remplir l'esprit d'une infinité d'idées qu'il ne peut plus arranger, et dont il ne lui reste qu'une vue confuse et superficielle. L'excès de nourriture, quelque saine qu'elle soit, charge un estomac et le met hors d'état de la digérer. Lire pour remarquer certaines sentences, ou de l'Écriture, ou des Pères,

certaines pensées nouvelles et moins communes, c'est faire de sa lecture une étude : or, toute étude dessèche le cœur et le distrait. Lire, et s'arrêter en lisant, à la beauté du style et à la pureté du langage, c'est prendre le change et s'amuser à des fleurs, au lieu de cueillir les fruits.

De tout ceci il est aisé de conclure comment on doit faire la lecture spirituelle, et quelles règles il y faut observer. C'est, 1° de s'adresser d'abord à Dieu, et d'élever vers lui le cœur, pour lui demander les lumières de son Esprit; car il n'y a que Dieu qui donne l'accroissement, surtout à sa parole, soit lue, soit entendue. 2° De lire posément et de bien peser les choses, afin qu'elles puissent mieux s'imprimer, et qu'elles s'insinuent doucement dans l'âme, comme une rosée qui tombe goutte à goutte et qui pénètre ainsi la terre. 3° Pour cela, de lire peu chaque jour; estimant beaucoup plus une courte lecture, faite avec réflexion, qu'une autre, plus longue, mais aussi plus légère et mal digérée. 4° De demeurer à certains endroits dont on se sent plus frappé, de les repasser et de les goûter, faisant un retour sur soi-même et se les appliquant. De cette sorte la lecture devient une espèce de méditation; et c'est un avis très-sage que donnent les maîtres de la vie dévote, aux personnes qui ne sont point encore versées dans la pratique de l'oraison, et qui veulent s'y former, de com-

mencer par ces lectures, et de se contenter d'en tirer quelques bonnes résolutions. 5° De relire de temps en temps certains livres généralement estimés, et dont on a connu par soi-même l'utilité et la solidité. C'est une erreur dont se laissent prévenir bien des personnes, de ne vouloir jamais lire deux fois le même livre, et de se persuader qu'ayant plu dans une première lecture, il ennuiera dans la seconde. Un livre solide est comme une riche mine, où l'on trouve toujours à creuser et à profiter. Voilà tout ce qui regarde l'exercice de la lecture spirituelle : c'est à nous de mettre en œuvre un moyen de sanctification aussi efficace que celui-là, et qui nous est si aisé et si présent.

HUITIÈME JOUR.

PREMIÈRE MÉDITATION.

DE LA VIE NOUVELLE DE JÉSUS-CHRIST DANS SA RÉSURRECTION.

Quomodo Christus surrexit a mortuis, ita et nos in novitate vitæ ambulemus.

Comme Jésus-Christ est ressuscité d'entre les morts, il faut aussi que nous marchions dans une vie nouvelle. **Rom., chap. 6.**

PREMIER POINT.

Jésus-Christ n'étoit pas descendu dans le tombeau pour y demeurer; et s'il avoit subi la loi de la mort, c'étoit pour triompher ensuite de la mort même, et pour la soumettre à son empire. Or, ce qu'il y a d'abord de bien remarquable dans la résurrection de cet Homme-Dieu, c'est que ce fut lui-même qui se ressuscita.

Le Prophète avoit dit de lui qu'il seroit *libre entre les morts;*[1] c'est-à-dire, qu'il mourroit quand il voudroit et comme il voudroit; mais qu'il sau-

[1] Ps. 87.

roit aussi se dégager des liens de la mort au moment qu'il avoit marqué, et qu'il ne seroit pas moins puissant pour se ressusciter lui-même, qu'il l'auroit été pour ressusciter les autres. Voilà ce qui s'accomplit dès le troisième jour depuis sa passion. Sans nul secours que cette vertu divine et toute miraculeuse, qu'il avoit exercée sur tant de sujets et fait éclater en tant d'occasions, l'heure venue, et dès le grand matin, il ouvre le sépulcre où son corps étoit enfermé; il le ranime, et le tire du sein de la terre; il paroît au milieu des soldats qui le gardoient, et il les saisit d'une telle épouvante qu'aucun d'eux n'ose faire le moindre effort pour lui résister et pour l'arrêter. *O mort, où est ta victoire? ô mort, où est ton aiguillon? Je serai moi-même ta mort;*[1] et après avoir étendu ta domination et porté tes coups jusque sur moi, ainsi que je l'ai permis, il faut à présent que tu cèdes malgré toi à mon souverain pouvoir. Paroles du prophète Osée et de l'apôtre saint Paul, que l'Église applique à ce Dieu vainqueur de la mort, et qui nous font connoître par quelle vertu il opéra ce grand miracle de sa propre résurrection.

Ce seroit dans moi la plus grossière de toutes les erreurs et une présomption insoutenable, si je prétendois être en état moi-même de me ressusciter selon l'esprit et selon Dieu. Aussi foible

[1] 2. Cor. 15.

que je le suis, comment oserois-je me flatter de pouvoir, sans la grâce de mon Dieu, vaincre mes mauvaises habitudes et me défaire de toutes mes imperfections? L'exemple de Jésus-Christ ne doit donc point en cela me servir de règle, et là-dessus il n'y a nulle comparaison à faire. Mais cette grâce de Dieu supposée, comme un principe nécessaire et absolument requis; cette grâce sur laquelle je puis compter par la miséricorde du Seigneur, et qui, bien loin de se refuser à moi, vient au contraire de redoubler auprès de moi ses sollicitations, et s'est fait sentir dans ces saints jours plus fortement que jamais : il est certain du reste, que je dois agir avec elle, que j'y dois coopérer, et qu'en ce sens, c'est de moi qu'il dépend de consommer l'ouvrage de ma résurrection spirituelle et de ma sanctification.

La résurrection de Jésus-Christ fut pour lui une victoire : voudrois-je que la mienne n'en fût pas une pour moi? De même que le corps du Sauveur étoit lié dans le tombeau, j'ai mes liens qu'il faut briser : ce sont mes inclinations naturelles et mes passions. De même que ce corps étoit couvert d'une grosse pierre, j'ai une pierre pesante à lever : c'est le penchant de mon cœur, et la lâcheté où j'ai si long-temps vécu et qui m'est devenue habituelle. Autour de ce corps, il y avoit une garde ennemie, qui veilloit sans cesse pour empêcher

qu'on ne l'enlevât : et outre les ennemis invisibles de mon salut et de ma perfection, qui n'ont que trop d'attention et de vigilance pour me retenir, combien d'autres ennemis ai-je encore à craindre? Certaines considérations humaines, certains exemples, certaines railleries et certains discours, certaines amitiés et certaines liaisons, certaines coutumes, certaines occasions fréquentes et engageantes dont il m'est si difficile de me défendre, en un mot tout ce qui m'a servi jusques à présent d'obstacle, et que je n'ai pas eu la force de surmonter. Mais malgré toutes les difficultés et tous les obstacles, le Fils de Dieu ne tarda pas à exécuter la parole qu'il avoit donnée à ses apôtres de ressusciter et de se faire voir encore à eux : et sans aller plus loin, pendant cette retraite que je vais finir, j'ai tant fait de promesses à Dieu, je lui ai donné tant de paroles, je lui ai tant protesté de fois que, par un changement réel et véritable, je voulois vivre dans la suite comme une âme ressuscitée. Or, voici le temps de lui montrer que je suis fidèle, et c'est dès ce jour qu'il faut mettre en pratique tout ce que j'ai résolu et tout ce que j'ai promis. Y suis-je bien déterminé? J'en jugerai par l'effet. Ah! Seigneur, mon courage m'abandonnera-t-il, lorsqu'il est question de le faire paroître? Vous ne me manquerez pas, mon Dieu : malheur à moi si je venois à vous manquer!

SECOND POINT.

Jésus-Christ, en se ressuscitant, reprit une vie toute nouvelle : car ce fut désormais une vie glorieuse, et toute différente de celle qu'il avoit menée jusque-là sur la terre. Ce Dieu sauveur, sujet auparavant à toutes les misères d'une vie obscure et pauvre, et à toutes les ignominies et toutes les douleurs de la plus cruelle passion, parut tout brillant de lumière : tellement que la gloire de son corps surpassa la plus vive splendeur du soleil. C'étoit dans sa première vie un corps foible, sensible, capable de toutes les infirmités humaines; mais dans cette seconde vie, il est revêtu d'une force qui le met hors d'atteinte à toutes les foiblesses de notre nature, et qui le rend invulnérable à tous les traits de ses persécuteurs. Sa clarté éblouit les yeux, son agilité le transporte dans un moment d'un lieu à un autre; et avec ce don de subtilité, qui en fait comme un corps spirituel, rien ne l'arrête. Il passe au travers des murailles, et il pénètre partout. Ainsi peut-on dire que ce mystère fut pour Jésus-Christ une espèce de transfiguration, mille fois encore plus éclatante que celle du Thabor.

Si je veux que ma résurrection soit véritable, et aussi parfaite qu'elle le doit être, il faut qu'elle me transforme de la même sorte, et qu'elle produise

en moi les mêmes changemens. Et qu'y a-t-il en effet dans toute ma vie, qui n'ait besoin d'être réformé et renouvelé? Saint renouvellement, soit intérieur, soit extérieur! Renouvellement intérieur et dans l'esprit : c'est ce qu'il y a de plus important et de plus difficile. Car il me seroit aisé, après une retraite, de garder certains dehors, et de prendre un air plus composé et des manières en apparence plus religieuses; mais tout cela, que seroit-ce si le cœur n'y répondoit pas, et s'il demeuroit toujours le même? Il faut donc que je règle ses désirs, que je purifie ses sentimens, que je rectifie ses vues et ses intentions, que je rabaisse ses enflures et ses hauteurs, que je ranime ses lenteurs et ses lâchetés. Il faut que je le détrompe de tant de fausses idées et de tant d'erreurs dont il se laisse prévenir; que je le dégage de mille petites attaches, qui tout innocentes qu'elles paroissent, ne sont ni de Dieu, ni selon Dieu; que je le déprenne de cet amour-propre qui le domine, et dont il est si esclave; en un mot, il faut que j'en fasse un cœur tout nouveau.

De ce renouvellement du cœur, suivra le renouvellement extérieur. Je m'attacherai de point en point à ma règle, et je m'acquitterai avec fidélité de tous mes exercices. Autant que ma conduite a pu mal édifier la communauté et y causer de scandale, autant y donnerai-je d'édification, lors-

qu'on me verra agir avec tout une autre exactitude et tout une autre ardeur. Je me soumettrai à tout, je passerai par-dessus tout. Que dis-je, mon Dieu, et en sera-t-il ainsi? Hélas! ces sentimens coûtent peu au pied d'un oratoire, et dans une méditation où votre grâce me touche; mais dans la pratique, ce n'est pas là l'ouvrage d'une simple méditation, ni même d'une seule retraite. Du moins cette retraite en sera le fondement, et je sortirai de ma solitude en de si saintes résolutions. Ce sera beaucoup de les avoir bien imprimées dans mon cœur. Je les renouvellerai de jour en jour; et de jour en jour elles contribueront à me renouveler moi-même.

TROISIÈME POINT.

La résurrection de Jésus-Christ eût été beaucoup moins parfaite, s'il n'eût pas repris, avec une vie glorieuse et nouvelle, une vie enfin immortelle. Mais *Jésus-Christ ressuscité ne meurt plus.*[1] Oracle de l'Apôtre, qui s'est déjà vérifié depuis tant de siècles, et qui se vérifiera dans tous les siècles des siècles. Les morts qui sortirent de leurs sépulcres au moment que ce Dieu-Homme expira sur la croix, ne ressuscitèrent que pour quelque temps, et demeurèrent encore sujets à la mort; mais ce

[1] Rom. 6.

premier-né d'entre les morts, quittant une fois le tombeau, n'y devoit plus rentrer, et en effet n'y rentrera jamais.

Bienheureuse immortalité, qui me représente une des vertus les plus nécessaires, mais en même temps les plus difficiles et les plus rares, qui est la persévérance. Il y en a bien peu qui pour quelques jours, et même pour quelques semaines, ne profitent de la retraite. On en sort tout renouvelé, et comme ressuscité. Ce qu'on a promis à Dieu, on l'observe; et sans se borner, ni à des paroles, ni à des sentimens, on en vient aux œuvres. Mais que cette résurrection, que cette conversion est sujette à de prompts retours! N'est-ce pas ce que j'ai tant de fois éprouvé; et sans juger des autres, n'en ai-je pas eu dans moi de fréquens exemples? Quel fruit ai-je retiré de tant de retraites, et quelle différence y a-t-il de ce que je suis maintenant à ce que j'étois dans les années précédentes? Peut-être même seroit-il à souhaiter que je fusse au moins tel présentement, que j'ai été en d'autres temps de ma vie : car au lieu d'avancer et de m'élever, peut-être n'ai-je fait que déchoir d'année en année, et que me relâcher davantage.

Quoi qu'il en soit, d'où vient que j'ai si peu profité d'un moyen si saint, et dont l'usage m'a été si ordinaire? Ce n'est pas que dans chaque retraite, je n'aie été éclairé et touché de Dieu. Combien de

fois, dans la sincérité de mon repentir et l'ardeur de ma prière, lui ai-je dit intérieurement comme David : *C'est maintenant, mon Dieu, que je vais commencer?*[1] Hélas! je l'ai dit, et j'ai en effet commencé; mais je n'ai pas achevé. Le poids de la nature m'a rentraîné dans mes premières voies, et fait retomber dans la même langueur. En sera-t-il donc de même encore de cette retraite? Il me semble que je suis actuellement en d'assez bonnes dispositions; mais combien dureront-elles? Quelle espérance puis-je avoir d'y être constant, et de m'y maintenir? Ou plutôt, pourquoi ne l'espérerois-je pas? Malgré les vicissitudes de ma vie, le bras de Dieu n'est point raccourci, ni la source de ses grâces n'est point épuisée. Si ma volonté est changeante, il y a des moyens pour la fixer, et c'est à quoi je dois appliquer désormais tous mes soins. Pour peu que je veuille examiner quels ont été les principes de mes rechutes, je les découvrirai aisément : or, c'est à cela qu'il faut mettre ordre. J'y trouverai des difficultés; mais Dieu m'aidera. Si dans le passé j'avois eu plus de courage à les vaincre, je jouirois maintenant de mes travaux et du fruit de mes combats. N'est-il pas temps de me déterminer tout de bon et de prendre un parti ferme? Les années s'en vont, et peut-être suis-je plus près du terme que je ne pense. Est-ce trop de donner

à Dieu ce qui me reste encore jusque-là? Il n'y aura d'élus que ceux qui auront persévéré jusques à la fin.

CONCLUSION.

Mettez, Seigneur, le comble à votre victoire. Employez à tirer mon âme de l'état de tiédeur où je languis, la même puissance qui a tiré votre corps du tombeau où la mort l'avoit réduit. Ne puis-je pas dire que l'un est un aussi grand miracle que l'autre? Votre seule vertu, sans qu'aucun y concourût avec vous, vous a ressuscité selon la chair; mais afin que votre grâce me ressuscite selon l'esprit, vous voulez qu'il m'en coûte, et que je la seconde. Il est bien juste, mon Dieu, que je fasse pour cela quelque effort, et que je contribue, autant qu'il est en moi, à une résurrection qui m'est si nécessaire et si avantageuse. Elle m'engagera à une vie toute nouvelle; mais n'est-ce pas par ma faute, que ce sera pour moi une nouvelle vie? Car combien y a-t-il d'années que je devrois m'y être accoutumé et m'en être fait une sainte habitude?

Grâces à votre miséricorde, il est encore temps, Seigneur, de l'embrasser, et la résolution en est prise. Oui, mon Dieu, il faut désormais que tout revive et que tout se renouvelle dans moi : mon esprit, mon cœur, toute ma conduite. Il faut que

ce soit une résurrection, une réformation entière. Point de composition, ni de milieu. Je n'envisage plus l'avenir. Je n'examine plus si je serai toujours ce que je suis à cette heure; si j'aurai toujours les mêmes sentimens, et si je les suivrai toujours. Quand j'y fais attention, ma foiblesse naturelle m'étonne, et comment aurai-je toujours la force de la surmonter? Vous y pourvoirez, Seigneur, et si je me défie de moi-même, ce ne doit être que pour redoubler ma confiance en vous et en votre secours tout-puissant. Vous ne me le refuserez point dès que j'aurai recours à vous, et que je vous le demanderai. Or, avec votre secours, de quoi ne viendrai-je point à bout? Non, ne pensons point tant à ce qui arrivera dans la suite; mais pensons bien au présent, parce que le présent me servira de préparation pour toute la suite, et qu'il me disposera à la sanctifier.

SECONDE MÉDITATION.

DU RETOUR DE JÉSUS-CHRIST AU CIEL DANS SON ASCENSION.

Quæ sursum sunt quærite, ubi Christus est in dextera Dei sedens; quæ sursum sunt sapite, non quæ super terram.

Cherchez les choses du ciel, où Jésus-Christ est assis à la droite de Dieu; goûtez les choses du ciel, et non point celles de la terre. **Colos., chap. 3.**

PREMIER POINT.

J'AI commencé ma retraite par la méditation de la fin dernière pour laquelle j'ai été créé, et l'ascension de Jésus-Christ me donne lieu de méditer encore aujourd'hui le même sujet. Car dans cette ascension glorieuse, ce que le Fils de Dieu nous fait d'abord connoître, c'est le terme où nous devons aspirer, qui est le ciel. Depuis sa résurrection il ne s'étoit fait voir à ses disciples que de temps en temps; tantôt aux uns, tantôt aux autres. Mais en ce dernier jour, où il avoit enfin résolu de quitter la terre, il les assembla tous, et il voulut qu'ils le vissent tous sortir de ce monde et remonter

à son Père. Que prétendoit-il leur faire entendre par-là ? Sa principale vue fut de les convaincre sensiblement de cette grande vérité, qu'après avoir passé dans cette vie mortelle un certain nombre d'années, c'est au ciel que doit se terminer notre course, et que dès le temps présent nous y devons tourner toutes nos pensées et toutes nos espérances.

Il leur avoit fait là-dessus de fréquentes leçons ; mais ils n'en paroissoient néanmoins encore que foiblement persuadés. Il leur falloit donc une dernière leçon plus courte, plus persuasive que tous les discours, et ce fut de les rendre eux-mêmes témoins de son ascension, et de s'élever en leur présence à cette demeure céleste où il les appeloit. A ce spectacle, tous leurs doutes s'évanouirent. Tout ce qu'il leur avoit dit du royaume de Dieu, se retraça vivement dans leur souvenir : savoir, que ce royaume étoit leur véritable patrie ; qu'il y avoit des places pour chacun d'eux, et qu'il les alloit préparer ; qu'il devoit les précéder comme leur chef, et qu'étant ses membres, ils devoient un jour le suivre ; par conséquent, qu'il ne les laissoit sur la terre que comme dans un lieu de passage, et qu'ils ne devoient s'y regarder que comme des étrangers et des voyageurs. Toutes ces pensées se réveillèrent, et les touchèrent de telle sorte, qu'ils en conçurent un parfait mépris du monde, et n'eurent plus

désormais de prétentions ni de vues que pour cette autre vie, dont ils avoient dans la personne de leur maître un gage si assuré.

Or, tout cela ne m'est pas moins propre qu'à eux, et toutes les assurances que leur donna Jésus-Christ, il me les donna dès lors à moi-même. Il est donc vrai que le ciel doit être toute mon attente, et que je n'ai point d'autre terme à me proposer. Je le crois, car c'est un point de foi ; mais comment est-ce que je le crois? En ai-je une certaine conviction qui se fait sentir à l'âme, qui la saisit et la possède tout entière? Si je suis bien attaché à ce grand principe de religion, et si j'en suis bien prévenu, pourquoi est-ce que j'en tire si peu de conséquences, lorsqu'il a des conséquences qui s'étendent si loin?

Car la vérité de ce principe une fois reconnue, je ne dois plus tendre que vers le ciel ; je ne dois plus en toutes choses et par préférence à toutes choses, envisager que le ciel ; je ne dois plus, aussi-bien que l'Apôtre, *avoir de conversation que dans le ciel.*[1] Tout ce qui se fait sur la terre, et qui n'a de rapport qu'à la terre, quelque part d'ailleurs que j'y puisse avoir, me doit être indifférent, ou plutôt ne doit rien être pour moi. Et en effet, dès que la terre n'est qu'un passage, quel intérêt dois-je prendre à tout ce que j'y aperçois? J'y vois bien des mouvemens ; j'y vois des grandeurs et des pompes

[1] Philip. 3.

humaines, des fortunes et des prospérités dont l'éclat éblouit les yeux. Dans mon état même et dans la profession religieuse, je vois des degrés, des places, des distinctions, une diversité d'emplois, qui tout obscurs qu'ils sont selon le monde, ne laissent pas quelquefois d'exciter des sentimens tout mondains et de former divers intérêts tout naturels. Mais là-dessus qu'ai-je à dire que ce que disoit un grand saint : *Tout cela n'est point mon Dieu;* tout cela n'est point le ciel, ni mon terme? Ainsi je dois être insensible à tout cela, je n'en dois tenir nul compte. En quelle innocence et en quel dégagement de cœur m'entretiendroit une telle disposition ! Je vivrois en vrai religieux, parce que je vivrois en homme vraiment mort au monde, et comme ces solitaires de l'ancienne loi, *dont le monde n'étoit pas digne.*[1] Quelle étoit leur continuelle occupation ? de considérer le ciel et d'y adresser tous leurs vœux. Voilà ce qu'ils faisoient dans leurs déserts et dans leurs cavernes ; qu'ai-je à faire autre chose dans ma solitude et dans la maison de Dieu ?

SECOND POINT.

Ce ne seroit point assez que le ciel fût notre terme, si le bonheur qui nous y est promis, n'a-

[1] Hebr. 11.

ils sont incapables de me contenter? Il faut à mon âme un bonheur solide et un plein repos : mais où est-il? où l'ai-je cherché jusques à présent? l'y ai-je trouvé? puis-je compter de l'y trouver jamais? Toute ma vie se passe donc et se passera, si je n'y prends garde, en de frivoles amusemens, car puis-je autrement appeler tout ce qu'on regarde, surtout dans la religion, comme de petites fortunes et de prétendus avantages? Encore si ce n'étoit que de simples amusemens; mais n'a-ce pas été souvent pour moi, et n'est-ce pas pour bien d'autres, par les inquiétudes et les embarras que tout cela cause, de vrais tourmens? Qu'heureuse dès ce monde est l'âme qui, détachée de tout bonheur humain et présent, ne soupire qu'après le bonheur à venir, et se met ainsi en état d'en goûter par avance la divine onction et les saintes douceurs!

TROISIÈME POINT.

Après nous avoir donné à connoître, et le terme où nous sommes appelés, et le bonheur qui nous y est proposé, il restoit de nous apprendre à quelle condition cette souveraine félicité nous est promise, et par quelle voie nous y pouvons parvenir. Or, c'est enfin ce que nous enseigne le Fils de Dieu dans ce mystère. Il monte au ciel, et il y entre comme dans une place de conquête. Pour

l'emporter, il a fallu qu'il versât son sang et qu'il donnât sa vie. Vérité que nous déclarent bien sensiblement les cicatrices de ses plaies, qu'il conserve toujours sur son sacré corps, tout glorieux qu'il est, et au milieu même de son triomphe. En nous les montrant, il nous dit : Voilà le prix que m'a coûté le royaume que je vais posséder, et voilà comment vous devez l'acheter, et à quel titre vous le devez posséder vous-mêmes ; car vous ne l'aurez point autrement que moi.

Qui peut se plaindre d'une loi si raisonnable, et qui peut aspirer à la même couronne que Jésus-Christ, sans vouloir la mériter comme lui ? Cependant que fais-je pour cette éternité bienheureuse ? Ce n'est pas que je ne mène une vie assez contraire aux sens et assez dure ; car toute vie religieuse est par elle-même une croix. Mais si ce n'est pas purement pour Dieu, ni en vue de la récompense qu'il m'a préparée que je porte cette croix, quoi que j'aie à souffrir, c'est, par rapport au ciel, comme si je ne souffrois rien, et quoi que je fasse, c'est comme si je ne faisois rien. Je ne marche point proprement après Jésus-Christ, et la malédiction de saint Bernard tombe sur moi : *Malheur à l'âme qui porte la croix de Jésus-Christ, et qui néanmoins ne suit pas Jésus-Christ !*[1] Or, dans tous mes devoirs et dans les exercices de mon état, quel es-

[1] Bern.

prit me fait agir? Est-ce un vrai dessein d'accomplir les volontés de Dieu et d'obtenir sa gloire? Sans cela il seroit bien à craindre que la vie religieuse ne fût point pour moi la voie du ciel.

Mais pour qui l'est-elle? pour une âme fervente, plus religieuse encore d'esprit et de cœur que d'habit et de nom. C'est pour la vie éternelle qu'elle a embrassé la pauvreté de Jésus-Christ, son obéissance, ses humiliations, sa mortification; et cette espérance qu'elle n'oublie jamais, lui fait soutenir avec constance toute l'austérité et toute la sainteté de sa profession. Et est-il en effet une pensée plus touchante et plus capable de l'animer que celle-ci : je tiens la même route que Jésus-Christ pour arriver au même terme. Autant d'observances que je pratique religieusement et constamment, ce sont autant de pas pour m'avancer vers ce saint héritage, et autant de degrés pour m'y élever. Dans cette vue, à quoi ne se résout-on pas, et que trouve-t-on dans la religion de trop rigoureux et de trop pénible? Quelle estime conçoit-on pour un état qu'on regarde comme la porte du royaume de Dieu? Serois-je moi-même si tiède et si négligent, si j'avois toujours cette réflexion bien imprimée dans le souvenir? O quel comble de consolation pour un religieux, quand, après s'être revêtu des livrées de son Sauveur pauvre et souffrant, il entrera en partage de la même

béatitude et de la même immortalité que son Sauveur glorieux et triomphant!

CONCLUSION.

Qu'est-ce que l'homme, Seigneur, et qui suis-je pour avoir part à votre gloire, et pour régner éternellement avec vous dans l'assemblée de vos élus? Vous êtes un Dieu vraiment magnifique dans vos dons, et non moins fidèle dans toutes vos paroles. Ce n'est pas seulement pour vous-même que vous êtes rentré dans le sein de votre Père; c'est pour moi, et pour m'y recevoir au temps et au jour marqué par votre providence. Vous me l'avez ainsi annoncé, et c'est sur votre promesse si authentique et si infaillible, que j'attends ce suprême bonheur Mais, dans une telle attente, comment puis-je, Seigneur, rester sur la terre? Qu'y a-t-il dans le monde qui puisse me retenir? Ou si, jusques à la fin de ma course, je demeure encore nécessairement selon le corps dans cette vie mortelle, tout mon cœur n'est-il pas déjà avec vous dans le ciel, et n'y doit-il pas être?

Ah! mon Dieu, voilà ma confusion et ma condamnation. Malgré les divines espérances que vous me donnez, mon cœur est encore tout humain: car ce n'est pas seulement aux gens du monde, dissipés par le bruit du monde, et enivrés de ses

douceurs, mais c'est à moi-même que convient le reproche de votre Prophète, lorsqu'en votre nom et inspiré de votre Esprit, il s'écrioit : *Enfans des hommes, jusques à quand votre cœur sera-t-il dans un si profond appesantissement? Jusques à quand vous attacherez-vous à la vanité qui passe, et au mensonge qui vous séduit?* [1] Je ne puis trop le reconnoître, ni trop m'en humilier : l'état religieux, quoique saint d'ailleurs, et très-saint, n'est pas néanmoins exempt de vanités et d'illusions à quoi l'on se laisse surprendre. Vous m'en détromperez, Seigneur, et vous m'en détacherez : je vous le demande. Vous me ferez comprendre ces trois points essentiels, qui ne doivent jamais partir de mon esprit : l'un, qu'il n'y a que le bonheur du ciel que je puisse compter pour un bonheur véritable; l'autre, que ce bonheur ne doit point être seulement un don de votre miséricorde, mais la récompense de mes œuvres; enfin, que ce n'est point précisément le mériter que d'être religieux, mais d'agir en religieux. Suivant ces maximes je réglerai toute ma conduite, et je trouverai bien à y changer.

[1] Ps. 4.

TROISIÈME MÉDITATION.

DE LA DESCENTE DU SAINT-ESPRIT, OU DE L'AMOUR DE DIEU.

Charitas Dei diffusa est in cordibus nostris per Spiritum Sanctum, qui datus est nobis.

La charité de Dieu s'est répandue dans nos cœurs par le Saint-Esprit, qui nous a été donné. Rom., chap. 5.

PREMIER POINT.

Toutes les créatures nous annonçoient les perfections de Dieu; et toutes les créatures étoient à notre égard autant de bienfaits de Dieu, dont nous étions, comme nous le sommes encore, redevables à sa providence, et dont il ne cessoit point de nous combler. Ainsi elles nous excitoient toutes à l'amour de Dieu. Mais, après tout, cette voix des créatures ne touchoit point encore assez nos cœurs, et rien, à ce qu'il semble, n'étoit capable de les émouvoir et de les engager. Quel est donc le moyen le plus excellent que Dieu a pris pour inspirer aux hommes son amour? c'a été de nous envoyer le Saint-Esprit, qui est lui-même personnellement

et substantiellement l'amour de Dieu. Aussi, comment est-ce que descendit ce divin Esprit? en forme de feu; pour nous donner à connoître qu'il étoit tout amour par son ardeur, et qu'il venoit embraser de cette même ardeur toutes les âmes.

Or ce n'est pas pour cette fois seulement qu'il s'est communiqué sur la terre. Il s'y communique tous les jours, et il y a même des temps particuliers où il se fait sentir, et où ce feu céleste agit dans une âme avec plus de force. Tel est le temps de la retraite. Ce fut à la fin de la retraite que firent les apôtres dans le cénacle, que cet Esprit d'amour leur fut envoyé; et si je me suis bien acquitté de celle que je viens de faire, j'ai lieu de penser que je l'ai reçu tout de nouveau. Mais en veux-je un témoignage solide? je le connoîtrai par mon amour pour Dieu : car recevoir le Saint-Esprit et aimer Dieu, c'est une même chose; et il faut que j'aime Dieu à mesure que j'aurai reçu l'Esprit de Dieu.

Que dis-je, et pourquoi parler de mesure où il n'y en doit point avoir? C'est sans mesure que Dieu nous donne son Esprit; c'est donc sans mesure que nous devons aimer Dieu. Non, mon Dieu, point de bornes dans mon amour pour vous, puisqu'il n'y en a point dans tout ce qui vous rend si aimable pour moi. Vous êtes un Dieu infini; ma charité doit donc être, en sa manière, une charité infinie.

Quelque étendue qu'elle puisse avoir, elle n'ira jamais au delà de ce que vous méritez; et c'est ce que votre Esprit, si j'en suis animé, me représente continuellement au fond de mon âme. Il me retrace toutes vos grandeurs, toutes vos vertus, toutes vos perfections; et de là il me fait bientôt conclure qu'à quelque degré d'amour que je me porte, je ne puis excéder en vous aimant. Dans tout le reste il peut y avoir de l'excès. Je puis user dans les rencontres de trop de circonspection et de prudence, je puis prendre garde aux choses avec trop d'attention et trop de vigilance, je puis même aller trop loin dans la pratique de la mortification et de la pénitence; mais je ne puis trop, Seigneur, vous aimer. Sur ce point, l'Esprit de charité est insatiable, et ne dit jamais, c'est assez.

Hélas! je ne le dis, moi, que trop et qu'en trop d'occasions. Au moindre acte d'amour que je forme ou que je crois former pour Dieu dans un bon moment où le Saint-Esprit me fait goûter l'attrait de sa grâce et la douceur de sa divine onction, je m'imagine déjà être ravi au troisième ciel, et avoir marqué à Dieu l'attachement le plus parfait. Mais cette étincelle n'est pas long-temps à s'éteindre. Ah! un cœur perd-il si aisément le souvenir de ce qu'il aime, et y pense-t-il si rarement? Tout homme sur cela est inexcusable; mais, entre tous les autres hommes, un religieux est sur cela même encore

plus coupable : car, dans la religion, il y a beaucoup moins d'objets qui me détournent de Dieu ; et m'étant séparé du monde, que me reste-t-il autre chose que Dieu? Heureux partage que je ne puis assez estimer! Si je n'en suis pas content, que faut-il pour me satisfaire, et que trouverai-je qui puisse me contenter? *Bien avare est une âme à qui Dieu ne suffit pas!*[1] mais en même temps, bien malheureuse et bien criminelle est cette âme qui n'a que Dieu et qui ne s'attache pas à Dieu!

SECOND POINT.

C'EST dans le cœur que l'Esprit d'amour vient d'abord se répandre : c'est là qu'il établit sa demeure, et là même aussi qu'il commence à faire sentir ses plus merveilleuses opérations ; car l'amour, avant toutes choses, consiste dans l'affection. Que n'inspire-t-il point à l'âme? de quoi ne la dégage-t-il point? à quoi ne l'élève-t-il point? On le vit dans les apôtres. Le premier effet de la descente du Saint-Esprit sur eux, fut de purifier leurs cœurs ; de sorte qu'il n'y resta plus la moindre attache qui ne vînt immédiatement de Dieu, et qui ne les portât directement et uniquement à Dieu ; car ils comprirent dès lors ce qu'a dit depuis un grand saint : *Qu'un cœur aime d'autant moins*

[1] Aug.

Dieu, qu'il aime quelque chose avec Dieu, s'il ne l'aime pas pour Dieu.[1]

De là s'ensuivit le second effet de la présence de ce même Esprit d'amour dont les apôtres furent remplis. Plus un cœur est pur et libre de tout attachement aux objets visibles, plus le divin amour le touche intérieurement, l'excite, l'embrase. Dès qu'un feu n'a plus d'obstacle qui l'arrête, quel incendie ne cause-t-il pas? Et comment aussi les apôtres sortirent-ils du cénacle? comme des hommes transportés; jusque-là qu'on les croyoit pris de vin, tant ils parurent animés et hors d'eux-mêmes. Voilà ce qu'ont éprouvé tant de saints. Tout ce que l'amour profane a de plus vif et de plus pénétrant, n'est point comparable aux mouvemens affectueux qui les ravissoient. Ils en tomboient en de saintes défaillances, et ils en perdoient jusqu'à l'usage de leurs sens. *Si vous rencontrez mon bien-aimé,* disoit cette fidèle épouse des cantiques, *faites-lui connoître l'état où je suis et la langueur où me réduit mon amour.*[2]

C'est ainsi qu'ils étoient disposés. Or n'ai-je pas comme eux un cœur capable d'aimer Dieu? D'où vient donc que ce cœur qu'il n'a fait que pour lui, est néanmoins toujours à son égard si froid et si peu sensible? De tout ce qui a rapport à Dieu, rien ne l'affectionne, rien ne l'émeut; ni oraisons, ni

[1] Aug. — [2] Cantic. 5.

offices divins, ni sacremens, ni entretiens spirituels, ni lectures de piété. On a beau me dire que dans l'amour de Dieu la sensibilité n'est point nécessaire : cela est vrai ; mais il n'est pas moins vrai que si mon cœur étoit bien vide des choses humaines, et bien solidement à Dieu, je me trouverois en de tout autres dispositions, et j'aurois de tout autres sentimens. Ah ! j'ai tant de vivacité, et quelquefois je me laisse si aisément attendrir sur de vains sujets ! n'y aura-t-il que Dieu pour qui je serai tout de glace ? ne lui suis-je pas assez redevable ? ne m'a-t-il pas fait assez de grâces, et ne m'en fait-il pas assez chaque jour ? n'a-t-il pas pour moi des caractères assez touchans ? Ces titres qu'il porte de père, de créateur, de conservateur, de rédempteur, mille autres, sont-ils trop peu engageans pour m'attirer ? Toutes ces idées ne me sont-elles pas assez présentes, et que vois-je autour de moi qui ne m'annonce incessamment les miséricordes infinies de mon Dieu ? Elles sont incompréhensibles : mais, Seigneur, plus elles sont au-dessus de tout ce que j'en puis penser, plus l'indifférence de mon cœur me devient par-là même inconcevable, et plus je dois me la reprocher devant vous et m'en confondre.

TROISIÈME POINT.

Mais encore qu'est-ce qu'aimer Dieu, et tout mon amour doit-il se borner à des affections et à des sentimens? Afin de m'instruire là-dessus, il me suffit de considérer ce que Dieu fait pour nous dans ce mystère. Il nous aime, et pour nous témoigner son amour, il ne se contente pas de nous avoir donné son Fils, il fait encore descendre sur nous son Esprit. Il nous le donne, et en nous le donnant, il se donne lui-même à nous. Voilà le caractère de l'amour de mon Dieu pour une aussi vile créature que je le suis. Rien ne lui coûte dès qu'il s'agit de mes intérêts, et il n'a rien de si grand et de si divin, dont il ne me fasse part.

Faut-il bien des raisonnemens pour apprendre de quel retour je dois user envers lui, et comment je le dois aimer. Il ne m'a pas seulement aimé de cœur, mais en œuvres : ou plutôt, parce qu'il m'a aimé véritablement et de cœur, son amour n'a point été oisif, mais il s'est fait connoître par les effets les plus merveilleux et les plus éclatans. Si donc je l'aime, y a-t-il rien que je lui puisse refuser ; rien, dès qu'il est question de le servir et de lui plaire, que je doive épargner? Car sans cela, sans cette pleine fidélité à suivre ses divines volontés et à pratiquer généralement et ponctuellement tout

ce qu'il demande de moi, comme il le demande de moi, autant qu'il le demande de moi, en vain je dis que je l'aime : ce ne sont que des paroles, et rien de plus.

Aussi l'amour de Dieu est-il *l'accomplissement de toute la loi.* Accomplissement de toute la loi, parce qu'il n'y a pas un point dans la loi, ni si petit que l'amour de Dieu nous laisse négliger, ni si relevé dont l'amour de Dieu ne nous fasse soutenir la pratique. Que n'ai-je bien commencé à aimer Dieu ! Dès-là toutes les difficultés qui m'arrêtent depuis long-temps, et tous les obstacles seroient tout à coup levés. Je m'étonne de ce que les saints ont entrepris pour Dieu, et de ce qu'ils ont soutenu jusques au dernier jour de leur vie. Mais il n'y a rien là qui me doive surprendre, quand je pense qu'ils aimoient Dieu. Je vois encore dans le même ordre et sous la même règle que moi, de saintes âmes vivre dans une régularité, et agir en tout avec un zèle et une persévérance que j'aurois peine à croire, si je n'en étois témoin. D'où leur vient cette ferveur sans relâche et cette fermeté inébranlable? de l'amour de Dieu. Au lieu de la surprise où je suis en leur voyant faire ce qu'ils font, je devrois bien plus m'étonner qu'ils aimassent Dieu et qu'ils ne fissent pas tout cela. De là même je dois voir si j'ai lieu de me flatter en quelque sorte d'avoir jusques à présent aimé

Dieu. Peut-être lui ai-je assez de fois protesté que je l'aimois; mais à juger de mes paroles par mes œuvres, puis-je compter sur toutes mes protestations? Réflexion bien humiliante et bien terrible! Car je ne puis être aimé de Dieu, si je ne l'aime. Ah! mon Dieu, que ce soit du moins aujourd'hui et pour jamais, que ce saint amour s'allume dans mon cœur!

CONCLUSION.

Divin Esprit, charité essentielle et toujours subsistante, source intarissable de ce sacré feu qui brûle les anges bienheureux et tous les élus de Dieu, descendez, ouvrez mon âme, et venez vous-même l'embraser. Si elle se tient encore fermée, faites-lui une salutaire violence. Vous pénétrez partout, et il ne vous faut qu'un trait pour enflammer tout un cœur et le consumer. C'est donc par vous que je puis sortir de ma retraite, comme les apôtres sortirent du cénacle; avec le même amour, et par conséquent avec la même résolution, la même activité, la même force. Dans toute la suite de leurs années, rien désormais ne les put séparer de la charité de Jésús-Christ, et de la charité de Dieu. Qui m'en séparera moi-même? Car c'est maintenant, ô Esprit d'amour! que je me livre tout entier à vous, pour m'attacher à mon Dieu d'un lien indissoluble et d'un amour éternel. Que

voudrois-je encore lui dérober de ma vie ; et ce que je lui déroberois, à qui le donnerois-je?

Hélas! Seigneur, je n'ai jusques à présent que trop partagé mon cœur entre vous et d'autres objets ; mais n'étant pas à vous uniquement, il n'y étoit point du tout. Car vous êtes un Dieu jaloux, et vous voulez un amour sans réserve. Vous le méritez bien, ô mon Dieu! et je suis bien indigne de vos grâces, si tant de grâces que j'ai reçues de votre main libérale et paternelle, ne suffisent pas pour m'apprendre à vous aimer. Eh! Seigneur, l'ai-je su jusques à ce jour? Mais que devois-je néanmoins savoir autre chose? Avec cela seul, j'aurois su tout le reste ; c'est-à-dire, que j'aurois su remplir tous les devoirs de mon état et en pratiquer toutes les vertus. C'est ce que votre Esprit m'enseignera. Plaise au ciel qu'il m'inspire toujours; et plaise surtout au ciel que j'en suive toujours les divines inspirations, et que jamais je n'en éteigne dans mon âme les saintes ardeurs!

CONSIDÉRATION.

SUR L'USAGE ET LA FRÉQUENTATION DES SACREMENS.

PREMIER POINT.

Entre les sacremens, il y en a deux dont l'usage nous peut être plus fréquent et plus commun; savoir, celui de la pénitence par la confession, et celui de la divine eucharistie par la communion. Aussi est-ce de l'un et de l'autre qu'on entend parler, quand on exhorte les âmes chrétiennes et religieuses à la fréquentation des sacremens. Jésus-Christ les a établis dans son Église, comme deux sources abondantes de toutes les grâces; et c'est à nous d'en retirer tout le fruit qu'il s'est proposé en les instituant pour notre sanctification.

Ils ont chacun leur vertu propre. Le sacrement de pénitence est comme un baptême, qui nous purifie et qui nous lave de toutes les taches de nos péchés. Le sacrement de l'eucharistie est comme une manne et un pain qui nourrit notre âme; qui l'engraisse, selon le terme de l'Écriture; qui la fait croître et l'entretient dans une étroite union avec Dieu. Or le Saint-Esprit nous témoigne que le

juste même tombe et pèche jusques à sept fois le jour : d'où il s'ensuit que nous avons donc sans cesse besoin d'être purifiés, et par conséquent que nous devons souvent recourir à la pénitence et à son sacrement. De plus, nous ne pouvons ignorer quelle est toujours notre foiblesse, malgré toutes les résolutions que nous avons formées au saint tribunal et dans le sacrement de pénitence. D'où suit encore cette autre maxime, qu'il nous faut un aliment solide pour nous soutenir dans le chemin de la perfection, et pour nous aider à y faire continuellement de nouveaux progrès. Cet aliment, c'est l'adorable eucharistie, et de là nous devons juger combien il nous importe de ne nous en tenir pas long-temps éloignés, mais d'en approcher autant qu'il nous est permis, et d'y participer.

Voilà pourquoi les maîtres de la vie spirituelle ont tant recommandé la fréquente confession et la fréquente communion. Ils recommandent l'une et l'autre aux fidèles en général ; mais en particulier, et à bien plus forte raison, aux personnes religieuses. La fréquente confession est un moyen très-efficace, non-seulement pour obtenir la rémission des fautes actuelles dont nous nous rendons coupables, et pour nous maintenir par-là dans l'innocence et la pureté du cœur, mais pour nous faire acquérir la connoissance de nous-mêmes ; pour nous faire prévoir les occasions dangereuses et person-

nelles que nous avons à éviter, et pour nous aprpendre à les prévenir ; pour empêcher que nos imperfections, par une malheureuse prescription, ne se tournent en habitude, et qu'elles ne s'enracinent. Car tout cela et bien d'autres avantages, c'est ce que produit la grâce du sacrement dans les âmes qui y sont plus assidues, surtout quand la fréquente communion s'y trouve jointe. Par cet usage ordinaire et fréquent de l'eucharistie, l'âme est comme transformée en Jésus-Christ. A chaque communion, elle reçoit de nouvelles lumières pour connoître ses devoirs ; elle sent de nouvelles pointes, qui sont autant de remords de ses relâchemens et de ses infidélités ; et elle prend de nouvelles forces pour se relever et pour redoubler le pas dans la voie sainte où Dieu l'appelle.

De tout ceci je dois tirer par rapport à moi une conséquence particulière, et qui m'est d'une grande importance. C'est que le fréquent usage de la confession et de la communion est un des plus sûrs préservatifs contre les attiédissemens et les rechutes où ma fragilité, qui est extrême, m'a si souvent entraîné, et où j'ai infiniment à craindre qu'elle ne m'entraîne encore après cette retraite. Tant que je conserverai un certain zèle pour fréquenter les sacremens, et que j'y aurai un certain attrait, ce sera un des meilleurs signes à quoi je pourrai voir la bonne disposition de mon âme, de même qu'un

bon appétit est communément une des marques les plus certaines de la bonne santé du corps. Si quelquefois la tentation me presse avec plus de péril, et que je me sente moins ferme que je n'étois, cette fréquentation des sacremens sera un frein pour me retenir. Ou s'il m'arrive enfin de déchoir en quelque chose et de m'échapper, ce sera une prompte ressource pour me ramener de mon égarement et pour me remettre dans l'ordre.

Mais tout au contraire, dès que je viendrai à négliger les sacremens, et que je les fréquenterai moins, peu à peu je dégénérerai et je m'éloignerai de Dieu. Car c'est par-là, dans la religion comme dans le monde, que l'on commence à se déranger. Une personne, outre ses confessions ordinaires, faisoit de temps en temps des revues. Elle avoit dans le mois, dans la semaine, certain nombre de communions réglées par un sage conseil. Mais dans la suite elle se relâche. De manquer une confession, une communion, ce n'est plus pour elle une peine. Elle se fait même de son relâchement un prétexte pour se tenir plus éloignée des saints mystères. Sa piété se refroidit, et dans peu son état est tel qu'il étoit avant sa retraite, et même plus mauvais. Dieu veuille que je ne l'éprouve pas moi-même tout de nouveau, après l'avoir déjà peut-être tant de fois éprouvé.

SECOND POINT.

L'usage des sacremens ne peut être utile qu'autant qu'il est saint ; et il n'est saint qu'autant qu'on y apporte les dispositions convenables. On les connoît assez, surtout parmi les personnes religieuses. Mais on n'y est pas toujours aussi attentif qu'on le devroit ; et pour descendre à quelques points particuliers, il y a dans l'usage du sacrement de pénitence deux extrémités à éviter.

L'une est une timidité trop scrupuleuse et une crainte excessive d'y venir sans la préparation absolument requise. Car il faut convenir qu'il y a quelques âmes timorées, qui portent là-dessus trop loin la vigilance et la précaution. Elles ne peuvent presque jamais se persuader qu'elles soient suffisamment disposées, soit à l'égard de l'examen qu'elles doivent faire de leurs fautes, soit à l'égard de la douleur qu'elles en doivent concevoir. D'où il arrive, que pour une confession de peu de jours, elles consument un temps infini à rechercher tous les sujets d'accusation qu'elles s'imaginent avoir, et à les arranger dans leur mémoire. En sont-elles venues à bout? il faut ensuite former l'acte de contrition, et c'est pour elles un autre embarras. Elles la veulent sentir cette contrition, et pour cela elles mettent leur esprit à la torture, et se

dessèchent la tête. Enfin, après bien des efforts et bien des tourmens, croient-elles pouvoir procéder à la déclaration de leurs péchés? nouvelle peine. Dès qu'il est question de parler, le trouble les saisit, et elles ne savent plus guère ce qu'elles disent. Longs discours sur des points où un mot suffiroit, répétitions perpétuelles, circonstances inutiles. Encore, après être sorties du tribunal, y reviennent-elles bientôt, parce qu'elles ont peur de ne s'être pas assez expliquées, et d'avoir omis plusieurs choses. De sorte que la confession leur devient un fardeau des plus pesans, et un travail qui les fatigue, qui les dégoûte, et leur ôte toute dévotion. Le remède seroit de leur faire comprendre que la prudence chrétienne et les soins raisonnables qu'exige de nous l'Église, ne vont point jusqu'à de pareilles inquiétudes : mais parce que souvent elles ne sont pas même en état d'entendre là-dessus raison, le plus court et le meilleur conseil qu'elles aient à suivre, est de s'en rapporter au directeur en qui elles ont mis leur confiance, et de faire ponctuellement ce qu'il leur prescrit.

Outre cet excès d'une préparation trop scrupuleuse, il y en a un autre tout opposé et beaucoup plus dangereux ; c'est celui d'une préparation trop superficielle et trop légère. Car il est vrai que les personnes mêmes religieuses, qui approchent souvent du sacrement de pénitence, doivent prendre

extrêmement garde à ne s'y pas tellement habituer, qu'elles ne donnent pas à chaque confession tout le temps et toute l'attention nécessaire. Il n'y va pas moins que d'un sacrilége; et ce seroit un étrange renversement, que bien loin de se purifier au saint tribunal, elles s'exposassent à en sortir plus criminelles devant Dieu, qu'elles n'y étoient venues. Les fautes qu'elles viennent confesser peuvent n'être que vénielles; et par la miséricorde de Dieu, ce ne sont point en effet communément des fautes grièves : mais du reste, toutes vénielles que sont ces fautes, il y a une obligation étroite et sous peine de péché mortel, en les confessant, d'en avoir une vraie douleur, et d'être dans une vraie résolution de les éviter. Sans cela, confession nulle, et abus du sacrement. Désordre où l'on peut dire dans un sens, qu'une âme religieuse peut plus aisément tomber que les plus grands pécheurs. Car ses fautes, par leur légèreté, n'étant pas ordinairement d'une nature à faire beaucoup d'impression sur l'esprit et sur le cœur, elle a plus de sujet en quelque sorte de se défier de ses sentimens et de ses dispositions. C'est pourquoi plusieurs personnes vertueuses ont cette coutume très-sage et très-solidement fondée, de joindre toujours, ou en général, ou en particulier, aux fautes présentes dont elles s'accusent, quelques-uns des péchés passés, qui peuvent exciter davantage leur repentir et l'as-

surer. Quoi qu'il en soit de cette pratique, qui n'est après tout que de surérogation et de conseil, il est certain que la fréquente confession, si louable d'ailleurs et si avantageuse, a néanmoins ses dangers, et qu'il s'y peut quelquefois glisser des défauts très-essentiels. C'est à moi de voir quelle conduite sur cela j'ai tenue jusques à présent, et d'y remédier, si j'ai lieu de craindre qu'elle n'ait pas été telle qu'il convient.

TROISIÈME POINT.

La bonne confession dispose à la bonne communion; et je n'ignore pas quelles sont, outre cette première préparation, les autres dispositions requises pour paroître dignement à la table de Jésus-Christ. Ce que j'ai donc surtout à examiner, c'est la manière dont je m'acquitte d'une action si importante; et de quoi je dois rougir en la présence de Dieu, c'est d'avancer si peu, quoique je mange si souvent le pain des anges et une viande toute divine. Une communion bien faite est plus que suffisante pour sanctifier une âme : et cependant après tant de communions je ne remarque en moi nul progrès, et je n'y vois au contraire qu'imperfections et qu'infidélités. D'où vient cela? Ce ne peut être que de ma négligence et de ma tiédeur. Car il faut convenir, non pas à la honte

de l'état religieux, lequel condamne toutes mes lâchetés, mais à ma propre confusion et à celle de bien d'autres comme moi, que dans la religion même, il n'y a que trop de communions très-imparfaites et dès-là très-infructueuses.

Je communie, mais combien de fois l'ai-je fait peut-être par un respect tout humain, ne voulant pas me séparer du reste de la communauté, ni par-là me distinguer, regardant la communion comme une gêne, et n'y allant que par une espèce de contrainte?

Je communie, mais avec quelle réflexion, soit avant la communion, soit dans la communion même, soit dans l'action de grâces qui la doit suivre? La cloche m'appelle, et je marche sans avoir peut-être un moment pensé où je vais. Au milieu de la communauté assemblée, j'assiste au sacrifice de la messe avec un esprit distrait et sans dévotion. L'heure vient de se présenter à la sainte table : je m'y range à mon tour, après avoir précipitamment et confusément formé quelques actes. Enfin je reviens à ma place, et là je retombe tout à coup dans ma première indifférence, ne disant rien ou presque rien à Dieu. Le temps ordinaire est-il passé, je ne tarde guère à sortir, et de toute la journée je ne fais nulle attention à l'avantage que j'ai eu de participer au sacré mystère.

Je communie, mais avec quelle vue particulière

et quel dessein? Au lieu de me proposer dans chaque communion une fin, selon l'avis qu'en donnent les plus habiles directeurs : par exemple, au lieu de me proposer dans ma communion et par ma communion, d'obtenir de Dieu la grâce, tantôt de mieux pratiquer telle vertu, tantôt de mieux supporter telle peine, tantôt de me corriger de telle habitude, tantôt de me fortifier contre telle foiblesse, tantôt de me ranimer dans l'exercice de la prière, tantôt de m'entretenir ou dans une régularité plus fervente, ou dans un esprit plus intérieur, ou dans une union plus intime avec Jésus-Christ, ainsi du reste; au lieu, dis-je, de tout cela, je n'ai dans toutes mes communions qu'une idée vague et sans terme; et ne les rapportant à rien, il arrive aussi que je n'en remporte rien.

La source du mal, c'est que je ne sais pas faire du don de Dieu toute l'estime qui lui est due; et c'est d'ailleurs que je m'intéresse bien peu à mon avancement spirituel, et que j'ai bien peu de zèle pour la perfection de mon âme. Car si je m'appliquois sérieusement à considérer la souveraine grandeur du maître qui vient en moi, sa bonté ineffable qui l'engage à se donner lui-même à moi, les richesses inépuisables qu'il apporte avec lui et qu'il veut répandre sur moi, comment irois-je le recevoir? Avec quel respect et quelle sainte frayeur? Avec quel bas sentiment de moi-même et quelle

humilité ? Avec quelle reconnoissance ? Avec quel amour ? Et si j'avois un vrai désir de me perfectionner et de m'élever, qu'oublierois-je de tout ce qui me peut rendre plus profitable un si riche trésor de grâces et un sacrement si salutaire ? Voilà sur quoi j'ai à me réformer ; et en me réformant là-dessus, je prendrai l'un des plus puissans moyens de me réformer sur tout le reste de ma vie. Car ce sont deux choses incompatibles, que de bien communier et de ne pas bien vivre selon toute ma règle et tout l'esprit de ma vocation.

FIN DE LA RETRAITE.

TABLE DES MÉDITATIONS

ET DES CONSIDÉRATIONS

CONTENUES DANS CETTE RETRAITE.

MÉDITATION

PREMIER JOUR.

PREMIÈRE MÉDITATION.

SECONDE MÉDITATION.

TROISIÈME MÉDITATION.

CONSIDÉRATION.

SECOND JOUR.

PREMIÈRE MÉDITATION.

SECONDE MÉDITATION.

TROISIÈME MÉDITATION.

CONSIDÉRATION.

TROISIÈME JOUR.

PREMIÈRE MÉDITATION.

SECONDE MÉDITATION.

TROISIÈME MÉDITATION.

CONSIDÉRATION.

QUATRIÈME JOUR.

PREMIÈRE MÉDITATION.

SECONDE MÉDITATION.

TROISIÈME MÉDITATION.

TROISIÈME MÉDITATION.

CONSIDÉRATION.

SIXIÈME JOUR.

PREMIÈRE MÉDITATION.

SECONDE MÉDITATION.

TROISIÈME MÉDITATION.

CONSIDÉRATION.

SEPTIÈME JOUR.

PREMIÈRE MÉDITATION.

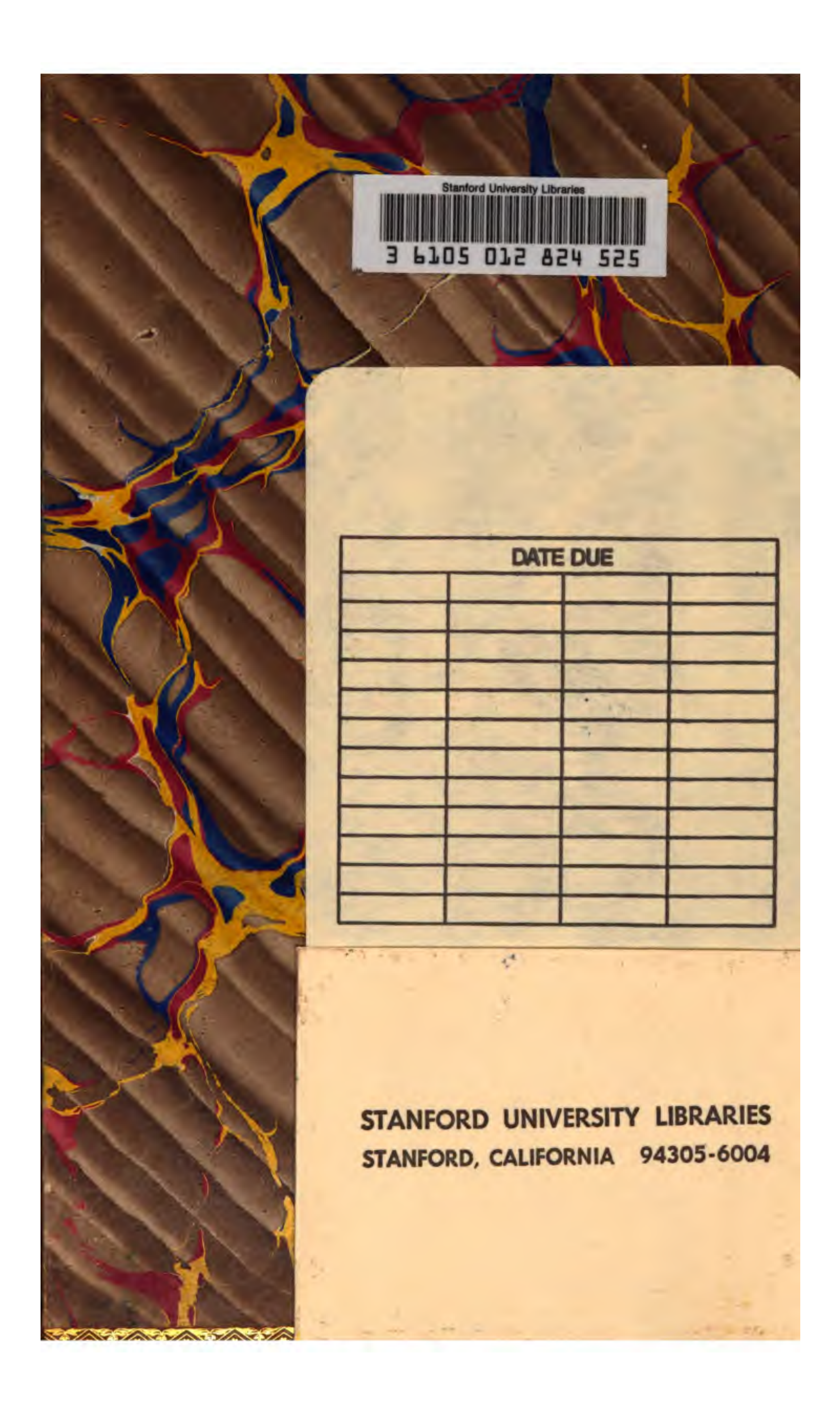
SECONDE MÉDITATION.

TROISIÈME MÉDITATION.

CONSIDÉRATION.

FIN DE LA TABLE.





Stanford University Libraries
3 6105 012 824 525
DATE DUE
STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
STANFORD, CALIFORNIA 94305-6004

